

SONY LABOU TANSI

Les yeux du volcan

R O M A N

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**LES YEUX
DU VOLCAN**

Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

La Vie et demie

roman, 1979

Points Roman, 1988

L'État honteux

roman, 1981

Les Sept Solitudes

de Lorsa Lopez

roman, 1985

L'Anté-peuple

roman, 1983

SONY LABOU TANSI

LES YEUX DU VOLCAN

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-010082-7

© AVRIL 1988, ÉDITIONS DU SEUIL

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Trois crimes à vendre

L'homme arriva vers trois heures quarante-sept, un après-midi, quand les vents se taisaient. Nous pensions tous qu'il irait habiter chez les Argandov, les seuls qui, depuis le jour où le maire avait annoncé les représailles que les Autorités réservaient à quiconque offrirait asile aux colonels Benoît Goldman et Ignacio Banda, continuaient à recevoir les étrangers. On disait que les Argandov et Ignacio Banda possédaient des souches de sang communes. L'autre bruit qui courait les oreilles était que Benoît Goldman et Ignacio Banda ne faisaient qu'un. Le temps court vite ici. Les bruits aussi. Les trois seuls hôtels de notre village hâtivement changé en très grande ville par le boom de la Hana Petroleum venaient de fermer leurs portes pour échapper aux sévices prévus par les dispositions de l'ordonnance. La loi est la loi. Ici plus qu'ailleurs. Tous ceux qui arrivaient à Hozanna avaient fini par le comprendre : personne ne logeait

plus personne dans cette ville, à l'exception des Argandov. Aussi, dès l'entrée du pont de la Djoura, demandaient-ils la villa Samany. On leur disait de longer le fleuve jusqu'à l'ancien emplacement du port Léon. On leur montrait la maison des Hollandais, au sud, entre la flèche Émile et les collines de l'Abbé-Ivonne-Glaçons, où la terre est d'un blond. On leur disait de faire attention à l'essaim de guêpes rouges qui attaquaient les passants à la sortie du ravin de Kankala-Yoka. On ajoutait qu'après la pluie la colline maudite et re-maudite de Massa-Wassa envoyait au sol des gens aussi lestes et aussi connus que le cardinal Clodius Tenzo. « Qu'est-ce que vous voulez, monsieur, l'argile mouillée peut jouer de sales tours. Et quand tu as sali ton vêtement à Massa-Wassa, rien ne peut le nettoyer. Cavalez pas trop vite si vous passez du côté de ces terres, monsieur. »

Lui n'avait rien demandé. Ayant traversé le pont, il avait simplement montré ses papiers et ses belles dents, avant de s'engager sur le chemin qu'empruntaient les vendeurs de vin de palme. C'était la première fois qu'il voyait des marmites géantes à l'intérieur d'une ville. Il les avait contemplées avec un sourire de gosse amusé.

Puis il avait regardé le fleuve, lancé comme une furia d'eau et de rochers sur des kilomètres, dans une espèce de danse blanchâtre. L'autre rive montrait les rochers du Diable et leurs dents, gestionnaires d'une

végétation de misère. Au loin, flottaient les lambeaux d'un horizon affligé, qui tentait de régler sa mésentente avec les crêtes de Hondo-Norte. Valzara, derrière l'île d'Abanonso, semblait se gratter la tête entre deux nuages, comme pour protester contre les agissements des collines attribuées aux Libanais, à l'est de la Camora. L'homme avait un demi-mètre de barbe toute noire. Son crâne, rasé tel un œuf, laissait voir en son milieu un îlot de poils drus, rouge piment, qui lui descendaient derrière l'occiput comme une queue de cheval et se terminaient par un trousseau de cauris multicolores. Un front lourd. Un nez immonde, qui paraissait appeler l'air environnant. Des yeux qui lâchaient un éclat de métal blessé, au-dessus desquels broussaillaient des sourcils rouges. Au sommet de la colline de l'Abbé-Igor, l'homme se retourna sur sa bête, comme si quelqu'un l'avait hélé. Il s'arrêta sous le sumac qui jadis avait servi d'arbre à palabres aux gens du village de la Mama, aujourd'hui mangé par la ville. Cela faisait des années que nous n'avions vu un cheval dans notre ville. A cause du reproche que nous avions fait au colonel Yoha de nourrir ses trois mille huit cent douze percherons avec le pognon de la Patrie. Nous avions proclamé le cheval animal du démon et ennemi de la Révolution. Que voulez-vous ? Nous n'avions pas le choix : nous crevions de faim tandis que les percherons mangeaient tout l'argent de la Nation, en herbe et en soins. Chevaux-

cher au milieu de notre ville attirait tous les yeux. Parce que nous haïssions d'une haine ferme et unanime les chevaux, mais aussi parce que nous nous étions accoutumés aux quintes chaotiques des Mercedes dans nos ruelles rongées par la jungle, les vents et les pluies. Nous en rencontrions parfois, enlisées dans les mares aux eaux vertes qui pavoisaient notre ville du nord au sud, dans la pourriture et les déchets ménagers, où bourdonnaient des nuages de mouches le jour, avant que des bancs de moustiques prennent la relève la nuit.

Il faut reconnaître que pour notre ville hantée par la boue et les immondices, le cheval devenait une idée du tonnerre des tonnerres. Les marmots, les premiers, s'étaient attroupés autour du sumac, pour la bête, immense comme s'il s'était agi d'un éléphanteau de quelques années et pour lui, l'homme, le colosse ainsi que tout le monde l'appelait déjà. Nous n'avions jamais vu un géant tel que cet homme, avec des yeux comme il les avait et cet air de quelqu'un qui a laissé ses pensées loin derrière lui.

Au lieu d'aller chez les Argandov ainsi que nous pensions tous qu'il le ferait, l'homme longea le fleuve à partir de l'ex-école des sœurs de la Sainte-Famille, passa devant la concession de la prophétesse Hanga, évita la zone des Immortels par la grand-rue des Plateaux, arriva à l'autre sumac bien connu des habitants de notre ville, pas très loin de l'ancien port Léon ;

il longea le fleuve jusqu'aux bancs de sable de Yamouwa, les yeux rivés sur l'île Manou. Il nous rappelait l'époque rude où ceux qui possédaient un cheval avaient été sommés de tuer la bête pour sa viande ou bien de l'empoisonner au bleu de Mithridate, ce poison sans pitié que fabriquaient les Maures et les Libanais de Barka. L'homme emprunta la rue de la Paix au niveau de l'ancien marché aux Chiens, dans l'ancien quartier des Hollandais, s'arrêta un moment pour river ses beaux yeux aux tuiles vertes de la cathédrale Anouar, traversa le quartier Haoussa, arriva au rond-point des Musiciens. Une foule noire le suivait. A la hauteur du marché des Popo, on ne sait comment la foule s'était mise à lui chanter des insultes d'abord, puis des louanges. L'homme monta la colline des Soixante-Mètres, traversa le chemin de fer, dépassa le bois d'Orzengi. La foule était devenue une marée luisante qui chantait le retour du prophète, dans les quarante-deux langues du pays. On vit accourir des gens depuis les collines de Mawenza.

— Qu'est-ce que c'est que ce zigot immonde ? demanda le maire en voyant passer le cortège devant l'École Nationale des Fraternités où il était venu inaugurer quatorze tables-bancs, efforts personnels de sa mairie.

— On ne sait pas, monsieur le maire.

L'animal sur lequel l'homme était juché tirait un carrosse couvert de poussière rougeâtre. Nous devi-

nions que l'homme avait traversé la vallée d'Escora-Muente, la région qui, suivant l'avis unanime des Autorités, fournissait la subversion et les rebelles à la Patrie, enfants de misère, vendus à la niaiserie des niaiseries, et à la naïveté de penser qu'on fait un pays avec des révoltes à la gomme, ah ! les imbéciles ! depuis le temps des Oncles français, ils ne mettaient les gosses au monde que pour les foutre au service de la subversion. Pauvres bougres !

Nous pensions qu'il allait faire faire un quart de tour au percheron pour arriver chez les Argandov par la rue des Poissons-Chats ou par l'hôpital des Géméraux. L'homme n'en fit rien. Au lieu d'aller chez les Argandov, il emprunta la rue des Arcades, monta la colline Augouard jusqu'à la cathédrale Saint-Firmin, il hésita entre la gauche, qui l'aurait conduit vers le cimetière des Maires, et la droite. Puis il choisit la droite. Il traversa la rue des Bougainvillées et l'allée des Frangipaniers, arriva devant la fontaine des Chinois, hésita une autre fois avant de choisir une autre fois la droite ; il descendit la rue du Corbeau, traversa la voie ferrée, arriva au pied de la montagne d'Italie, choisit sa première gauche en empruntant l'avenue des Aérogares jusqu'à l'Abécédaire. Les foules chantaient ses louanges. Elles pensèrent qu'il s'était perdu quand, de nouveau, l'homme s'engagea sur l'avenue des Soixante-Mètres, traversa le chemin de fer en face du bois des Oies, donna le dos au nord.

Le percheron hésita un court instant avant d'entrer dans l'espèce de rivière que les orages avaient laissée entre l'historique bâtisse des Recteurs et l'ex-camp des Tirailleurs tchadiens. L'homme excita la bête avec son pied gauche légèrement frappé au flanc et la décida. L'eau était tiède. Mais l'animal avait eu raison de tergiverser car, malgré sa très grande stature, l'eau atteignit son poitrail dès les premiers pas. La multitude se divisa en deux pour éviter la rivière : un groupe s'engagea dans la rue des Castagnettes jusqu'aux maisons des Musées français, l'autre se dirigea vers les champs d'Essai et la place de la Poudre. Les deux groupes se répondaient par les refrains des louanges. L'homme lut la planchette rouge clouée sur le tronc d'un badamier et qui portait ces mots en lettres jaunes :

DÉFENSE INCONDITIONNELLE DE PHOTOGRAPHIER
ET DE FILMER

L'homme eut le même sourire qu'il avait esquissé devant les marmites géantes (peut-être pensait-il à ce que disait la rue à propos du colonel Godibar Pedro qui avait été photographié nu dans sa chambre à partir d'un satellite). Il déboucha sur l'ancienne rue des Armées devenue la lagune de la Poudra, habitée par les mémos d'eau douce, les anguilles-couleuvres, les

loches rouges, les grondins prieurs et toute la gent aquatique lâchée par l'ancien zoo inondé lors des pluies historiques de mars 1976. Parvenu à la hauteur de l'ancienne Radio-Équateur, l'homme hésita à son tour, car l'eau atteignait ses fesses bien campées sur le dos de la bête. Le carrosse disparut à moitié dans cette boue rougeâtre. Sur les berges, au nord et au sud, les foules huchaient l'homme, lui chantant des refrains d'encouragement et poussaient les mêmes cris qu'on entendait les jours de match au stade de la Révolution. La bête nageait déjà, et le carrosse avait disparu entièrement sous les flots. Au sortir du lac laissé par les grandes eaux de mars 1976, l'homme eut un sourire assez gauche : ses poches étaient pleines de petits poissons, ainsi que les filets qui recouvraient son carrosse. Des carpes rouges se débattaient au fond de l'espèce de carrelet où l'homme gardait ses vêtements sales et où les pauvres poissons avaient cru trouver de la pitance. Il s'arrêta pour réfléchir, ne sachant pas s'il devait aller à gauche par la rue des Eucalyptus ou bien à droite sous les flamboyants roses. Levant les yeux vers la droite, l'homme vit l'antenne de notre télévision. Cela suffit à le décider : il prit à gauche. Puis, on ne sait pourquoi, l'homme descendit de cheval et se mit à marcher, tirant sa bête derrière lui. Il arriva au croisement des avenues de Gaulle et Leclerc. Là, sans hésitation, il marcha droit devant lui, laissant le camp de

l'Ancienne Gendarmerie à sa gauche. Il traversa l'avenue de la Djoura, s'arrêta pour regarder le groupe de musiciens loango qui dansaient à l'entrée du camp pour fêter le deuil d'un des leurs, tué la veille par la foudre. Chanteurs et danseurs étaient masqués. La foule nombreuse qui les assistait quitta la danse pour s'intéresser à l'homme et à sa bête, étonnée qu'elle était... par les poissons-chats, les carpes rouges et le fretin qui, accrochés à la tenture du carrosse, continuaient à se débattre de toute leur énergie. L'homme et son percheron semblaient sortis du fond de quelque lac, si bien que certains surnommaient déjà l'homme « l'envoyé des profondes eaux ». On le faisait sortir du lac Tarkayoti ou de l'embouchure des vasières du Kongo où les Autorités avaient fait jeter sans vergogne les corps des conjurés de la Sainte-Vierge.

L'homme et sa bête arrivèrent au centre du jardin Général-de-Gaulle, en face du lycée des Libertés. L'homme fit face au jardin Marchand, ayant sa main gauche au Lycée arabe et sa main droite au quartier de la Corniche, son dos tourné au bâtiment principal du lycée des Libertés. Il regarda longuement le ciel où le soleil avait fait les onze douzièmes de son chemin, baissa la tête, cracha trois coups de salive de bénédiction sur la terre, planta son talon droit dans le sol mou et prononça ces mots : « Mogrodo bora mayitou, ce sera là. » Puis il baisa la terre quatre

fois avant d'en manger un morceau et d'ajouter : « Si je dois mourir, eh bien ! que cela soit ici. »

Il commença ensuite à monter une tente énorme. Nous étions surpris qu'elle fût aux couleurs du pays des Gogons. Les foules qui le suivaient depuis l'ancien emplacement du port Léon s'étonnèrent en ces termes : « Avec lui, toute chose devient immense. » Jusqu'à la nuit tombée, des foules continuèrent à venir des sept communes de notre ville pour s'étonner à haute voix du cheval, du colosse et de sa tente tricolore. On se demandait si ce n'était pas le fameux colonel Benoît qu'en privé les Autorités surnommaient « l'ange aux yeux de plomb ». Mais l'homme n'offrait aucun des traits correspondant au signallement du colonel : ni à celui qui venait des légendes (il n'avait pas de dents, et cela depuis sa tendre enfance ; il était minuscule comme tous ses ancêtres des régions de l'Embouchure et du Kongo), ni à celui que donnaient les Autorités et selon lequel le colonel était un hippopotame d'un mètre quarante-sept, massif de la tête à la pointe des orteils, chauve comme un œuf de crocodile, une rangée de canines sur la mâchoire inférieure, et qui, depuis l'enfance, ne savait se vêtir que de la toge ancestrale des Gogons. Le colonel Benoît mâchait la glu sans arrêt pour empêcher ses canines de pousser à vue d'œil. A une certaine époque, des années avant la venue du colosse, il avait été établi que le colonel n'était pas un homme, mais une femme

indécrottable, originaire de l'Embouchure. Les renseignements qu'on donnait quant à son caractère étaient les suivants : têtue comme un fil d'acier, consommatrice sans réserve de la cola et des alcools de citronnelle, supportant comme une folle l'équipe régionale d'Hozoronte et les magouilleurs apostoliques de Yorzango, inconditionnels esclaves du pape. Bien entendu, pour réagir à cette dernière provocation, Jean-Paul II avait envoyé un motu proprio à nos autorités : « Badinez pas avec le Bon Dieu, messieurs... Foutez la merde que vous pouvez, tuez qui vous voulez dans votre enclos, mais laissez le Christ et les apôtres en paix. En matière de sottise, vous ne sauriez descendre plus bas que la crucifixion, croyez-m'en. Et dans le domaine du laisser-aller, vous ne battrez pas Ponce Pilate. Tout le mal a été inventé, contentez-vous des reprises et des singeries. Ne cherchez pas des poux dans la parole de Dieu. N'éteignez pas la lumière qui dort dans le verbe. Foutez la viande que vous voulez ! Laissez la lumière en paix, messieurs. »

La première visite sérieuse que le colosse et sa bête reçurent deux jours après leur installation à l'entrée du lycée fut naturellement celle du maire, averti en catastrophe par son ami français, M. Delos Santos, homme de vertu et de cœur, que nous aimions pour sa passion du tennis et de la noix de cola. Le maire arriva en trombe, flanqué d'une demi-douzaine de

tirailleurs loqueteux. Il suait de colère — une colère qui avait réduit le mètre soixante-dix qu'il mesurait à un pauvre mètre quarante-six, la colère ayant, entre autres vertus, celle de rendre petits de taille les déjà-petits d'esprit. Il éternuait sans arrêt, et la foule qui était venue assister à la prise de bec mit les éternuements du maire au toujours même compte de sa colère — une colère ponctuée par la trouille de perdre sa nomination toute neuve dans une histoire de fumeur de paspalum. (A moins que cela ne soit encore une provocation des enculés du pays des Gogons, avait dit le maire à son adjoint.

— Non, monsieur le maire, avait rectifié M. Delos Santos. Cet homme est un étranger. Il vient de loin. On le voit à la forme de ses dents et à la trempe de ses bras. Les Yogons n'auront jamais pareil sourire.

— Alors, il va me sentir de A à Z, avait dit le maire qui affectionnait les formules.)

Il avait endossé sa tenue de milicien-ouvrier-fils-de-paysan, avait sauté dans une jeep avec six gendarmes qui s'étaient agrippés comme ils l'avaient pu à la carrosserie, puis il avait démarré comme un fou dans la direction du lycée des Libertés. Les gendarmes sautèrent à terre avant l'arrêt de l'auto, pour prendre position autour de la tente, l'œil en feu, le doigt excité, prêts à parer à toute incartade. Le maire tenait mal dans la tenue de combat qu'il n'avait pas mise depuis des années. Son ventre poilu apparaîs-

sait entre les boutons et laissait voir des plis de graisse. Nous l'appelions « l'homme accoutumé à faire l'amour au peuple avec la voix de son flingue ». Le maire s'épongea du revers de sa main droite, ajusta ses fougères, son cordon et ses médailles avant de questionner d'un trait :

— De quel droit, monsieur, dites-moi ?

Pour toute réponse, l'homme lui proposa une tasse de thé. Mais le maire déclina l'offre et répéta calmement sa question. Le colosse regarda le maire avec étonnement. Il lui demanda ce qu'il entendait par droit dans un bordel comme notre ville, un bordel qui fonctionnait au sentiment, à l'humeur et au hasard, loin des lois, du bon sens et de la logique.

— Vous n'avez pas le loisir de vous planter n'importe où ! Cette ville est ma ville, monsieur.

— Alors, pourquoi est-ce une ville ? s'étonna l'homme.

— Je ne comprends pas votre question, dit le maire.

— Cessez votre courroux et vous comprendrez, dit l'homme.

Il fouilla dans ses sacs pendant un long moment en répétant :

— Un instant, monsieur le maire, un instant...

Puis, il lui tendit trois exemplaires d'un titre de propriété signé de la main très célèbre de son prédécesseur. Encre fraîche. Signature saignante. Avec timbres et tralala. Le maire avait mis ses lunettes pour

en être plus sûr. Deux fois, il s'était trompé : lesquelles chausser de ses lunettes de soleil toujours pendantes à son cou, de ses lunettes noires des gens de la bande à papa, de ses lunettes de myopie et de ses autres lunettes de révolutionnaire croqueur de gamines au lycée Karl-Marx ? Il s'étonna en silence de ce que son foutu prédécesseur ait pu vendre la cour de récréation du lycée des Libertés. Pour nous, tout était clair : nous vivions dans un bordel dont les Autorités étaient au-dessus des lois. Nous pensions même que nos Autorités étaient devenues « légivores ». Celui qui avait un rien d'autorité le montrait en grignotant la Constitution ou les articles du Code civil. Il ne restait de la Patrie qu'un ramassis d'intentions clamées tambour battant sous les yeux rouges d'un drapeau malheureux qui perdait ses trois couleurs d'antan.

— D'accord, monsieur, dit le maire avec un sourire sans sel. Vous êtes en règle. Et que faites-vous dans ma ville ?

— Depuis quand existe-t-il des villes pour un seul type, monsieur le maire ? dit le colosse.

Ses yeux avaient pris une lueur d'huile chauffée et bougeaient à fleur d'orbite.

L'homme fit le geste d'offrir une tasse de thé au maire qui, sans trompette, la repoussa du revers de la main gauche (il usait exagérément de cette main, afin de prouver au peuple qu'il était pour la Révolution).

— Quelle niaiserie d'imaginer qu'on puisse user d'une ville comme on use de sa poche, dit l'homme en riant.

Le maire perdit quelques autres centimètres de sa petite taille dans un nouveau courroux.

— Soit, monsieur, soit ! Nous verrons si cette ville n'est pas ma ville.

Le colosse proposa un verre de lait au maire. Aussi instinctivement qu'il avait refusé le thé, le maire prit et but le lait.

— Soyons raisonnable, monsieur le maire, dit le colosse. Vous ne savez pas qui je suis. Vous ne savez pas d'où je viens — ni où je vais. Déjà vous voulez me mettre à la porte. Je suis allé dans quatre-vingt-treize villes. Vous êtes le premier maire que je vois qui n'ait pas la taille humainement requise pour être maire.

Le maire lui rendit le verre et jura par tous ses ancêtres morts et vivants qu'il l'enverrait promener ainsi qu'un vulgaire imposteur, ou bien, les dieux l'entendaient, il donnerait à sectionner son engin de procréation pour l'offrir aux poissons du fleuve ou à ceux de la Djoura, plutôt que de se laisser humilier par un foutu passager à bord de sa ville, un homme qui n'a même pas un vrai toit.

— C'est ma parole de maire que vous pouvez prendre, monsieur, pour ma parole d'honneur.

— Très bien, monsieur le maire, dit l'homme. Donnons du temps au temps.

Le maire fit signe aux gendarmes de le suivre. On l'entendit murmurer des méchancetés à l'endroit de tous les ressortissants du pays des Gogons, traçant à haute voix les pièges qu'il allait tendre au colosse, monologuant les surprises qui allaient obliger l'homme à comprendre qu'une ville appartient à ses maires. Lui n'était pas seulement maire, mais aussi député et conseiller municipal aux Investissements de l'État, membre cofondateur de la Patrie et du parti...

— J'ai le pouvoir et j'en userai, dit le maire en éternuant sur le dernier mot.

Il s'était éloigné avec ses barbouzes en oubliant sa Jeep. Il roulait au carburant de son courroux, dans une ville qui dormait déjà. Il aboya pour tenter de contenir sa colère. Rien n'y fit.

Le deuxième visiteur qui vint chez l'homme, tard dans la soirée, fut l'aîné des Argandov, colosse lui aussi, mais sans les écarts de mise et de comportement qu'affichait l'étranger. L'aîné des Argandov était vêtu d'un complet en lin, de couleur blanche ; ainsi était-il vêtu tous les jours de sa vie. Comme il l'avait fait pour le maire, l'homme lui proposa du thé aux essences d'Inde. Ils burent et parlèrent de tout et de rien.

Nous pensions qu'ils devaient se connaître depuis des années. Ils riaient aux éclats, se frappaient l'épaule

sans arrêt. L'homme raconta dans un verbe savoureux la visite du maire à l'aîné des Argandov et lui demanda si sa visite à lui avait un objet inavoué : « On ne visite pas les gens pour rien dans cette ville. »

— Il n'y a pas d'objet caché, dit Diégo Sadoun Argandov. Que peut-on cacher en ce monde, aujourd'hui ? Tout est connu.

— Hélas ! soupira le colosse. Tout est mesuré et pesé. Sauf l'essentiel.

Il sortit une magnifique bouteille d'alcool d'agave dont il versa quelques larmes à son hôte dans une coupe à champagne. Le liquide pétillait comme une fête. Diégo Sadoun Argandov dégusta l'alcool avec un art de grand connaisseur. Il avait gardé les manières de ses quatre ans de diplomatie.

— On ne peut cacher que le Bon Dieu, dit-il.

Puis il demanda une autre coupe. Diégo Sadoun Argandov déshabilla le liquide de ses gros yeux noirs avant de l'avaler. Puis, jugeant avoir suffisamment attendu pour satisfaire la curiosité du colosse, il commença à parler en ces termes :

— On m'a dit que vous étiez là pour vendre des crimes. Je suis intéressé par l'affaire.

L'homme lui versa une mesure de son précieux alcool. Lui-même n'en buvait que le parfum. Il referma la bouteille et alla la ranger à l'endroit où il l'avait dégotée.

— Je me propose — ou plutôt : ma famille se pro-

pose — de racheter les crimes qu'on dit que vous vendez.

L'homme rit d'un petit rire qui sonna comme un grincement de métal. Ses yeux se mirent à briller. Il était de ces hommes qui savent parler avec le silence et qui en disent bien moins long avec les mots.

— Ne riez pas, monsieur. Ma famille est très riche. Elle rachète tous les crimes de la région. Nous les collectionnons, monsieur.

— Racontez-moi l'histoire de la richesse de votre famille, dit l'homme en vidant sa tasse.

— Ça, c'est notre secret, dit en rigolant Diégo Sadoun Argandov.

— Alors, je ne vous vendrai pas mes crimes, dit l'homme.

— Nous offrons une somme magnifique.

L'homme lui proposa une tasse de thé. Argandov la but debout, en vitesse, comme si la chaise de camp que le colosse lui avait offerte s'était disputée avec lui. Puis il s'apprêta à prendre congé, mais l'homme le retint.

— Restez. Vous êtes si gentil. Vous ressemblez à une belle petite vierge.

Diégo Sadoun Argandov reprit sa place sur la chaise de camp, demanda un autre thé et se mit à parler des femmes qui empoisonnaient l'existence des hommes. Il se mit à expliquer les filières usuelles des commerces du vice dans notre ville.

— C'est écœurant, ami, ce que les femmes adorent mentir.

— Qui vous a dit que je vendais des crimes ? demanda l'homme.

— Ça se sait toujours, dit Argandov.

— Pour quelles raisons devrais-je vous les vendre à vous ?

— Parce que ces crimes n'intéressent que ma famille.

Il hésita un long moment, croyant que l'homme allait prendre la parole, puis ajouta :

— Personne d'autre n'a assez de pognon pour y mettre le prix, en tout cas.

— Que savez-vous de mon prix ?

— Oh ! rien du tout ! Sauf que trois crimes, ça coûte comme trois crimes.

Les deux hommes éclatèrent de rire : deux rires opposés — celui de Diégo Sadoun Argandov porté vers une espèce de malice, tandis que celui du colosse dénotait une manière d'habileté à jouer la meilleure part des choses par pure et simple coutume. L'homme vint à l'entrée de sa tente, regarda son percheron qui, au lieu de se coucher, broutait au clair de lune les hautes herbes qui assiégeaient le lycée des Libertés. La lune revêtait d'argent l'heure tardive et donnait au percheron des allures de spectre préhistorique. L'homme soupira un dicton très célèbre, connu des gens de notre ville sous l'appellation de corollaire du

lièvre : « Quand tu n'es pas le plus fort, essaie d'être le plus malin. »

— Donnez-moi votre réponse définitive, dit Diégo Sadoun Argandov.

— Elle vous fâchera.

— Donnez-la quand même.

— Je ne vendrai pas ces crimes à une horde de cannibales. Et surtout pas contre du pognon. L'argent ne m'a jamais rien dit : mes crimes, je les garde pour le plaisir.

Diégo Argandov demanda un thé, histoire de rester encore un moment. L'homme lui dit de le faire bouillir lui-même. Comme il n'y avait plus d'eau sous la tente, Argandov prit la théière, traversa l'avenue de la Djoura et alla puiser l'eau d'une fontaine située dans la cour du Lycée arabe juste en face du lycée des Libertés. Il ne trouvait pas la corvée à sa hauteur, mais c'était son seul moyen de prolonger la visite et l'entretien. La sentinelle du Lycée arabe refusa de lui ouvrir. Argandov lui tendit un beau billet tout neuf qui claquait sous les doigts. La sentinelle prit le pourboire, mais, au lieu d'ouvrir le portail, il se borna à prendre le récipient des mains d'Argandov et lui rapporta de l'eau, un peu tiède à cause de la chaleur qu'il faisait la nuit dans notre ville, en cette saison.

— Merci, monsieur.

— De rien, monsieur Argandov.

Quand Argandov arriva sous la tente, le colosse dormait d'un sommeil d'ange. On n'entendait plus que l'incroyable tambourinement de ses narines bouchées. Argandov essaya d'actionner le vieux réchaud à pétrole que l'homme avait placé à son intention devant l'entrée de la tente. Mais il n'y parvint pas. L'idée de réveiller le colosse le tortura un moment. Il n'osa pas. Il renonça au thé, quitta l'homme dont la bouche libérait une bave rose à travers des dents étincelantes.

La troisième visite que l'homme reçut fut celle de Lydie Argandov que notre ville avait surnommée « la louve aux yeux d'or ». Elle était arrivée au troisième chant du coq, s'était débarrassée de ses soies. Elle s'était allongée à côté de l'homme sur le gonflable, avait commencé à caresser le poil broussailleux de son torse. L'homme ouvrit les yeux, ce qui arrêta son ronflement nauséabond. Il essuya avec le revers de sa main gauche la bave rose qui coulait de sa bouche, haussa la flamme de sa lampe de camp et sourit à la fille.

— Vous sentez bon, dit-il.

— C'est normal, lui répondit Lydie Argandov.

Puis il se mit à la mouler dans ses muscles. Sa bouche dévora celle de Lydie Argandov. Ils étaient entrés dans un tumulte de chairs tendues, au milieu de bégaiements exquis. Ils remplissaient la pénombre d'une chorégraphie délicieuse. Quatre fois, Lydie

Argandov avait été poussée au zénith de son jeune corps, livrant aux narines de l'homme ses plus profondes senteurs de femelle. Quatre fois, elle avait hurlé une manière d'insanité crapuleuse : « Plus fort, camarade ! Nous faisons l'avenir. » Puis elle s'était écroulée dans un sommeil de plomb, laissant son corps ouvert aux yeux de l'homme et à ses caresses. L'homme se leva, alluma son réchaud et, avec l'eau que Diégo Sadoun Argandov était allé chercher, se fit un thé. On allait vers les cinq heures et demie. En buvant son thé, l'homme contemplait la fille : Lydie Argandov était un astre de chair, à commencer par son visage planté d'une bouche vicieuse — il ne voyait plus la flamme trouble des yeux qui veillaient un nez délicat que notre ville avait surnommé « l'anse de Cléopâtre », et qui, à la place des narines, montrait deux triangles d'ombre remplis de mystère. Personne n'avait jamais, mais vraiment jamais compris pourquoi notre ville disait de la poitrine de Lydie Argandov qu'elle sentait les Amériques. Mais c'était cela notre ville : championne du farfelu, imbattable sur le terrain des extravagances. Nous n'avons pas inventé la poudre. Nous avons toujours géré ce qu'on ne trouve que dans les grands poèmes : la sève du monde. Nous avons toujours su que, malgré ses immondices, ses routes trouées, ses bataillons d'anophèles, ses marécages suppurants, son côté vasière vêtue de jungle, son faible pour la démence, sa ten-

dance à devenir une blessure ouverte au centre de l'Équateur, notre ville restait un poème où la boue, la chair et les odeurs tentaient de se confondre sans trop de mal à la magouille des soleils pour chanter le refrain connu de tous ses habitants :

Viens voir

Le soleil est tombé fou.

Viens boire

Le ciel qui pisse le jour

Le plus bas du monde

Mange le temps qui passe

Et mets tes jambes dans tes yeux.

Lydie Argandov ouvrit les paupières sur la visite orageuse de son père. Elle s'était précipitée sur ses vêtements pour dérober sa nudité aux gros yeux de Benoît César Argandov : elle mit ses vêtements si vite qu'elle porta sa jupe à l'envers et oublia son soutien-gorge sur le banc de camp où ses vêtements avaient passé la nuit. Le colosse rentrait de son jogging du matin commencé à cinq heures et demie et qui l'avait conduit à boucler le tour de notre ville. Le vieux Argandov parlait comme un haut-parleur chinois. Ce qui attira des masses d'élèves des deux lycées les plus voisins de notre ville. Le Lycée arabe affichait un uniforme jaune et bleu, tandis que le lycée des Libertés

arborait le bleu et le rose frappé de sa devise :
« Apprendre ou mourir. »

— Alors, monsieur le pharaon, dit Benoît César Argandov. Tu nous vends tes assassinats ou bien tu les emportes au diable ?

L'homme construisit son habituel sourire de nacre. Il proposa un verre d'alcool au vieux.

— Je suis venu savoir, reprit César Argandov en buvant, si tu vends tes crimes ou bien si tu les fais fructifier.

— Laissez-moi le temps de réfléchir, dit le colosse. Je n'ai pas un cerveau d'éléphant.

Sa voix ne trahissait aucun sentiment. Et la chose fut dite entre trois gorgées de gnôle : une avant de parler, une autre après le mot « réfléchir » et une dernière après le mot « éléphant ».

— Réfléchissez, monsieur, dit César Argandov. C'est bien. Mais sachez que nous avons le monopole du crime dans cette ville.

L'homme rit, un détonnant rire d'adolescent, puis, comme toutes les fois qu'il ne trouvait pas grand-chose à dire, il remplit sa théière et se mit à faire bouillir son thé.

— Je vous laisse quarante-huit heures, dit César Argandov. Passé ce délai, je me verrai dans l'obligation de me montrer exigeant.

— Soyez raisonnable et laissez-moi une semaine par crime, dit l'homme qui troqua son rire jovial contre

LES YEUX DU VOLCAN

un curieux sourire fait de mystère, de raillerie et d'insouciance.

Il sortit de l'un de ses multiples sacs une espèce de pancarte : fond blanc où nageaient des lettres rouges :

JE CHERCHE UN CUISINIER QUALIFIÉ, UN JARDINIER
ET UNE SECRÉTAIRE.

Les lettres avaient dû être tracées avec un pinceau qu'on faisait trembler pour qu'elles aient cette allure de troupeau en débandade. Elles avaient assez de chair pour frapper l'œil de loin. L'homme planta deux poteaux et fixa la pancarte à l'aide de quatre rubans roses. Trois files interminables se formèrent devant l'annonce ; la queue des secrétaires était la plus longue : elle longeait l'avenue de la Djoura jusqu'au rond-point de la Propagande. Ainsi qu'un général en inspection, le colosse passa les files en revue et piqua au hasard des sourires une secrétaire, un jardinier en la personne de Naudie Gander et un cuisinier du nom de Mvumbi. Il annonça à haute voix leurs salaires respectifs. Le lendemain, à l'heure où ils devaient prendre leur service, on retrouva dans le ruisseau de la Galasso trois corps mutilés. De nouveau, les queues se formèrent devant l'annonce d'embauche. Le colosse n'engagea personne.

La triste mémoire du choléra

Paolo de Kasandor est un nom bien connu dans la basse histoire de notre ville. Il avait été sur le point d'être nommé maire. Notre nature et les circonstances avaient conjuré leurs efforts pour qu'il en fût autrement. Nous allions avoir un maire plus âgé, moins coureur, peu bavard, trempé dans l'alcool à toutes les heures du jour et de la nuit...

Deux semaines avant la nomination de Paolo de Kasandor, le monde s'était subitement rappelé qu'il avait été codirecteur de la Patrie. La nomination fut désamorcée en catastrophe. Depuis lors, la poisse régna en maîtresse absolue dans notre cité. L'incohérence se mit à nous gouverner sans pitié. C'était, disait-on, pour réprimer notre pétiochardise et notre mesquinerie d'oublier trop vite les fondateurs périmés de la Patrie que la poisse se vengeait sur nous. Le premier signe de poisse qu'onregistra fut la folie orchestrée par Arthur Nola, frère cadet d'Emmanuel

et cousin de tribu du fondateur périmé de la Patrie. Le lundi précédant la promulgation de la nomination loupée, Nola avait débarqué dans le hall de triage de l'hôpital des Géméraux avec cinquante-neuf cadavres de chattes, et exigé une autopsie tambour battant. Il avait dérangé les médecins aux six étages de l'hôpital, emmerdé les infirmières et les filles de salle, importuné les accoucheuses et les femmes en travail : « Cessez votre connerie de rester sourds à ma misère ! »

— De quoi souffrez-vous, monsieur ?

— De la mort de mes chattes.

— Et qu'y pouvons-nous, monsieur ?

— Elles étaient toutes ravissantes de bonne santé, hier. Je les ai nourries de ma propre main, comme tous les soirs, avec du Ronron acheté chez les Libanais du quartier. Je les ai entendues miauler toute la nuit, vous vous rendez compte ? Ce matin, à sept heures, ce n'était plus qu'un ramassis de cadavres chauds. Mes pauvres bêtes ! Mortes sans crier gare. Par la faute des Libanais.

— On ne soigne pas les chattes ici, monsieur.

— Mes chattes étaient comme des humains, madame.

Arthur Nola pleurait de tous ses yeux, de vraies larmes chaudes. Sa femme n'arrivait pas à le consoler malgré les mots doux que tissait sa voix si aimable. Ce qui faisait sourire le monde, c'est que le pauvre

Arthur Nola, à cause de ses émotions, n'avait pas eu la présence d'esprit d'ôter son uniforme de colonel. Bien que le monde témoignât une profonde pitié pour les chattes mortes, personne ne pouvait vraiment échapper à la tentation de rire devant un quinquagénaire orné d'étoiles et de fourragères, fleuri aux couleurs de l'État, et pleurnichant comme une nitouche. Et pour quoi, mes aïeux ? Pour des chattes ! On avait oublié de craindre la poisse.

— Que se passe-t-il, compadre ?

— Un colonel qui pleure...

— On a ici de meilleures raisons de s'émouvoir, nom de Dieu !

L'hôpital des Géméraux que le bas-peuple nommait « l'abattoir des Géméraux » disposait de huit cents lits pour ses deux mille malades qu'on superposait tels des sacs. Les lits en fer lâchaient leur rouille. Les matelas déchiquetés laissaient échapper des morceaux d'éponges si crasseux qu'on les prenait pour des restes de repas. L'air, plus usé que le fer des lits, dégageait une dure odeur de pourriture, les sols suintaient, les murs bavaient, les plafonds larmoyaient... On entendait bouillir les latrines. La literie orchestrait les puanteurs les plus inattendues. La mort seule était blanche dans son vêtement. Tout sentait la misère et la désespérance. « N'ayez pas peur de l'hôpital, chantaient nos conteurs, on en sort toujours. » Nous sommes un peuple terrible en ce sens que nous savons

croire. Dès que nous nous mettons à croire une chose, aussi farfelue soit-elle, le Bon Dieu lui-même, pour rien au monde, ne nous sortirait de notre aberration. C'est ainsi que la terre entière nous a affublés de noms, de sobriquets, de surnoms, de petits noms, de désignations malicieuses : pour les Français, nous sommes les juifs d'Afrique noire, les Américains trouvent en nous le peuple le plus raté de la création, les Russes pensent que nous sommes des Arméniens crachés, les Canadiens nous font porter l'étiquette inexplicable de neveux de Dieu, les Maliens et les Éthiopiens affirment que nous sommes les roublards les mieux équipés de la planète. Pour nous-mêmes, nous sommes les cousins de la poisse, avec nos ancêtres de malheur qui ont initié de Gaulle au culte des Trois Branches, le culte secret des enfants d'un serpent à cornes à qui la tradition donne le nom obscur de Ngolo-Ngola.

Nos légendes ne sont pas plus claires sur la question de notre origine. Elles l'ont mariée en des noces féroces à l'existence de Mahon-Mahan, l'homme-dieu qui forgea les continents pour se créer des réserves d'eau douce. D'autres histoires nous attribuent un ancêtre plutôt douteux, quoique plus fiable sur le plan des influences et du tempérament : l'apprenti-dieu Goya-Goyam qui s'essaya à boire le ciel et la mer — l'os qu'est le ciel s'était coincé dans son œsophage. Goya-Goyam envoya sa femme (l'apprenti-femme

Nodam) puiser de l'eau à la mer ; la malheureuse y rencontra une très belle tortue-cheval dont elle tomba amoureuse. Resté seul, Goya-Goyam, pour sauver sa souche, introduisit un enfant dans les intestins d'une jument (la légende ne dit pas comment, mais tout le monde devine qu'il n'y a pas mille manières de mettre un gosse dans le ventre d'une femelle). La jument accoucha d'une brochette de trois filles. Comme la souche n'était toujours pas sauvée, l'apprenti-dieu Goya-Goyam dormit avec la benjamine des triplées. Leur accouplement ne donna pas de naissances mâles. L'aînée s'offrit à son père et le destin consentit à la naissance de l'aïeul de notre clan, connu, aimé et jaloué de nous tous qui habitons les Cataractes, entre Hondo, Westina et Tombalbaye. Nous avons toujours été sans plus grande ambition que le désir clamé de vivre à la queue leu leu derrière la lune et le soleil, nos frères suivant la tradition des feux... On nous appelle les petits du feu. Nous avons toujours su gérer les on-dit. C'est ainsi que nous avons trouvé un lien entre la venue du colosse, les pleurnicheries du colonel Nola et la mort des chattes. Nous nous sommes dit : « Il va se passer des choses. »

Le seul qui ait vraiment réussi une prouesse dans l'art de définir les gens de chez nous fut sans aucun doute Duardo Lopes qui, dans une lettre au roi Joani, estimait que nous avions gâché quatorze races pour produire un contingent de mulets, à la différence

qu'au lieu de marcher à quatre pattes comme font les mulets, les gambas que nous sommes savions affronter la station verticale. Nous pêchons l'esturgeon, plantons l'igname, le riz et la patate sucrée, profitant des tribulations d'une existence de putain où se mêlent dieux et faussaires, morts et vivants... Pour nous, l'existence, c'était aussi l'art consommé de regarder pleurer les colonels et de deviner ce que ça signifie.

« Un colonel pleure, il va se passer des choses ! » Nous avons oublié l'inoubliable, car il arrivait sans cesse au colonel Nola de pleurer, à telle enseigne que certaines langues l'appelaient en silence colonel « Pleurotte ». Qui se rappelait l'époque où le colonel, comme un marmot de sept ans, avait pleuré la mort de Namsir, une souris grise que lui avaient donnée les Libanais de la Casa Andra en guise de talisman ? Presque personne. La souris jouissait des services d'un médecin et d'une garde spéciale. Elle avait son maître d'hôtel, ses habilleuses, son prof de gym, ses professeurs de philo et de sciences.

— Le jour où elle crèvera, mon colonel, vous perdrez la boule.

— Pas question.

Mais le destin ne badine pas. Il n'en fait qu'à sa tête. Namsir mourut à l'hôpital militaire, devant quatorze spécialistes toutes nations confondues. Le colonel « Pleurotte » perdit la raison et vint s'asseoir à

Hozanna, à l'ombre de son cousin fondateur périmé de la Patrie, sans ses sept cent quinze femelles rompues dans l'art de faire l'amour, sans béret, sans les honneurs dus aux cousins des fondateurs, sans ses treize uniformes brodés d'or, marqués au fer de la Patrie. Il était venu s'échouer là, ex-immortel, ex-compagnon de la Révolution, ex-parent de président à vie, ex-professionnel de la cause du peuple, ex-homme du 13 juillet...

Contre vents et marées, il offrit deux ans de deuil à la souris grise, votés par notre Assemblée, entérinés par l'Église et les sectes de Féticheurs du fondateur en cours, locataire de la cause du peuple. Éleveur de chattes et de pélicans, la seule passion que les trente années de dictature de son frère lui avaient laissée dans le cœur et sous les bras, c'était son amour pour notre ville où il avait choisi de fuir les souvenirs de la capitale. Il était là, un pied dans la tombe, le regard solide, la voix virile, engueulant les services dans un cadavre d'hôpital où vous n'êtes même pas foutus de faire la différence entre une omoplate et un tibia, le diable vous emporte !

— Mais, colonel, vous êtes à l'origine de cette gabegie...

Arthur Nola ne pleurait pas que ses chattes. Nous savions l'exaspérer avec nos taquineries et notre insistance à lui rappeler son fauteuil de numéro 2 de la Patrie, fabricant d'hymnes et de slogans.

Le deuxième signe de poisse qui suivit la nomination avortée du cofondateur périmé au poste de maire fut le dépistage par l'équipe du professeur Loandzi d'un choléra perniciosus, déclaré dans le secteur nord d'abord, puis dans toute notre cité. Les gens mouraient à vue d'œil.

— C'est pire que la maladie de Frederico Maradonga.

— Le monde va aux chiottes et y meurt sans crier.

Estérico Pemba était allé au petit coin en quittant la table. Ses convives avaient attendu une bonne heure avant de se demander ce qui se passait. Ils l'avaient trouvé mort, le nez sur les faïences. Le cadavre continuait à tenir trois feuillets de papier hygiénique. La culotte souillée. Une jambe, on ne sait comment, s'était coincée dans le trône. « Je demanderai une autopsie à l'État », avait promis son cousin de tribu Afesso.

— Un malheur nous arrive.

Et nous condamnions la courte mémoire des lagotriches de la Côte qui, sans aucun doute, avaient déconcerté les dieux en essayant d'affubler du titre de maire un homme que les mânes avaient ouvertement vomi. Que diable ! Ils auraient dû savoir que la nature a la mémoire tenace, nos cancre de tous les malheurs.

— Quelle bêtise de provoquer les dieux.

— Ils ont toujours plusieurs cordes à leur arc.

Si le colonel Paolo de Kasandor n'avait pas été en deuil à cause de la mort de ses sloughis, Adam et Hove, il aurait crié au scandale : « Je vous ai gouvernés, messieurs, et voici que vous chiez sur mon cousin de confiance. Quelle mocherie ! »

Le troisième signe de poisse fut la venue du colosse. Le soleil s'étonna. Tous les vents s'étaient tus.

— « Même les pierres avaient ouvert les yeux pour le regarder. »

— Oui, compadre ! Lui et sa bête. Jamais personne n'avait chevauché dans notre ville avec cette morgue.

— Qué compadre ! Il sait se taire comme le Bon Dieu.

Les cases murmuraient. Les fenêtres clignaient de l'œil. Les murs chuchotaient. Les chatières guettaient. Les rideaux se froissaient. D'aucuns disaient que le colosse venait mettre une dernière main au célèbre coup d'État du colonel Pedro Gazani, annoncé depuis des années. Le colonel publiait l'avancement des travaux et les détails des opérations dans les trois semblant-de-journaux qu'affichait notre ville. *La Septaine africaine*, pour prendre le contre-pied de cette niaiserie, publiait des textes contradictoires : « Il n'y a plus de place à la morgue de l'hôpital Saint-Louis ni à celle de l'hôpital des Géméraux. Les gens meurent par grappes, comme des bêtes infestées. Au nord, au sud, au centre, à l'est et à l'ouest de notre ville, on meurt. Comme si mourir était devenu un emploi...

La mort sape tout. Elle cisaille. Elle traque. Elle piège et encercle. Comme si les déjà-morts se remettaient à mourir. Évidemment, les enchères de la corruption grimpent dans toutes les morgues de notre cité. Hier, on donnait vingt mille pour caser son mort (c'est un peu moins cher que pour faire donner un lit à un seul malade). Aujourd'hui, les tarifs ont triplé. Un marché noir est né : Vous pouvez retirer le corps, vous, monsieur, si vous me laissez la "camorra". Quel malheur ! nous sommes entrés les premiers au siècle du pourboire. »

La nouvelle était arrivée à Hondo qu'on mourait sans raison dans notre ville. Et les gens qui voulaient voir la chose de leurs propres yeux venaient, noir monde orchestré par les sentiers, les collines, les vallons... qui marchait jour et nuit.

— Que se passe-t-il à Hozanna, compadre ?

— La fin du monde, que diable !

Cela se passa quelques mois seulement avant la venue du colosse, venue qui, de toute évidence, n'était pas sans lien avec notre imbécillité d'avoir essayé de nommer l'ex-petit frère du président périmé au poste injurieux de maire. Nous n'avions même pas fini d'enterrer les morts du choléra que l'homme-éléphant était arrivé, tout couvert de boue et de mystère. Il courait, libre comme le vent. La populace commença à le regarder comme un sauveur. Elle se mit à tisser un mythe autour de lui, réveillant les vieux fantômes

de la guerre démocratique, attisant les braises des querelles enterrées. Les lieux de beuverie se remplissaient de sa légende. On entendit bourgeonner autour de son nom la triste mémoire du temps où la poisse avait inscrit ses signes sur le livre des jours heureux. Tel peuple, tel malheur ! Tel malheur, telle mémoire !

Les raisons du plus faible

Personne ne comprenait comment la dernière née des Argandov, Louise, s'était retrouvée dans le W.-C. de l'hôtel qui, pour des raisons d'hygiène, consistait en une fosse de douze mètres de profondeur, trois de long et deux de large, creusée au dos de la rue Isidor-Langouaro. La fosse devait être pleine au quart, à moins que les Argandov n'y aient jeté des bêtes mortes aux jours du choléra. La fillette appelait. Il fallait trouver une solution d'urgence, mais laquelle ? On pensait vite et à haute voix : casser la dalle prendrait trop de temps et tuerait la petite par les chutes des débris ou en couvrant de poussière le peu d'air dont elle disposait au fond de la fosse... Soulever la dalle ? Mais comment, sans provoquer un éboulement ? Une foule d'hommes impuissants discutaient autour de la fosse. Les femmes n'osaient pas s'approcher : elles pleuraient à distance, d'émotion et de désespoir.

— Du calme, messieurs, réfléchissons, dit le maire, ami intime de la famille.

Il leur devait sa nomination et comptait la mériter à cette belle occasion. Il parlait sans arrêt.

Élargir le passage de la merde comportait les mêmes risques que casser la dalle. La petite était affolée, et Benoît Argandov lui criait bêtement :

— N'aie pas peur, Louise, j'arrive.

Les « j'arrive » d'un homme de la trempe de Benoît Argandov faisaient sourire autant que les « du calme » de M. le maire. Un attroupement immonde s'était fait rue de Samany, en face de la piscine municipale. Un soleil de plomb martelait les têtes, on voyait des multitudes de mouchoirs et de madras couvrir les crânes. Les foules donnaient l'image d'un champ de tournesols semé d'épouvantails de toutes les couleurs.

— Du calme, messieurs, réfléchissons, dit M. Delos Santos, venu par compassion pour le maire, en tenue de joueur de tennis, avec sa femme qui pleurait parmi les autres femmes.

La plupart d'entre nous n'avaient jamais vu une Blanche en pleurs. Certains crurent y lire un nouveau signe de poisse.

Quelqu'un lança l'idée d'un filet qu'on enverrait à l'aide d'une corde et que la fillette attraperait... Mais il faisait si noir au fond de la fosse qu'on se demandait si la petite n'allait pas être effrayée par ce quelque chose qui la toucherait dans l'obscurité,

et qui risquait de réveiller les histoires de fantômes que lui racontait sa tante Martine. On n'avait aucune possibilité de lui parler. Elle pleurait si fort. Le trou du W.-C. était un cercle de vingt centimètres de diamètre, taillé au milieu de la dalle rectangulaire recouverte de faïence de Chine. Tout le monde se demandait comment Louise Argandov avait pu passer à travers. Elle avait cinq ans et les Argandov poussaient bien, selon le dicton : « Qui mange pousse. » « Les chameaux passeront à travers le chas d'une aiguille aux temps de la fin », commenta une voix.

— T'inquiète pas, Louise, j'arrive, cria Benoît Argandov au comble du trouble et de l'impuissance.

Il allait et venait, s'arrachait les cheveux, haletait, bavait, respirait sourdement, à la manière d'une bête en rut, sautillait, trépignait, fou d'impatience.

Les femmes pleuraient, lançant des cris désespérés qui mangeaient les dires du maire et ceux de son adjoint. Tous les calculs se succédaient, sans solution. M. Delos Santos avait proposé qu'on construise une poulie pour soulever la dalle, mais il fallait d'abord casser les quatre murs du petit coin. Le toit en avait déjà été arraché par l'adjoint du maire, comme s'il s'était agi d'un tas de plumes. Trois hommes effondraient les murs. Restait la dalle. Maximilien Argandov, le bossu, avait suggéré qu'on éclaire le fond de la fosse en y introduisant une lampe torche

allumée. L'idée fut acceptée d'emblée. Mais après ?

— T'inquiète pas, Louise, j'arrive...

La lampe torche arrosa de son faisceau un coin de la fosse. Personne ne put y voir vraiment. Et puis Benoît Argandov tremblait tellement que sa main avait lâché la corde qui retenait la lampe torche.

— Que se passe-t-il à la villa Samany, compère ?

— Lydie Argandov est tombée dans la fosse d'aisance.

— Pas Lydie, mais Yvonne.

— Non, commère. Il s'agit de la dernière des Argandov : Louise ! La petite Louise. Et on ne sait pas comment l'en sortir sans perdre l'hôtel dans un éboulement.

Si les choses étaient arrivées un lundi, personne ne s'en serait étonné. Le lundi est notre jour de poisson. Depuis nos lointains ancêtres, nous accueillons nos catastrophes le lundi. Nous savons que ce jour ne nous fera jamais de cadeau. Maximilien Handa, notre héros le plus célèbre, l'homme qui n'avait jamais connu la peur et qui livra neuf guerres victorieuses aux gens de Nsanga-Norda, n'ayant pas écouté Dona Cambralero, sa femme, au sujet des malheurs qui nous arrivent ce jour-là, commit la bétise de se rendre à l'île d'Eldouranto un lundi. Le sort en profita pour lui insuffler un trépas de mouche : lui, que le feu et les obus avaient épargné, mourut mordu par un crabe. Morsure bénigne. Mais, quelques jours plus tard, sa

jambe s'était mise à enfler démesurément, puis à sup-purer. Le docteur Ichelle avait conseillé l'amputation. Pour sauver la vie du héros.

— Pas question, avait riposté Maximilien Handa. Je préfère l'emporter dans ma tombe. Elle m'a servi cinquante-huit ans. Je ne la jetterai pas au dernier moment.

Il mourut le quatrième lundi qui suivit la morsure du crabe. Diagnostic : septicémie et empoisonnement.

Nous étions un jeudi. Notre jour fétiche. Les heures passaient, et les foules espéraient, parce que c'était jeudi. Mais les solutions envisagées y pouvaient-elles grand-chose ? La petite Louise ne criait plus. Elle avait perdu sa belle voix au profit d'un sifflement insolite, dont on eût dit qu'il sortait d'une fibre tendre. Le sifflement se changea en frémissement incohérent. Puis en silence.

— Qu'est-ce qu'il est géant, mes aïeux !

Le colosse, que l'attroupement avait détourné de l'itinéraire de son jogging du début de l'après-midi, se dirigeait vers les lieux de l'accident. Son percheron courait vers lui, le suivant de très près.

— Faites quelque chose, compadre, dit une voix d'homme âgé.

— Faites quelque chose, reprit une voix de femme.

— Faites, dit un marmot qui parlait à peine, et dont les yeux roulaient des larmes.

Les foules se pressèrent autour du colosse. Tous

les yeux d'hommes, de femmes et d'enfants mangeaient ses gestes et ceux du percheron. En quelques mots, une femme expliqua au colosse ce qui s'était passé : le maire, son adjoint et le commandant de la Sécurité s'employaient à trouver les voies et les moyens pour sortir la petite Louise des griffes de la merde. Ils discutaient comme de coutume dans une langue alourdie par les formules d'État. Mme Argandov déchirait sa grosse voix de basse en lambeaux, dans des cris stridents. Elle avait dépassé la cinquantaine, malgré l'inébranlable beauté qui continuait à soutenir sa stature. Ses longs cheveux semés de poils blancs étaient dressés telles des herbes folles, aux souffles de sa douleur. Ils étaient tout couverts de poussière et de gravats.

— Faites quelque chose, monsieur.

Le colosse eut un sourire. A ce moment, Louise Argandov se remit à crier. Un rien de voix lui était revenu. Lydie Argandov s'accrocha à la poitrine du colosse, les yeux inondés de larmes. Ses cheveux étaient plus longs que ceux de sa mère et, comme Lydie s'était roulée sur le sol, de douleur et de désespoir, une boue épaisse les recouvrait. Ses yeux étaient rouges. Son beau visage pétillait sous la morve.

— Mais, messieurs, il faut arracher la dalle, dit le colosse.

— L'éboulement tuera ma fille, protesta Benoît Argandov.

— Il n'y a pas d'autre solution, dit le colosse.

— L'éboulement pourrait casser les murs de la cathédrale, dit le maire. Il pourrait ébranler les bâtiments de la mairie.

— Réfléchissons encore, dit son adjoint.

— Quels foutus enculés vous êtes ! explosa le colosse.

— T'inquiète pas, Louise, j'arrive...

— Cessez votre palabre et bossez.

Le colosse avait demandé à la multitude de casser une partie de la maison des Argandov. Et la foule ne se fit pas prier. Elle dévora la moitié de la villa. Puis, sur les instructions de l'homme, la foule s'était mise à creuser une manière de canal parallèlement à la fosse.

— Nous ferons ensuite une fenêtre sur la fosse, expliqua le colosse. Et la petite sera sauvée.

— T'inquiète pas, Louise, j'arrive, continuait à crier Benoît Argandov qui pleurait sa villa et ses biens, pillés par la canaille.

La foule creusait en chantant. Ce qui avait été un malheur se changeait en enthousiasme effréné. Nuée de cris. De hourras. Fanfare de coups de pioche. Au milieu de cette odeur de terre fraîche, grasse, le grincement des brouettes. Les mottes de terre envoyées en l'air retombaient en gémissant de l'autre côté de la concession des Argandov, au pied de la cathédrale Saint-Firmin, sous les yeux admiratifs du mausolée

de Mgr Isidor Langouaro. Pioches, houes et pelles frappèrent contre une langue de granit qui cracha des gerbes d'étincelles.

— Qu'est-ce qu'on fait ? dit l'adjoint du maire.

— Il faut dégommer la pierre, camarades.

— Nous sommes plus intelligents que cette pierre, tout de même.

On fit venir le géomètre Demba-Numbi qui calcula en vitesse et fut étonné qu'on pût trouver, parachutés au milieu des sédiments et des craies, sept pains de granit, taillés de main d'homme en formes bizarres. La poisse ne nous avait donc pas lâchés.

— T'inquiète pas, Louise, j'arrive...

Cette espèce d'invective au destin montait au milieu des chants d'ardeur. Nous l'entendions en même temps que nous goûtions la terre âcre, les éclats de pierre, la sueur. Notre ville n'aimait pas les Argandov, à cause de la manière dont ils avaient amassé une fortune imméritée, mais aussi à cause du rapport qu'ils entretenaient avec cette fortune : nous disions d'eux qu'ils étaient des âmes sans sel, enlisées dans une mare de tambours et de trompettes, brouteurs de pacotilles.

Au bas de la pente sur laquelle trônait la villa Samany, coulait, paisible, la Djoura. C'étaient ses derniers kilomètres avant de jeter dans l'estuaire ses eaux rouges que l'océan n'accepte qu'avec cette hési-

tation très claire qui arrive au centre de la Milda-Cordosa.

Louise Argandov nous était très chère à cause du rôle qu'elle avait joué dans un film de Sociasco Montello, *la Nuit des nues*. L'enfant du film était enlevé par une famille de gorilles qui l'entraînait dans les vasières de Yambo. A quatre ans, la petite avait joué son rôle avec une magie du tonnerre des tonnerres. Nous l'aimions pour cela. Elle avait symbolisé tous les combats de notre terre depuis l'invasion portugaise jusqu'aux neuf guerres du colonel Goldmann, enfant pissé sans désir par Hidris Buardo dans les intestins de notre sœur folle des folles Estina de la Pitié, puis offert aux bénédictins, tour à tour enfant de chœur, cuisinier des pères, colonel et maquillard. Les Autorités ne passaient jamais cinq mois sans annoncer sa mort.

— T'inquiète pas, Louise...

Les multitudes tiraient les pains de granit avec la férocité déchaînée qu'on a toujours reconnue aux gens de chez nous. Tous avaient décidé de grignoter la colline Isidor-Langouaro où trônait le monstre de la forteresse laissée par les rois joando, au sortir du troisième siècle avant notre ère. La rue Isidor-Langouaro avait été changée en une véritable carrière, et les pierres volaient en éclats de feu. De lourds marteaux les déchiquetaient, muscle après muscle, au milieu des chants, des appels, des hourras, comme s'il s'était

agi d'une fête païenne. On chantait les paroles de Louise Argandov comme elles étaient chantées dans le film de Sociasco Montello :

*T'inquiète pas Loyichka
La nuit est noire mais
Mon cœur arrive.*

Alors arriva le juge, les yeux perdus derrière des lunettes de vieillesse à monture d'argent. Les deux miliciens qui étaient l'un à sa gauche et l'autre à sa droite sonnèrent du clairon ensemble. Il y eut un moment de silence complet, d'immobilité générale. Tous les yeux s'étaient mis à regarder le juge et ses louveteaux qui jouaient, en lieu et place de l'hymne national en cours, l'ancien, celui qui était périmé.

— T'inquiète pas, Louise, commença Benoît Argandov.

— La ferme, intima le juge. Vous foutez la merde, alors que nous sommes à l'heure de l'assassinat de Roberto Almansor. Vous feriez mieux d'être devant vos téléviseurs pour suivre en direct le silence de la Patrie.

— Mais, monsieur le juge, il y va d'une vie humaine.

— Roberto valait une infinité de vies humaines, monsieur.

— Allez vous faire coiffer, monsieur. Nous, on voudrait sauver la petite, dit le colosse.

Les chansons reprirent avec plus de folie. Les pierres recommencèrent à geindre sous le poids des marteaux. Le canal avait déjà quelques mètres de profondeur. Le colosse nous avait expliqué qu'on percevait la fenêtre sur la fosse au neuvième mètre. Un groupe s'évertuait à déplacer une langue de granit à l'extrême gauche du terrassement. Le maire dirigeait ce groupe, tandis que son adjoint, tout couvert de terre jaune, essayait d'arracher une souche, avec l'aide de Benoît Argandov.

— T'inquiète pas, Louise, j'arrive...

À la profondeur voulue, une fenêtre avait été taillée dans la fosse. Pas trop large, par crainte d'un éboulement, suffisamment pour permettre à M. Delos Santos de pénétrer dans la fosse et de ressortir avec la petite qui perdit connaissance une fois à l'air libre. Le docteur Ichelle prit l'enfant dans ses bras et partit en courant en direction de sa clinique. Personne ne comprit pourquoi le père Christian de La Bretelle, aidé du maire, persistait à tirer la langue de pierre.

— Que faites-vous, monsieur le maire ? demanda Diégo Sadoun Argandov.

— J'aide le père, dit le maire.

— Cette pierre est étrange. C'est comme si des hommes l'avaient placée pour cacher quelque chose, dit le père Christian de La Bretelle.

Il fit signe à quelques chrétiens de venir l'aider. Mais l'euphorie était à son comble. Benoît Argandov, en signe de remerciement, avait invité les multitudes à boire un coup à la santé de la petite Louise sauvée des griffes de la merde par les idées et la pensée du colosse.

— A votre aise, compadre. Elle est sauvée, et je donne la cuite à toute la ville. Tuez-vous à boire et à manger. Je paie.

Seuls quelques chrétiens, peu favorables à la cuite, aidaient encore le maire et le père de La Bretelle à mouvoir l'immense pain de granit aux formes bizarres. Ils chantaient le chant contagieux des dieux kongo, connu de nous tous.

*Mahungu ko
Konkoto ko
Mu bakeno
Konko toko
Ku dia tu mundia
Konkoto ko
Ku lumbu ke
Kokoto ke
Mu gabeno...*

Quand la pierre fut déplacée, le père eut la confirmation de ce qui lui trottait dans la tête depuis le premier instant : la pierre bouchait l'entrée d'une

caverne. Le colosse n'ayant pas eu le cœur d'aller à la bringue qu'offraient les Argandov observait les opérations. Il eut un sourire de satisfaction, sortit son cigare de son inséparable sac à dos, l'alluma avec une délicatesse d'expert. Il en proposa un au maire et fit comprendre à M. Delos Santos qu'il n'en avait plus à offrir.

— Comme vous, je pensais que cette pierre cachait une énigme, dit le colosse.

— J'ai l'habitude des pierres qui cachent quelque chose, rétorqua le père.

Ils se regardèrent longuement, comme s'ils lisaient l'un dans la pensée de l'autre ; puis ils tombèrent d'accord sur le point que l'heure avancée rendait imprudente l'exploration de la grotte. Ils replacèrent le pain de granit à l'entrée. Benoît Argandov vint auprès du colosse pour le prier de bien vouloir accepter un verre sous son toit.

— Vous me ferez un grand honneur, monsieur l'Étranger.

— Non, monsieur, dit le colosse. Je ne peux pas faire la bringue à l'heure de mon jogging du soir.

L'homme salua le maire, son adjoint, M. Delos Santos et commença à courir derrière sa bête, dans la direction du cimetière des Hollandais. Il passa par l'ancien carrefour Massamba-Djikita. De jeunes enfants et des adolescents couraient après lui en chantant et en hurlant. Le colosse s'arrêta au marché

Tahiti, acheta un ballon gonflable qu'il offrit au gamin qui courait le plus près de lui. Le gamin, explosant de bonheur, chanta très fort le refrain de la bande à Matsoua.

Kamba ta Biyela ba muhondele e-e
Kani mwatu e-e
Ko kwa kena e-e.

Les foules se firent plus nombreuses et plus variées dans les âges. Aux gens qui lui demandaient s'il n'était pas Benoît Goldmann, le colosse répondait avec une pointe de sarcasme : « Je ne suis pas votre Benoît de malheur, foutu en l'air par les zigotos de la capitale. Je n'aurais rien été si, en ce siècle, des médiocrités comme la course à pied n'étaient propulsées au rang de science. »

— Qu'est-ce qu'il est grand ! s'étonnaient les multitudes.

L'homme s'ébranla comme une tornade. Il emprunta la nationale 1, traversa en trombe le quartier des Hollandais, et son percheron collait à ses trousses. Les voitures s'arrêtaient pour laisser passer le coureur, sa bête et ses foules. Les coureurs avaient l'air d'une horde de Peaux-Rouges. Devant le collège Agostino, le colosse, sa bête et la marée de curieux qui les suivaient exécutèrent un virage à angle droit sur la gauche, prenant l'avenue de l'Abbé-Ivonne, puis

celle de la Montagne-Sainte. Ils avalèrent le rond-point des Chinois, la colline de la Presse, puis arrivèrent au marché des Fiancées par l'avenue Simon, débouchèrent sur le quartier des Trois-Francis. Les foules dévalèrent l'avenue des Aviateurs pour entrer dans le deuxième arrondissement à la hauteur du marché de Gaulle et entrèrent dans l'avenue de la Croix-de-Lorraine qu'elles suivirent jusqu'à son embouchure dans la rue du Vieux-Gendarme. Elles atteignirent le Lycée arabe et commencèrent à chanter des insanités contre l'Autorité.

— C'est comme une révolution, dit M. Delos Santos à l'adjoint du maire.

— Non, monsieur, dit Argandov qui rentrait de l'hôpital où sa fille avait été désintoxiquée. Un colosse court avec son cheval, histoire de s'oxygéner les muscles. Et le peuple s'étonne.

— Le monde a perdu la tête.

— Mais bien sûr, compadre.

Les trois semaines que le vieux Argandov lui avaient consenties pour réfléchir, l'homme les dépensa à des futilités : il faisait ses trois tours de ville journaliers, aux côtés de sa bête, buvait ses vingt-neuf tasses de thé quotidiennes, faisait paître son percheron dans la cour du lycée des Libertés, allait prendre ses trois bains dans le fleuve, nu comme un ver. Les nuits, l'homme les passait à faire rigoler Lydie Argandov, insatiable en la matière ainsi que nous savions qu'elle

l'était. Sept fois par nuit, nous l'entendions (Lydie Argandov) hoqueter un rire entrecoupé de hurlements burlesques et de suffocations délicieuses, rire que les gens du quartier de la Glacière avaient fini par surnommer la « rigolade de la comète » et qui se produisait à des heures fixes.

Au lieu de parler du premier, deuxième, ou troisième chant du coq, le monde avait opté pour la première, deuxième ou troisième « rigolade de la comète ». Qui devait se lever tôt s'entendait dire : « Je partirai au moment de la cinquième rigolade de Lydie Argandov. » D'autres disaient : « Quelle cuite d'enculés nous nous sommes donnée la nuit dernière ! Nous n'avons pas fermé l'œil avant la troisième rigolade de Lydie. » Ce qui tombait dans les eaux de trois heures et demie du matin. Le colosse avait oublié les invectives des premiers jours.

— Monsieur, le temps est fini, vint lui dire le vieil Argandov. Avez-vous décidé la vente ?

L'homme lui offrit une tasse de thé. Le vieux prit place sur un banc dans l'encoignure droite de la tente, et commença à boire. Il fait frais en juillet, aux premières heures du jour. Le thé dégageait une volute de vapeur blanche qui remuait son propre centre comme si quelque main invisible la sculptait dans l'air.

— J'ai besoin de trois semaines supplémentaires, dit le colosse.

Il se versa du thé, histoire de surveiller la réaction

du vieil homme. Mais celui-ci eut la sagesse de cacher ses billes :

— C'est la loi du marché, monsieur, dit-il en avalant sa salive pour apaiser sa gorge de la chaleur du thé. Nous vous laisserons le temps que vous voudrez. Mais sachez que nous avons le monopole.

Le soleil était haut dans le ciel quand le vieux Argandov quitta la tente en masticotant une colère qu'il avait du mal à dissimuler. Comme le maire, il avait oublié sa voiture pour rentrer à pied. Il ne se la rappela et ne vint la chercher que trois mois plus tard, au moment de la septième et dernière rigolade de sa nièce.

Les Autorités fermaient les yeux devant les provocations des foules qui acclamaient le colosse et qui commençaient à voir en lui le libérateur, le justicier attendu qui devait donner une bonne leçon aux monopoleurs, aux trafiquants, aux mystificateurs de la cause du peuple.

— Il fera une bouchée de tous nos tordus magouilleurs !

— Baraqué comme il est baraqué !

— Malin comme il est malin, compadre !

— Tous rampent devant lui.

— Oui, compadre : ils rampent tous.

— Il ferait rigoler toutes leurs concubines qu'ils ne montreraient pas le bout de leur petit doigt.

— Qu'est-ce qu'il leur fout la trouille ! Le maire

par exemple : il l'a envoyé paître avec un faux titre de propriété.

« Le colosse est venu dans notre ville avec trois crimes à vendre. » L'homme avait dicté ce texte au rédacteur en chef de *la Septaine*, Bernardo Maquise.

— Mais, monsieur, votre article ne paraîtra pas. A cause de la censure. On est dans une ville où la loi hait la vérité et commande le trucage. Ici, les gens s'attendent à gouverner trois millions de sourds-muets, à qui l'on donne trois soupes de slogans par jour et une défense formelle de penser.

— Tirez trois cent mille exemplaires. J'achète tout et je les refile aux citoyens de cette ville. Vous dirigez un journal. Ne vous souciez pas de ce que font les pompes funèbres.

— Mais, monsieur, voulez-vous qu'ils ferment mon journal et que j'aille piailler en taule le restant de mes jours ?

— Faites ce que je vous dis. Je vous protégerai, des cheveux aux orteils. A moins que vous ne preniez la peine de me vendre votre papeterie.

— Non, monsieur, je ne vendrai pas ma vie. Je vous ferai votre connerie. Gardez votre pognon. Je suis un homme d'honneur. Je ne vous vendrai vos trois cent mille exemplaires que si la censure ou la mévente s'en mêlent.

— Marché conclu, monsieur.

— Marché conclu, compadre.

Nous sûmes alors que l'homme s'appelait Managora : la raison pour laquelle il s'était refusé à habiter chez les Argandov.

— *La Septaine du jeudi*, messieurs. Le numéro qui dit la vérité sur les crimes vendus par le camarade Managora.

Les gens se ruaient à tous les marchés et à tous les coins de rue.

— *La Septaine*, messieurs, mesdames... Achetez la vérité sur les crimes vendus aux Argandov... et leur cousin germain.

Alphonse Tchicaya, le directeur du journal, promenait ses petits yeux derrière ses lunettes de myopie. La cinquantaine. Moustache et barbiche sèches, saupoudrées de grains blancs. L'œil gauche brillait plus fort que l'œil droit. Les lèvres maigres hésitaient entre un sourire malicieux de triomphateur et une ravissante amertume trempée dans l'habituelle prudence de l'homme de baroud. On avait quadruplé les tirages. Tout le monde voulait avoir une copie de la vérité. Les travailleurs du journal brillaient de bonheur, buvaient, plaisantaient, chantaient en brandissant le numéro sept mille soixante-douze.

— Nous vendons la vérité. Au moins une fois dans ma vie, j'aurai servi à quelque chose.

— Le pont n'a pas l'air content.

— C'est la peur.

— Non, compadre, c'est l'étonnement.

— Quatre millions de vendus... quatre millions...

— Quelle fête, mes aïeux !

Alphonse Tchicaya pensait que la police viendrait. Il avait imaginé qu'ils seraient cinq ou six. C'est le destin. Ils demanderaient le directeur. On lui mettrait les menottes aux poignets. Il se voyait devant le Conseil. Et la première question, il l'avait entendue pendant le procès de l'affaire des fillettes. Et pendant les quarante-sept procès fomentés par les Autorités :

— Comment peux-tu vendre la merde, camarade Alphonse ! Dans un pays comme le nôtre ? Organisé et prospère. Comment peux-tu distribuer la subversion à des citoyens qui ne la veulent pas ? Comment peux-tu vendre la tête dure à notre peuple ?

Il avait préparé une réponse à cette question. La réponse de celui qui n'a plus qu'une seule chose à dire dans sa vie : « Vous n'êtes qu'une bande d'enculés. Aussi, je vous encule. »

Pendant une semaine, les tirages galopèrent. Et Alphonse Tchicaya attendait, avec sa réponse sous la langue, que la police passe le voir.

Les gens des rues commençaient à murmurer : « Ça y est ! La démocratie arrive ! On n'a jamais eu des Autorités qui n'en veuillent pas à la vérité et au droit. Nous qui n'avions jamais eu que des devoirs : nous allons avoir des droits — le droit de savoir... le droit de poser des questions... le droit de penser haut...

le droit à l'opinion... le droit au refus... le droit de conspuer l'arrogance des médiocres. »

Mais les populaces ont toujours rêvé trop haut. Le jour arriva où...

— Monsieur, vous avez publié un journal.

— Oui, monsieur, il y a treize semaines.

— Vous avez publié des insanités ?

— Oui, monsieur, il y a treize semaines.

— Au nom de la loi, je vous arrête.

— J'ai attendu treize semaines pour vous dire que vous n'êtes qu'une saleté d'enculé.

Alphonse Tchicaya fut jeté à la prison de Rocheau. Des foules venues de Tombalbaye s'étaient présentées devant la prison, huant, criant, conspuant, se joignant aux fanatiques du colosse.

— Nous sommes coupables de ce qu'Alphonse Tchicaya a manigancé.

— Mais, messieurs, vous faites de la subversion.

Le lendemain, il y eut autour de la prison huit cent cinquante-sept mille demandes d'emprisonnement appuyées par des cris de colère et des refrains de solidarité :

Foutez la merde

Nous foutrons la paix

Bâclez tout

Nous foutrons la joie

C'est le temps des comptes

LES YEUX DU VOLCAN

*Chaque minute est une tête
Foutez la trouille
Nous tout-foutrons debout.*

Nous n'avions jamais vécu cela de notre histoire : cinq des sept communes de notre ville s'étaient alignées devant la prison pour réclamer un emprisonnement de solidarité. Prises de panique, les Autorités durent ordonner la mise en liberté du directeur de l'ex-journal *la Septaine*, suspendu pour l'éternité des éternités.

— Plus jamais la connerie de vendre vos choucroutes empoisonnées ! Que ceux qui manquent de lecture lisent la Constitution.

— Oui, monsieur.

— La vérité, c'est pour ceux qui ont la cervelle forte.

— Oui, monsieur.

— Et un journaliste, du bon journaliste, c'est fait pour répéter la volonté du peuple au peuple tout entier.

— D'accord, camarade monsieur.

— La prochaine fois, vous aurez votre place sous terre...

— Oui, monsieur... le président !

— Il y a plein de filles dans le pays. Si vous n'avez rien à fiche, fabriquez des citoyens.

La vieille salade des Nations

Le soir du jour où le vieux Argandov était passé chercher sa voiture oubliée devant la tente du colosse, le maire vint voir le colosse. Il affichait un sourire de diplomate en poste dans un pays arabe, avec des mines d'homme politique en période électorale. Il était tout de blanc vêtu, ce qui, de son point de vue, annonçait ses intentions d'y aller par les voies de la négociation, l'histoire de *la Septaine* lui ayant enlevé toute illusion quant à ses chances de prendre l'homme par la force.

— Nos ancêtres disaient qu'on n'a pas le droit de renvoyer un étranger, dit le maire en proposant un cigare à l'homme.

— Vous avez eu des ancêtres intelligents, dit le colosse qui refusa le cigare. Mes ancêtres à moi ont dit qu'on ne doit pas aller sous l'eau les yeux grands ouverts.

Il offrit un thé. Le maire but le thé. Il le trouva

très bon, sans doute par calcul. Ses gros yeux pétillaient de plaisir. Il passa sa langue sur ses belles babines, réfléchit un long moment en savourant le goût et le parfum du thé avant de soupirer presque :

— On m'a dit que vous vendiez des crimes.

Le colosse le regarda droit dans les yeux. Mais le maire resta imperturbable. Il demanda un autre thé, pour signifier qu'il donnerait au temps tout son temps. Il essaya de changer la conversation en estimant que le fond du thé offrait un goût âpre, une amorce d'amertume. Il parla des femmes qu'il trouvait de plus en plus fades dans le fond de leur chair et à la surface de leur esprit.

— De loin, elles sont succulentes. Dès que vous les avez au bout de la corde, elles deviennent de la pure et simple chair, avec des plissements, des replis, des plis. Elles sentent la sueur et les autres sécrétions. La beauté se cache dans le fait qu'on les entend crier.

Une mouche vola sous la tente, inscrivant dans l'air lourd son vrombissement nerveux, puis tomba raide morte. Le maire regarda la mouche pendant un temps. Il pensa que le thé était empoisonné, mais n'osa pas le clamer.

— On vous a dit la vérité, établit le colosse ; j'ai trois crimes à vendre.

L'homme demanda au maire s'il lisait la presse.

— Quand elle parle de moi, dit le maire sans fausse honte.

— *La Septaine* a parlé des conditions dans lesquelles je vendais mes crimes.

— Dites-moi votre prix, osa demander le maire.

— Non, monsieur le maire. Au risque de vous mettre en courroux, je ne vendrai pas mes crimes à ceux qui creusent leur pognon dans les culottes de l'État. Parce que mes ancêtres à moi m'ont appris à respecter le peuple, à ne pas uriner sur sa misère. C'est un point d'honneur, monsieur le maire. Il va au-delà de toute nomination.

Le maire eut un rude froncement de sourcils, une saute d'humeur obscure qu'on pouvait situer entre la honte timide et la colère glacée. Un court instant de silence passa, pendant lequel l'homme vida sa tasse et en remplit une autre. Le maire se gratta l'occiput, demanda le feu pour allumer son cigare. Il maugréa des choses que le colosse n'entendit pas mais qui, de toute évidence, n'étaient pas des vœux de prospérité. Puis il s'en alla. Le colosse sortit de la tente pour regarder le maire s'éloigner. Les lucioles allumaient le feu bleu de leur corselet fragile. C'est à cet instant que le corps de Lydie Argandov glissa vers les yeux du colosse. Silhouette de gazelle fine, qui semblait déplacer la nuit sur son passage. Comme toujours, elle était vêtue de soie blanche. Corps farouche. Frais. Corps limpide. Assoiffé de chair. Avec un rudiment d'étourderie au fond des traits. Lydie Argandov sauta au cou de l'homme et lui mordit doucement l'oreille

droite. Elle lui dévora les lèvres et la barbe. Ses yeux jetaient un pétilllement trouble. Murmure de mam-mifère. Lac de feux. Lydie dévorait l'homme avec gourmandise.

— Je t'aime, dit Lydie Argandov. Tu es beau comme un congé.

— T'es pas sage, dit le colosse.

— Ma chair est troublée pour de bon, dans la paix où tu me jettes.

Elle lui mordit l'oreille. Comme on mange une orange. Elle commença à jouer avec les poils de sa barbe, puis avec la queue de cheval qui lui poussait au sommet du crâne. Ça roulait bien sur l'avenue de la Djoura. Un carnaval de feu, sans vacarme comme aux jours de fête. Les yeux de l'homme se perdaient dans la nuit semée de feux rouges.

— Cette ville n'est pas une ville, dit Lydie Argandov.

Elle se vautra dans les bras du colosse et se sentit toute fragile. Il est des temps où la chair prend des allures de soleil. On l'entend rayonner à haute voix.

— Il faut t'en aller, dit Lydie Argandov.

— Je suis chez moi, ici. Je suis venu pour rester.

— Cette ville n'appartient qu'aux lâches. Ils te massacreront, si tu restes.

— Je sais, dit l'homme. Mais nulle part ailleurs je ne serais massacré en paix.

Lydie Argandov expliqua au colosse comment, avec

la vente d'une duperie dénommée « bleu de Noah », les Argandov s'étaient enrichis du jour au lendemain. Ils possédaient la plus grosse fortune de la Côte. Une curieuse maladie avait ravagé la contrée, depuis la baie Ankar jusqu'aux premiers contreforts des falaises de Rocheau : tout avait commencé un de ces lundis faits pour nous annoncer un malheur. Lundi maudit. M. Delos Santos avait trouvé une mouche morte dans un verre à boire du citron. Pourquoi aurait-il prêté attention à une telle banalité ? Une mouche, ça meurt n'importe où. Mais, au hasard des conversations, M. Delos Santos apprit de ses interlocuteurs qu'ils avaient tous, ce matin-là, trouvé qui une mouche morte, qui un cadavre d'oiseau. L'adjoint au maire avait trouvé une couleuvre morte dans son lit.

— Nous n'avons pas le droit de négliger cette prémonition.

— On est quand même lundi.

— Mais, monsieur l'ambassadeur, on est au vingtième siècle ! Arrêtez de croire aux fantômes.

A midi, le juge Alma do Nonso arriva chez le docteur Youri Argandov avec trois cents poules de sa basse-cour, trouvées mortes, alors qu'elles avaient caqueté toute la nuit. Comme si quelque chose les avait apeurées. Puis le silence leur était tombé dessus — le silence de la mort. Comme au temps où Arthur Nola avait débarqué à l'hôpital des Géméraux avec ses chattes mortes, le monde se riait du malheureux.

— Je demande une autopsie, docteur.

— Mais, monsieur le juge, ce ne sont que des poules.

— Je paierai le prix des autopsies.

— Je ne parle pas d'argent... Mais vous allez perdre votre nomination si vous vous mettez aux superstitions.

Le soir, les gens défilaient chez le docteur pour demander l'autopsie de leurs bestioles mortes, personne ne savait de quoi.

— Quelle saloperie, mes aïeux ! J'ai perdu mes chiennes et mes perroquets. Docteur, je demande une autopsie.

Le docteur diagnostiqua un virus dénommé « bleu de Noah ». Pendant des mois, il s'enferma dans la cuisine de sa femme pour cuire, griller, brûler, bouillir... badigeonner... Ce fut de cette manière qu'il découvrit « le crabe de Madrandele », jugé responsable des épidémies qui, Dieu merci, épargnaient les hommes et ne décimaient que les bestioles ; Youri Argandov avait apprivoisé le crabe de Madrandele au moyen d'un liquide que nous avons surnommé « pétrole quatorze » — et que les Autorités dénommaient « le miel de Nsanga-Norda ». Leur appellation était plus sensée que la nôtre. Youri Argandov était originaire de Nsanga-Norda. Ses acolytes pouvaient donner à sa découverte le nom qui leur chantait. Valancia, Baltayonsa, Hozanna et Westina

riaient, mais c'était par pure méchanceté. La paternité de la découverte ne pouvait être dérobée à Nsanga-Norda. Youri Argandov avait couru toute la Côte, les Cataractes, les deux rives de l'Estuaire et les Vasières jusqu'au pays des Yogons pour traiter les bestioles. Les gens de Solitudes lui avaient versé un argent fou pour qu'il allât soigner leurs bêtes, mais Youri Argandov avait toujours eu une telle trouille de la mer qu'il avait décliné la demande.

Puis le crabe de Madrandele s'en prit aux humains dans une maladie qui, de la baie aux Lottes aux premiers contreforts des falaises d'Ankara, déprima les mâles : les hommes perdaient toutes leurs dents du jour au lendemain. Les cheveux s'en allaient avant les ongles, le bâton de procréation gonflait et cassait comme un serpent de verre. Nous avons donné à ce mal le nom de maladie de Frederico Maradonga.

— Mais, nom de Dieu, pourquoi ce pauvre Frederico Maradonga ? se demandaient en vain les gens.

Parce que Frederico Maradonga naquit sans un soupçon de poil sur la tête, compta ses quarante-huit ans sans qu'aucun poil ne poussât sur son corps et ne posséda jamais à la place des dents qu'une barrette rouge, friable à souhait, heureusement renouvelable à vue d'œil, ce qui l'obligeait à ne vivre que de bouillies, de purées, de soupes et de hachis. Le bruit avait couru que, pour se protéger de la maladie de Frederico Maradonga, il convenait de manger jour-

nellement une bonne dose de farine de gymnote. Ce poisson ne pouvait se pêcher qu'aux environs de Tayo. Or le lac et ses environs appartenaient aux Argandov qui avaient vendu l'exclusivité de la pêche à la firme Rakotosson, dirigée par trois Malgaches fort dépréciés dans notre pays à cause de leurs méthodes trop outrancières : ils jetaient dans les rivières un produit à base d'orange des Césars que nous accusions de tuer l'eau de nos rivières. Les Autorités, devant qui nous n'avions jamais arrêté de nous plaindre, ne pouvaient nous offrir que des promesses enveloppées de silence complice : les Rakotosson intervenaient à soixante-seize pour cent dans le financement de la Patrie. Les Argandov, comme les Rakotosson, s'étaient enrichis grâce à l'exclusivité sur la pêche au gymnote. Plus riches que l'État, ils réinvestissaient les sommes du gymnote dans les routes, l'immobilier, la simonie des consciences et la contrebande des élections. Qu'y pouvions-nous ? Le pays avait faim. L'argent tuait la vertu. On vendait son âme pour nourrir sa chair.

— Vendez vos crimes ou bien je me verrai dans l'obligation d'en passer par un autre chemin, était venu dire le maire au colosse le lundi 14 juillet, à l'heure où les poules commencent à chercher un perchoir, et pendant qu'à la case de Gaulle la fanfare kimbanguiste et l'orchestre des Chérubins décorti-

quaient des notes trempées de champagne et de liqueurs.

Le colosse avait désigné le banc de camp qu'il réservait à tous ses visiteurs. Mais le maire était emmitouflé dans un complet signé Laurencio Lapey et il signifia à son hôte qu'il était invité à la prise de la Bastille et au feu d'artifice des résidents français qui fêtaient le bordel d'une Révolution dont plus personne ne se souvenait autrement qu'en saignant des bouteilles d'alcool.

— M. Delos Santos m'en voudra si je ne suis...

— Vous voulez reprendre la Bastille cent quatre-vingt-dix-sept ans après sa chute ? s'étonna le colosse.

— C'est l'Histoire, après tout, dit le maire.

— Je vous demande de choisir entre la reprise de la Bastille et mes crimes, dit le colosse en riant.

— Je ne sais pas choisir, dit le maire.

Le colosse le regarda dans les yeux, longuement. Il eut un large sourire, but le fond de thé que depuis l'arrivée du maire il avait remué dans la tasse, toussa deux fausses quintes pour se donner de la voix, et dit :

— Vous êtes à un âge, monsieur le maire, où il n'est pas sage de sortir sous la fraîcheur de juillet. Buvez mon thé, cela vous arrangera. Si vous voulez acheter mes crimes, sachez que je les vendrai aux enchères devant M. Argandov. Mon notaire sera maître Bemba de Castillo, les Autorités devront être représentées par le colonel Banda. Et puis, si vous êtes

au courant des soubassements de l'affaire, vous devez savoir que ces crimes, je les ai en copropriété avec M. Benoît Goldmann. Nous les avons déposés dans une banque connue de nous seuls, en Argentine.

— Mais Goldmann est en fuite ! dit le maire.

— Comment peut-on être maire et ignare ? s'étonna le colosse.

— Je vous ferai regretter cette bêtise, soupira le maire. Aussi vrai que je m'appelle Tristansio Banga Fernandez.

— Non, monsieur le maire, vous n'en aurez pas le loisir. Car cette ville deviendra la cité de la loi et du droit. Plus personne n'y piétinera personne pour son loisir. Je suis venu pour donner raison à la raison. Vous avez géré cette ville comme un caveau de famille. Vous avez caviardé la vie des gens ainsi qu'il vous plaisait. Ce temps-là est fini, monsieur le maire. Cette ville veut chanter. Je suis venu pour qu'elle chante. Elle chantera, ou bien je mourrai.

— Comment peut-on être révolutionnaire et idiot ? sourit le maire.

— Un instant, monsieur le maire.

L'homme fouilla dans l'un de ses sacs multiples en répétant « un instant, monsieur le maire » — de la même manière qu'il l'avait fait le jour où le maire était venu lui demander « de quel droit ». On comptait une quinzaine de sacs de couleurs disparates avec

des inscriptions en très gros caractères noirs et en plusieurs langues : POSTA DI PORTUGAL, BRITISH MAIL, POSTES DE FRANCE, POSTE ITALIANE, US MAIL, MZILO ILANKA... L'homme sortit du sac qui portait ce dernier intitulé un livre abîmé qu'on avait dû sauver du feu.

— Tenez, monsieur le maire. Si vous avez un bout de temps : lisez et vous comprendrez l'affaire des crimes.

Le maire prit le livre, regarda le titre dans la pénombre qui avait envahi la tente peu après son arrivée. Comme ses seuls yeux ne lui permettaient pas de lire, il fouilla les poches de sa veste puis celles de son pantalon pour retrouver la paire de lunettes requises. Il se forgea un sourire de fausse puissance, mais l'homme comprit que le maire s'était trompé de lunettes.

— Qu'y a-t-il au fond de cette paperasse ?

— Les choses qui vont arriver, dit le colosse en proposant une tasse de thé. Il y est question de ma mort et de la vôtre.

— Le docteur m'a interdit tout excitant, dit le maire.

Le colosse lui proposa une tasse d'eau naturelle. Le maire en but la moitié ; puis il s'en alla sans prendre congé. Il serra le livre sous son bras droit. La nuit était tombée. Bleue. Terrible. Dans ce silence

grignoté par les bruits de la fête que M. Delos Santos donnait à la case de Gaulle.

Au lieu d'aller au 14 Juillet, le maire qui, une fois de plus, avait oublié sa Jeep devant la tente du colosse tourna le dos à la case de Gaulle pour déboucher sur l'avenue de la Djoura. Tous ceux qui le rencontraient ne s'étonnaient pas qu'il fût à pied : depuis sa nomination, Tristansio Banga Fernandez s'était forgé une parfaite réputation d'« oublieur de locomotion ».

On s'arrêtait sur son passage, interloqué par les insanités que répétait sa bouche pourtant rompue à l'art de mastiquer les slogans.

— Qui est-ce ?

— Monsieur le maire, compadre.

— Que dit-il ?

— Des grossièretés.

— Nous vivons les premières heures de la Bête : nous sommes entrés dans la conscience zéro de l'homme.

— Intelligence zéro. Sagesse zéro. Sensibilité zéro... Nous n'arrêtons plus de déconner. C'est la mort.

Arrivé chez lui, le maire se jeta dans son lit, tout chaussé et tout habillé. Il était couché sur le dos, ses yeux s'étaient rivés au plafond. Un tube de néon diffusait une laideur blanchâtre. Quelques moustiques voltigeaient autour de la source de lumière. Aux moustiques vint s'associer une mouche énorme. Sa musique agressait la rêverie du maire qui, pendant un

moment, pensa tuer la bestiole. Mais il craignit de casser le tube de néon à cause de l'agacement qui torturait ses mains et laissait ses gestes sans contrôle. Mme Tristansio Banga vint s'allonger à côté de son mari, offrant au néon les traits tendus de ses quarante-deux ans : elle regarda quelques instants les poches de graisse de son mari, se souvint du temps lointain où ses propres seins tremblaient de fermeté, quand la rondeur de son visage et les frémissements de son âge avaient dorloté le cœur de Volterano, le maire de Baltayonsa, qui l'avait épousée en catastrophe, mais qui avait dû divorcer à cause des avances sans honte que son entourage formulait à sa femme jour et nuit, devant ses lunettes et devant les couleurs de la Patrie, maman de ma mère ! Tout, sauf cela !

— Une belle femme, c'est pour un seul mâle, messieurs. Je ne l'ai pas épousée pour que les autres se gavent. Foutez en l'air votre mammalogie de gâcher les femelles d'autrui.

Ce même soir, le père Christian de La Bretelle, qui avait passé la journée à explorer la grotte, n'y trouva pas ce qu'il pensait y trouver. Que la grotte fût bouchée par un monstre de pierre rare dans la région l'intriguait toujours.

— Pourquoi trois pains de granit dans un océan d'argile et de grès ? se demandait le père. Cela cache quelque chose.

Depuis le jour où le maire, M. Delos Santos, le

colosse et lui-même s'étaient persuadés que la grotte ne présentait aucun intérêt archéologique, le père était pourtant revenu sur les lieux pour se poser les mêmes questions. Il avait examiné chaque œil de pierre, chaque forme, chaque parcelle d'obscurité, chaque recoin de roche... Au fil des visites, il s'était convaincu que la grotte recelait un mystère. Il était donc venu voir le colosse juste au moment où le maire s'en allait en mâchonnant son bout de phrase remplie d'insanités.

— Vous l'avez mis en colère ? demanda le père.

— Je voulais savoir si les maires avaient le loisir d'être incultes.

Le père eut envie de prodiguer un conseil, mais visiblement le colosse n'en avait pas besoin. Il se borna donc à caresser sa barbe grise dans une série de gestes imperturbables avant de demander un gobelet d'eau. Le colosse lui servit de l'eau de mélampure de Westina. Le curé but et toussa très fort.

— Vous me faites boire du feu ?

— C'est normal, dit le colosse, vous n'en trouverez pas sur les berges du paradis. Mais qu'est-ce qui vous amène, monsieur l'abbé ?

— Je viens vous confesser, mon fils, dit le père.

— Dommage, dit le colosse. J'ai perdu tous mes péchés au jeu, hier soir.

L'homme grignota un torchon de viande trouvé au fond de sa vaisselle de la veille, que Lydie Argandov n'avait pas lavée. Elle était partie en trombe parce

qu'elle s'était rappelé qu'elle avait quitté le gîte paternel sans couper l'eau de la baignoire.

— Êtes-vous retourné à la grotte, mon père ?

— Je venais vous le dire.

— Avez-vous trouvé des pistes ?

— Non, hélas !

Le colosse déplia un parchemin qu'il avait trouvé dans ses bagages. Il désigna un point au curé, de son index droit. Un long silence suivit le geste. Le curé mit ses lunettes pour voir.

— Cette grotte est signalée sur les cartes rudimentaires laissées par les peuplades de Koro-Ngota. Elle cache le trésor des rois de la Comète. Vous voyez de quoi je parle ?

Le parchemin devait être une peau de serpent-murène enduite de résine. Il datait de l'époque lointaine où nos pères écrivaient avec des nœuds et des traits.

— Intéressant, dit le père Christian de La Bretelle.

— Elle porte un nom bizarre.

— En effet, soupira le père, c'est un nom curieux, « Os de Tombalbaye ».

Les deux hommes se regardèrent, les yeux dans les yeux. Le temps passa. L'étoffe de la mémoire se déroula devant eux. Le père eut un large sourire. Le colosse posa sa main droite sur l'épaule gauche du père. La nuit avait déjà allumé son cortège d'astres. Un vent frais agitant les ténèbres.

— Faisons la Révolution, père Christian, dit le colosse. Dieu est assez grand pour s'occuper d'archéologie tout seul.

— Jamais plus, dit le père. Le sang ne lave rien.

— Sauf celui d'un homme comme le cardinal Baya.

— Vous ne m'aurez plus dans votre foutaise, colonel Sombro. Je dis la messe. Que Dieu fasse le reste.

— Le peuple est avec nous, dit le colosse.

— Il fouta le camp le jour où tu voudras lui tirer les vers du nez, dit le père. Comme en 1967.

Le père se leva et voulut partir. L'homme le retint par la manche de sa soutane noire. Il le regarda longtemps dans les yeux avant de lui dire : « N'oubliez pas que les yeux du volcan vous regardent. »

— C'est fini, cette foutaise, grommela le père. Fini pour de bon. Que diable ! Nous nous sommes suffisamment entre-tués.

— Alors, arrêtez d'empoisonner les bestioles, dit le colosse. Le Bon Dieu ne vous pardonnera pas de tuer pour le plaisir.

— Comment se portent les hémorroïdes de Benoît Goldmann ? dit le père pour changer de conversation.

— Beaucoup mieux que votre archéologie, dit le colosse. Benoît n'a jamais démérité la flotte que les pharaons ont laissée dans ses veines. Il continue, comme vous allez le voir.

Cent trente télégrammes
et une colère

Pour embêter sa femme, ce soir-là, Benoît Goldmann lisait la Genèse à haute voix. C'était d'ailleurs comme ça tous les soirs. Dès qu'approchait l'heure du lit, l'adjudant plantait ses yeux sur les Écritures. De cette manière, il était sûr que Dona Alleando n'oserait pas. Ce subterfuge lui avait été inspiré par un lointain souvenir. Longtemps avant la Quatrième Guerre démocratique, Benoît Goldmann travaillait à la fabrique sino-congolaise de compote d'argile. Quand il se sentait épuisé, il se mettait à l'ombre et commençait à lire le « petit rouge ». Personne ne pouvait s'autoriser à le déranger puisque rien à l'époque ne valait la pensée du colonel Mao Zedong. Il s'endormait parfois en continuant de remuer les lèvres. Mais les camarades chinois prenaient à cœur l'entrée des peuples au plus profond des idées rouges. La coutume sauve parfois. Nous étions loin des guerres démocratiques. Loin de la fabrique sino-congolaise

de compote d'argile. L'adjudant était rentré chez lui, savourant les belles senteurs de la terre natale. Toutes les fois qu'il sentait que sa femme allait l'importuner avec cette voracité charnelle qu'il n'était jamais arrivé à comprendre (même si, des années auparavant, l'adjudant avait été un loup en la matière), Benoît Goldmann rivait ses yeux et son nez sur la parole de Dieu.

Une voix sourde sortait de sa bouche restée jeune, écartant à peine ses géantes moustaches et ses lèvres de nymphe trempées dans une couleur rose violacée. Les lèvres de l'adjudant avaient toujours eu cette apparence de rêve fracassé au milieu d'une savoureuse douceur. Ramassées. Menues. Elles étaient une porte éternellement ouverte sur les joies de la chair. Benoît Goldmann restait ce que nous appelons un hercule de bronze, taillé à la manière d'un dieu masai. Corps impeccable. Chef-d'œuvre de chair. Toute la Côte, de la baie aux Lottes à Baltayonsa, connaissait l'adjudant depuis l'âge de sept mois à cause des racontars qui avaient entouré sa naissance : nous nous demandions tous par quel mystère le couple Alvano-Salvo do Moesso-Nsa avait fabriqué un petit Noir aux yeux bleus. En raison des intempéries qui ont toujours dorloté notre existence, nous surveillons les balbutiements de la nature. Un petit Noir aux yeux bleus pouvait être un avertissement de l'océan sur notre foutaise de faire la bacchanale comme on dit

bonjour. Notre terre, depuis nos plus lointains ancêtres, avait vécu d'honneur et de fracas. Les Portugais sont venus. Nous nous sommes mis à vivre d'astuce et de pipi. N'empêche que nous nous demandions comment les yeux bleus étaient tombés sur ce pauvre petit. Les méchants imputaient les yeux de Benoît aux séjours du R.P. Luxor Sadoun, basé à Indiana, mais qui ne passait jamais trois dimanches de suite sans se voir obligé de venir lâcher la volonté du Seigneur sur les pécheresses invétérées de Hondo-Norté et de Hozanna.

« La preuve, disait la populace, Salvo n'a pas donné son nom à l'enfant. » Alvano avait confié à son mari qu'à l'époque où le petit avait commencé à bouger très fort dans ses intestins, elle faisait régulièrement ce rêve : deux blocs de feu descendaient de la falaise de Arioni, léchaient les pentes des Collines Noires, venaient raser la vallée du côté d'Arlongongolo, puis par l'Estuaire atteignaient l'océan qu'ils mettaient en ébullition.

La mer se changeait en un océan de feu bleu. Alors, une violente tempête de vapeurs rouges s'élevait, et les arbres perdaient toutes leurs feuilles. Les toits des maisons fondaient en cendres rouges. Les pierres éclataient et tombaient en poussière... Cette apocalypse se terminait par un lourd murmure de l'océan... L'île des Solitudes poussait comme une flèche dans le ciel. Mabaya s'enflammait. Nkoyi crachait la foudre.

— Tu pourrais quand même en penser quelque chose.

— De quoi donc ?

— Mais du rêve. De ce feu qui mange tout. De l'enfant. Le rouge est quand même une couleur qui cache des choses.

— Qu'est-ce qui était rouge ?

— La mer. Elle est montée jusqu'à Hondo-Norte. Tout ce qui était debout est tombé. Penses-en quelque chose, nom de Dieu !

— Tu ne changeras pas la Terre parce que tu penses.

— Je suis sûre que le petit est marqué.

— Mais tu sais bien que tout le monde est marqué. Alvano, mon amour...

Alvano mourut quelque temps avant la naissance du petit. A cause des autorisations que le maire ne pouvait signer sans l'acte de naissance de la défunte, la veillée dura quatre jours. L'enfant bousculait le ventre de la morte. Prise de pitié, la vieille Banata chercha un couteau de cuisine et exécuta une césarienne de fortune. « Voyons si le tétard vivra. » La morte avait la peau dure et le couteau coupait à peine. Mais la vieille était décidée. Elle ouvrit le ventre.

Le destin ne s'était pas cassé la tête pour tuer Alvano : une nuit, un grand malaise, une hémorragie, l'hôpital des Géméraux plongé dans les ténèbres par une de ces pannes de courant, monnaie courante

de notre ville. Non, le destin n'avait pas fait grand-chose pour décider les infirmières à user du cœur dur qu'elles avaient aux jours de pannes d'électricité. Trois heures du matin. Sous la lueur incertaine des bougies. Et puis ces pauvres diablesses d'infirmières, perdues dans l'« abattoir central des Géméraux », étranglées par trois mois de salaires impayés, rien bu et rien mangé de la journée, à l'exception d'une tranche de slogan collée à tous les murs et à moitié bouffée par les termites et le sang des moustiques :

NOUS SOMMES UN PEUPLE MÛR.

Et quelqu'un, une infirmière sans doute, avait ajouté au crayon de beauté ces mots : « Peuple mûr — mais donc ! demandez-nous de tomber. » Avant de pleurer, Camillio Cedra, la sœur de la morte, chercha son propre crayon de beauté dans son réticule noir et écrivit au bas de l'affiche : « Vous êtes tous des pauvres types. » Elle signa le graffiti et s'en alla en pleurant dans la plus belle langue de notre terre, laissant ses cheveux à la merci d'un désordre que, des années durant, personne ne changea. Elle mourut avec, sans avoir arrêté de pleurer sa cadette tuée verte par l'incurie de la Patrie et l'entêtement militaire de mettre en marche une Révolution détraquée.

— Trois mois sans salaire : avouons que ça coupe les mains, expliqua Anne de Larocheyre à ses voi-

sines, pendant que nous pleurions la morte et que l'enfant continuait à frapper dans son ventre.

Benoît Goldmann avait douze ans quand son père l'emmena regarder la butte sous laquelle dormait sa mère. L'enfant fut impressionné par les pierres aux formes bizarres qui entouraient le vallon de Rocheau, du côté de la Tangara-Tanga et des collines rocheuses de Wassa-Massa.

Il s'émerveilla devant la taille des rochers dits de l'abbé Isidore. La couleur un peu dure du ciel. L'aridité et la nonchalance de la ligne d'horizon du côté de la toute proche contrée des monolithes l'étonnèrent plus que ne le fit la tombe elle-même, simple amas de cailloux, laissés dans un de ces désordres. Le petit essaya d'imaginer un visage de femme sous les pierres, une femme qui frôlait la trentaine ainsi que son père l'avait souvent évoquée : haute, cuivre éclaté, belle à la manière des fauves, plus charmante que belle, cousue de feu et d'or. A cet âge, le petit Benoît n'avait aucune idée de la mort, fût-elle lointaine. Il avait entendu ou vu des adultes pleurer lors des veillées au quartier. A l'époque, personne ne veillait plus les morts à la maison : on les laissait à l'hôpital, dans des armoires à glace, comme s'il s'était agi de viande d'abattage — souvent ils étaient superposés, sans lumière : le maire avait décidé qu'on congèlerait nos morts et c'était bien comme ça. Des années plus tard, quand Benoît Goldmann pénétra dans une

morgue pour la première fois, il ressentit la même gifle d'indifférence devant les corps mutilés qu'on tournait et qu'on retournait. L'odeur du sang ne le frappa pas outre-mesure. Ce qui retint son émotion et son attention, ce fut le graffiti tout frais que quelque soldat avait tracé avec du sang sur l'affiche du parti : « Ne dites plus du mal de Dieu — vous êtes pires que lui. » L'affiche devait avoir un demi-siècle d'âge puisqu'elle prônait les vertus démesurées du dictateur Salonso-Niarcos, le fondateur. Elle représentait un carrosse de feu que poursuivait une meute de chiens-loups et portait cette inscription :

LES ENNEMIS DU PEUPLE SONT PARTOUT
MAIS L'ŒIL DE LA RÉVOLUTION LES CONNAÎT.

Un auteur de graffiti avait ajouté le mot « aveugle » au crayon de beauté, juste au-dessus du mot œil : « l'œil aveugle »...

— Elle était ta mère. Une brave fille, dit Salvo Do Moesso-Nsa.

L'enfant se taisait. Il n'était même pas triste d'avoir tant marché pour un ramassis de cailloux assez mal empilés. Ils descendirent par la rocade des Sangliers, pour éviter les détours des marais pourris de Patra, au sud de Tombalbaye. Pour un bon marcheur, le voyage entre Rocheau et Hondo-Norte prenait trois journées entières. Eux avaient épuisé le trajet en cinq

jours, ayant passé la dernière nuit au petit village du chasseur d'éléphants Alonso Mouisso-Yessa. Cinq jours à cause du petit. Mais aussi à cause de Salvo lui-même, à qui la jeunesse avait tourné le dos depuis des années. Il ne voulait pas mourir avec la honte de n'avoir pas présenté le petit à la morte, ainsi qu'il l'avait promis à la défunte le jour de l'enterrement. Nous sommes un peuple qui trahit tout, sauf la parole donnée aux morts.

— Je t'amènerai le petit quand il aura l'âge de regarder ta fosse. Adieu, amie. Dis bonjour à grand-mère Yoko et à tante Beltaza. Informe-les que les Autorités ont confisqué nos terres du côté de Balthazar.

La phrase lui revint comme le son d'un tambour. Ils allaient descendre les collines de Mayo-Maye pour entrer dans Hondo-Norte. Salvo prit l'enfant dans ses bras, le serra tout contre sa vieille poitrine. Les collines défilaient devant ses yeux. Elles tendaient vers le ciel une végétation de misère. Les argiles de Loanga déployaient leurs corps enferrés. Rouges. Sanguinolences douces. Benoît Goldmann regarda les coteaux d'Ozando, pierres pensives qui rédigeaient une nudité du tonnerre. Ce qui avait le plus marqué l'enfant, c'est la traversée de la lagune au sortir de Loanga, à cause de la peur que lui inspiraient les sangsues, les englènes, les araignées, les bestioles en général : lucanes, pagures, mantes, gymnotes, geckos, écureuils,

blattes — la longue liste des reptiles —, tout lui donnait une peur morbide. Et Loanga en regorgeait aux mois de la saison sèche.

Le souvenir le plus précis qu'il eût gardé du périple de Rocheau demeurait, sur le chemin du retour, l'espèce de halte obligée qu'ils eurent à Tanawa, pour contempler les gorges. Son père l'avait embrassé... De la même manière que l'adulte rivait maintenant ses yeux aux Écritures, l'enfant les avait cloués à l'endroit exact où la Djoura engouffrait ses eaux brunes dans le ventre des rochers de Yonga, manière d'anse que les vulgaires nommaient « Horloge du Diable », sans doute à cause des phosphorescences qui l'illuminaient la nuit. Le vieux se rappelait que le petit avait cru voir une femme dans le tourbillonnement des eaux, juste au-dessus de l'anse. La femme, vêtue de rouge, n'avait rien du signalement que le père lui avait donné de sa mère. Elle avait longé la furia des eaux. L'apocalypse avait duré quelques secondes. Aujourd'hui, Benoît Goldmann attribuait tout cela à la fatigue. Quatre jours d'une marche sur les cailloux. Avec le vrombissement du père qui n'arrêtait pas de lui montrer les terres de ses ancêtres : « Mongo que tu vois là, et Soko là-bas, Mambidi, Banios, Panana, la forêt Bongo, Nsekenene, les gorges, le val-lon... » Puis la terre déconnaît et devenait une monstruosité de pierres jaunes qui allaient se jeter le plus bêtement du monde dans les eaux du lac Ayo, comme

pour lui voler son tapis mouvant de jacinthes et sa prairie de papyrus. Là-bas ! Seko-Solo, Bololo, Makaya-Makaya, Missenga-Norte, Bazi-Bazi, Moua-lou, Kimpaka, Makoulou, Mpemba, Moudou-mango... « Ces terres ont été achetées par le sang. Respecte-les et fais-les respecter. »

Au-delà du lac est le bois de Zumbu où les anciens ont coutume de venir parler aux vivants. Le bois cache le lac mystérieux de Polo Sadisa, avec ses fonds tapissés d'or, d'argent et du squelette des téméraires qui ont voulu contourner les lois impitoyables de sa gestion. La nuit, les eaux du lac s'allument et tonnent afin de rappeler à ceux qui ont la mémoire courte comment Mounsompa s'y était noyé pour avoir voulu vendre aux Chinois le crabe Tangarahoya qui gardait le lac.

Le jour, ses eaux dorment un sommeil de monstre caparaçonné de nénuphars, rouges comme du sang frais, parfumés.

Benoît Goldmann se souvint que son père l'avait enlevé du sol, lancé dans le vide trois fois de suite, chaque fois plus haut et, le rattrapant à la même hauteur, juste au-dessus de sa tête :

« Pour bien regarder, les yeux ont besoin de sérénité. Ton nom d'homme sera Madioni, ce qui signifie "les yeux du Volcan". Le bec du souïmanga pénètre les fleurs, mais jamais les fruits. Fils ! Je m'en vais maintenant. Souviens-toi ! Le doigt montre l'horizon

mais ne le touche jamais. Nous montrons la vérité, Dieu seulement la touche. Mets ta vie et tes jours au service de sa vérité. Le mensonge est le meilleur repas des lâches. Fils ! L'honneur, la dignité... sont les seuls trésors qui ne pourrissent pas... Je suis si heureux de savoir que tu grandis... Je m'en vais. Pas très loin de toi... l'univers est un microbe, fils... La vie est une dette. Sois fort. Ne trahis pas le sang de nos ancêtres. Ne vends jamais la terre, les dieux ne pardonnent pas à ceux qui vendent la terre où dorment leurs morts. »

L'adjudant se souvint qu'au moment de mourir, une année après le périple, son père avait murmuré ces mots. Son âme s'était rompue sur une phrase dont l'adjudant ne se souvenait pas textuellement. Quelque chose comme : la marchandise que la sottise finit par acheter... l'existence est une dette.

L'adjudant n'était pas sûr des mots. Le vieux en avait une telle science qu'il n'aurait pas été fade à ce point. Il avait toujours entretenu un rapport de fulgurance avec les mots. L'adjudant, trop soucieux de regarder la mort qui dépouillait son père, n'avait pas écouté ce que disait sa voix. Fallait tout vivre en un instant : la peur, l'étonnement, la révolte, la résignation, l'indifférence, le vague, la honte, ce sentiment d'insécurité que diffuse le cadavre, l'impuissance. Quelle arrogance ! Le silence. L'immobilité. Le tonnerre de chair. Les traits mal négociés avec la

mort. La dimension des yeux. Le curé qui vient bénir la tragédie. L'odeur des cierges. Celle des draps neufs. La flamme qui vacille bêtement. Les deux cartouches de coton hydrophile qui bouchent les narines sont humectées de sang. Le corps mugit, complet, mais raide. Les joues se creusent, et les lèvres.

Puis les choses étaient allées très vite : la mise en bière, la croix de marbre sur le couvercle, la route du cimetière, le corbillard qui filait à toute allure. Le trou attendait. Trois premières pelletées de terre brune sur le cercueil. Un bruit de voix basse. Il y avait un caillou dans la quatrième pelletée. Le caillou avait cogné le cercueil. La croix. L'épitaphe :

FRANCO SALVO MOESSO-NSA
DÉMOCRATE PUR SANG.
VIVE LA RÉPUBLIQUE !

Ce soir-là, jour anniversaire de la mort du colonel Franco Salvo Moesso-Nsa, l'adjudant alla allumer deux cierges à la mémoire de son père avant de redouter les sollicitations de sa femme. Sa voix, écartant moustaches et lèvres violacées, laissait passer la parole de Dieu. Trois fois, Alleando était venue creuser sa nudité autour de l'adjudant sans oser le déranger. Elle aimait la musique de la voix de son mari. La voix, hélas ! n'a jamais suffi, même si les textes de la Genèse sont d'une fulgurance, et si Benoît Goldmann les lisait

savoureusement : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vide et vague, les ténèbres couvraient l'abîme, un vent de Dieu tournait sur les eaux. Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut... » Le corps d'Alleando orchestrait son va-et-vient autour de l'adjudant qui semblait jouir pleinement des mots de Dieu. Alleando alla faire un tour dans le jardin pour consoler ses vingt-neuf ans. Mais le ciel était trop bas pour lui permettre son dialogue habituel avec la Croix du Sud et les autres constellations. Un ciel sans saveur, comme on dit chez nous, qui jouait avec un mois d'août insipide. La nuit mêlait les parfums des vergers aux senteurs ménagères ; aux odeurs des bois, elle ajoutait les effluves des basses-cours ; les relents de glaise embrassaient les émanations des labours. A cette heure, dans cette ville, cent mille mains d'hommes devaient murmurer sous les draps, confectionnant cent mille manières d'être avec une femme. Nous avons toujours porté nos bacchantes en bandoulière. Et août n'a jamais cessé d'être août. Le mois du ciel le plus bas. Quand le fleuve et la mer s'engueulent interminablement, dans un dialogue des plus médiocres. C'est l'époque où les femmes se déchaînent. Plus de boue en août. Plus de mares dans les rues. Plus de nuées de sauterelles, plus de moustiques. La verdure éclate aux portes pour annoncer la saison des pluies. Quel poème, cette terre ! L'ancien lit des canicules maintenant drapé de sen-

teurs suaves. Alleando, qui avait nerveusement entrechoqué la vaisselle à minuit, revint dans la chambre avec la ferme résolution de couper les mots du Seigneur. Elle attendit l'instant d'une fin de phrase. Mais l'adjudant n'était pas dupe et il fit comme si toutes les phrases de la Genèse avaient subitement perdu toute ponctuation. Alleando comprit le subterfuge et décida d'interrompre la lecture sur une respiration.

— Tu as un télégramme. Tu ferais mieux de le lire maintenant. Tu sais bien que tante George est malade à Indiani.

L'adjudant leva les yeux et regarda sa femme pour la première fois de la soirée. Il la trouva très belle, comme toujours à cette heure-là. L'adjudant sourit de manière habituelle, avant de replonger le nez et les yeux dans le livre saint. Alleando insista pour le télégramme. Mais la seule réponse qu'elle put tirer de l'adjudant fut la fin du verset 10, chapitre 20 de l'Apocalypse « ...fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, y rejoignant la Bête et les faux prophètes, et leur supplice durera jour et nuit, pour les siècles des siècles... ». Alleando jeta les télégrammes sur les doigts qui tenaient la loupe et alla se coucher. Elle avait entendu son corps rager et vrombir, s'était agrippée fortement au traversin, avait fait geindre les ressorts du lit et avait crié pour s'empêcher de pleurer. Puis elle s'était endormie comme une pierre sur sa frustration. Quand l'adjudant se fut assuré que sa

femme ne truquait pas son ronflement de dormeuse paisible, il ferma les Écritures, alla à son tour dans le jardin, but quelques bouffées d'air frais. Les oiseaux de paradis et les cannes de Christ agitaient la pénombre, dans leur demi-sommeil que tourmentaient les vents de l'Estuaire.

L'adjudant se gava de l'odeur de la mer. Il marcha un moment sous un ciel cousu d'étoiles. La nuit déroulait son bleu auguste où flottaient des myriades de formes blafardes, lâchées comme par mégarde dans les tissus des ténèbres tropicales. Les îles dormaient, veillées par les dents de la falaise d'Ouendo-Porter. Sentinelles de tous les temps. De toutes les intempéries. Gardiennes des fracas de la Côte. Fantômes coniques, pyramidaux. Fantômes joyeux. Prémolaires de cette partie du monde où la vie et la mort racontent la même histoire sans serrure. Avec son trousseau de morts mêlés aux vivants.

Indiani sortait ses feux rouillés, vestiges présumés de la civilisation des rayons... à l'époque où l'Histoire n'était pas encore fermée aux gens de notre race. Vestiges aussi bien de l'arrogance d'un peuple qui n'a jamais caché son intention d'empocher l'infini. Carcassore tournait le dos au continent, pour mieux parler à l'océan. Quel secret lui disait cette île en forme de grenouille lourde comme un bœuf ?

L'adjudant aimait les grands silences. Il voulut aller plus loin, mais, au-delà de son propre jardin, s'amor-

çait la lagune où il craignait d'entendre le coassement des crapauds, la niaiserie sectaire des roussettes et la chorale des grenouilles. A cette heure tardive, l'adjudant savait que son corps avait soif des silences. Il en voulait à l'océan pour son voum-voum stupide, cette odeur de sel en panne. Revenu dans sa chambre, il admira la nudité de sa femme avant de s'intéresser à la pile de télégrammes qu'elle avait posée dans le fauteuil, à côté des doigts qui tenaient la loupe. Le volume de la pile lui rappela que ses huit femmes successives lui avaient parlé des télégrammes, mais qu'il n'avait jamais eu le temps de les lire. Elles les avaient classés par ordre de réception et, le jour où la rupture était consommée, elles emportaient tout ce qu'elles voulaient pendant qu'il gardait les yeux rivés sur les Écritures.

Quand le vide était fait dans la maison, la femme en partance revenait dans la chambre dire un mot d'adieu. Et ce dernier mot avait toujours été :

« N'oublie pas de lire les télégrammes, Benoît. C'est plus court que la Bible. »

L'adjudant mit un certain temps à comprendre que le premier télégramme lui avait été envoyé trente-sept ans auparavant, à la fin de la Troisième Guerre démocratique. Il venait alors de rompre avec les prétendues Forces armées démocratiques en ces termes :

« Je ne fouterai pas ma conscience dans un coin de terre, pour servir un génocide. Je me bats pour faire

vivre, pas pour brouter. Adieu, messieurs, fabriquez les crimes de la loi ! Moi je me désencule de votre guerre qui m'a bouffé la queue. »

Benoît Goldmann était sorti des bureaux du Haut Commandement, suivi de son garde du corps et de deux amis aujourd'hui disparus : Grégoire et Ruben. Les généraux du Haut Commandement avaient pensé qu'il s'agissait d'une affaire de nomination. A l'époque, personne ne pouvait aimer la Patrie sans en passer par une nomination. Personne n'avait assez d'honneur pour décliner un poste juteux malgré la pagaille et le bordel.

NOMMONS ADJUDANT BENOÎT GOLDMANN COLONEL.
STOP. LE CONFIRMONS DANS SES FONCTIONS DE GAR-
DIEN DE LA CÔTE. STOP. LUI RÉTABLISSONS SA PEN-
SION DE COMPAGNON DE LA LIBÉRATION ET SON
SALAIRE DE RÉVOLUTIONNAIRE PROFESSIONNEL. STOP.
LE HAUT COMMANDEMENT.

Benoît Goldmann se gratta la tête de colère et décida d'envoyer dès le lendemain une réponse à ces baudets du Haut Commandement, si toutefois ils existaient encore. Il fouilla interminablement dans ses papiers pour trouver une feuille propre. La colère avait mangé les yeux de sa main. Mais la crainte de réveiller sa femme était plus forte que tout.

L'adjudant n'avait pas écrit un mot depuis vingt

ans. Il décrocha une vieille affiche du parti démocrate et commença à rédiger un brouillon :

LE MOT COLONEL SONNE TROP BÊTE. STOP. LE VIEUX BENOÎT RESTE ADJUDANT. STOP. ARRÊTEZ LA FOUTAISE, MESSIEURS. STOP.

B. GOLDMANN.

En fait, l'adjudant avait toujours soutenu que, passé le galon de major, l'armée ne comptait plus que des mulets prétentieux qui passaient leur temps, mais vraiment tout leur temps, à pisser le gras et la rouille dans les fesses des fillettes, ne sachant même plus de quel métal était faite une balle et qui, pour justifier leurs paies, allaient tirer aux roussettes dans la forêt de Tombalbaye. Ils faisaient courir le bruit d'un maquis imaginé de toutes pièces, inventaient les attaques d'un ennemi cousu de fil blanc.

Le seizième télégramme avait douze ans de moins que le premier. Il avait été expédié d'Hozanna et stipulait :

APPELONS COLONEL BENOÎT GOLDMANN SOUS LES COULEURS DE LA PATRIE. STOP. LUI DONNONS MISSION DE MATER LA VANTARDISE DES GENS DE WESTINA. STOP. LA PATRIE OU LA MORT. STOP.

LE HAUT COMMANDEMENT.

— Ils sont vraiment cinglés, murmura l'adjudant Benoît Goldmann.

Il allongea le fusil à répétition entre sa femme et lui, puis se coucha. Pendant longtemps, comme cela lui était souvent arrivé, ses yeux flottèrent sous le plafond avant de s'immerger dans le sommeil, tandis que sa main droite continuait à s'agiter sur le fusil. Au moment de ce que, à Hozanna, nous appelions « la quatrième rigolade de la comète », l'adjudant se réveilla et fit péter son fusil pour descendre une énorme souris qui avait eu le malheur de passer sur son corps, corps qu'il n'avait jamais déshabillé depuis l'époque de la Première Guerre démocratique. Sa tenue de léopard ne le quittait pas, il n'en avait enlevé le bas que pour faire ses besoins. L'adjudant ramassa la souris dont la tête avait été foudroyée et alla la jeter dans le W.-C., à l'autre bout de la concession. Les coups de pétoire ne réveillaient plus personne dans le quartier depuis que le monde entier savait que Benoît Goldmann sortait son fusil même pour tuer un cafard. D'ailleurs, le toit et les murs de sa maison en témoignaient vertement. La seule personne que les pétards et les rafales réveillaient ne pouvait être, pour les malheurs de l'adjudant, que Dona Alleando sa femme, coincée dans un besoin d'amour visible de toute la ville.

— Qu'y a-t-il encore ?

— T'inquiète pas, amie ! Une malheureuse souris a bêtement foutu son nez dans mes culottes. Elle ne fera plus de mal à personne.

Dona Alleando se rendormait généralement sur les explications de son mari. Comme la mère de l'adjudant, elle rêvait des boules de feu qui mangeaient la falaise d'Arioni et les Collines Noires. Après avoir jeté la souris héroïque, Benoît Goldmann se mit à fouiller ses archives : ainsi qu'il en avait eu l'intuition, il trouva d'autres piles de télégrammes signés du Haut Commandement. Il se mit à les lire, les uns après les autres. Jusqu'au matin. D'autres piles attendaient.

— Ce ne sont que de pauvres types, établit Benoît Goldmann. De pauvres types... qui ne savent actionner que la mort. Sans âme. Sans honneur. Sans autre mérite que la connerie de fusiller le monde.

Il étouffa un fou rire à la lecture de l'un des télégrammes, vers les neuf heures :

AVERTISSEMENT LE COLONEL BENOÎT QUE S'IL N'ARRÊTE
PAS SES TIRS A LA ROUPETTE NOUS VOUS VERRONS
OBLIGÉS DE LUI ENVOYER LA MERDE. STOP.

LE HAUT COMMANDEMENT

Ce télégramme avait douze ans d'âge.

— Ces baudets ne savent même pas ce qu'on appelle la merde ! Ils confondent.

Comme tout grand chef militaire, l'adjudant avait d'abord lu « tir à la roquette ». Il avait dû relire le télégramme plusieurs fois avant de voir ce qu'il stipulait exactement. Pour ne pas stupidement réveiller sa femme, il mangea son fou rire et en eut mal aux

côtes. Dona Alleando était la huitième fille successive que Benoît Goldmann ait épousée devant cinq maires successifs de la ville portuaire de Hondo-Norte. Et la seule qui soit restée dans le lit de l'adjudant pendant plus de quarante-quatre jours. Toutes s'en allaient en pleine nuit de miel pour la même et unique raison officielle : inadéquation physiologique avancée. L'adjudant s'était juré, afin de sauver son ménage, de ne jamais, mais jamais montrer son bouton de procréation à Dona Alleando. « Qu'elle me quitte pour une autre raison, madre ! » Chaque fois que sa femme l'importunait, l'adjudant avait un large sourire qui découvrait sa double rangée de dents nacrées.

— Enfin, Alleando ! Tu connais le problème.

L'adjudant coinçait fortement sa corne entre ses jambes, en se jurant de ne pas céder à la tentation. Pendant un long moment, leurs yeux erraient sur le plafond criblé de balles. Puis le sommeil passait les chercher. Lui rêvait des vasières pourries de Groanda, elle des jours qui auraient pu être leur temps de miel. Parfois, avec toutes les peines du monde, l'adjudant se lançait dans une explication sinieuse :

— Mieux vaut pas, Alleando, je te blesserais comme les autres.

— Fais-moi l'amour avec tes doigts. Je serai heureuse.

L'adjudant rédigea d'autres brouillons de télé-

LES YEUX DU VOLCAN

grammes à l'intention des baudets du Haut Commandement. Puis le sommeil le terrassa. Il se mit à tricoter un ronflement copieux, les yeux à demi ouverts à cause des coutumes du maquis. Il était habillé, chaussé. Le béret noir laissait entrevoir une mèche de cheveux blancs. La main droite continuait à caresser le fusil sans lâcher le dernier brouillon de télégramme :

JE VAIS LEVER UNE ARMÉE POUR PRENDRE HOZANNA.
STOP.

BENOÎT GOLDMANN.

Il devait être midi passé. Dona Alleando offrait sa nudité aux tremblements de la veilleuse restée allumée. Sous la voûte du pantalon de léopard, la corne de procréation de l'adjudant remuait faiblement. Audehors, les coqs avaient commencé leur concert d'engueulades pour marquer la fin de la première moitié du jour.

— Kokodi hé ko !

— Quel jour sommes-nous, Alleando ?

— Encore un lundi. Tais-toi. Le lundi est pour nous un jour fermé.

— Tu peux partir si tu veux, Alleando.

— Ma grand-mère disait qu'on pouvait aimer une femme avec ses doigts.

— Je préfère le faire avec mon fusil, dit l'adjudant.

Tombalbaye

Le dimanche 9 novembre, l'adjudant Benoît Goldmann dormit très tard. La main droite seule bougeait de temps à autre sur le fusil. C'était la première chose à laquelle pensait l'adjudant à son réveil : le fusil qu'il déchargeait. La deuxième, c'était son gobelet de café noir, sans sucre, auquel il ajoutait une plante connue de lui seulement et que nous croyions être des racines de valériane. Pour entretenir les vaisseaux sanguins. Venaient ensuite sa loupe de myopie et la lecture des Écritures. La quatrième chose, c'étaient les deux heures de footing qui le conduisaient sur la route de Vasière jusqu'à la prairie d'euphorbiacées, d'où l'on entend les premières sternutations des chutes de Djogora-Goro.

Ce matin-là, l'adjudant désira des nouvelles de sa tante malade à Indiani. Personne ne put lui en donner dans la concession, ni sa nichée de cousins et de neveux, ni ses beaux-frères, ni sa femme qu'il ne trou-

vait d'ailleurs pas. Pendant qu'il dégustait son deuxième café noir de la journée, Larobotti le cuisinier s'était mis à le regarder comme s'il ne l'avait jamais vu de sa vie. Mais l'adjudant préféra finir son café avant de demander au cuisinier ce qui mettait ses gros yeux dehors. Quand le gobelet fut vide, l'adjudant éructa. Il pensa à fumer un cigare. Larobotti s'approcha de lui et prit l'air qu'il prenait pour lui dire des choses graves :

— Allez jeter un œil, monsieur.

— Où ça, un œil ?

— A la cuisine, monsieur.

— Qu'y a-t-il à la cuisine, Larobotti ?

— La fin du monde, monsieur... assise sur un banc arabe.

Benoît Goldmann fut secoué de rire à l'idée de voir la fin du monde tranquillement assise sur un banc de cuisine. Il cessa de rire, en se souvenant que son cuisinier avait le génie de la fulgurance et ne jouait jamais avec les mots. Depuis trente-cinq ans qu'ils se côtoyaient, Benoît Goldmann n'avait jamais vu Larobotti mal dépenser un seul mot. Il utilisait les mots de la même minutieuse manière qu'il usait du sel ou des épices dans ses cuisines. On l'appelait pour cela « le magasinier ».

— Qu'y a-t-il à la cuisine, Larobotti ?

— La fin du monde, monsieur. Allez voir vous-même.

L'adjudant posa son gobelet d'émail, prit ses cartouchières et son fusil, vérifia qu'il avait les munitions qui convenaient (l'adjudant avait des balles en caoutchouc pour ses entraînements et pour apeurer les imbéciles qui passaient lui demander d'arrêter ses pétards nocturnes). Il se dirigea vers la cuisine, disposé à parer à toute éventualité. Il garda son cigare entre les dents, ça lui avait toujours permis de tirer sans se mordre les lèvres. Il se rappela que, lors de la bataille de Roambo-Norte, il s'était blessé la lèvre inférieure à force de la mordre au partir des coups.

Il perdait assez de sang dans ses hémorroïdes et ses épistaxis continuelles pour se sentir obligé de l'économiser ailleurs. C'était un peu méchant mais, pour beaucoup, l'adjudant était une femme parce qu'il « voyait ses lunes par le nez » pendant quatre ou cinq jours consécutifs. La première fois que l'adjudant avait mis les pieds à Hozanna, c'était longtemps avant la Première Guerre démocratique, quand il avait voulu, sur le conseil d'amis sincères, consulter le docteur Anaïs Lambert pour ses épistaxis et ses hémorroïdes. Parfois l'adjudant perdait connaissance, aux heures des crises aiguës.

Pour cette sale raison qu'à la fin de la dernière Guerre démocratique, le vote, au lieu de choisir la justice et la légalité, avait porté ses préférences sur un des seconds du parti fondé par lui : le médecin Louis de Andrade, qui dépensa le crédit populaire

en quatre ans et remplit de colère, de méfiance et de médisance les caisses de la Révolution. Benoît Goldmann s'était retiré à Hondo-Norte avec sa femme, ses épistaxis et ses hémorroïdes...

En ouvrant la porte de la cuisine avec la prudence qu'imposaient sa carrière et ses craintes, Benoît Goldmann vit exactement ce que son cuisinier avait nommé la fin du monde, en version réduite, pensa-t-il, mais on ne pouvait appeler la chose autrement — la fin du monde : sa femme, Alleando Calero, était assise sur un banc. Le regard était d'abord saisi par le tapis luisant de son luxuriant triangle de puberté, savoureusement roux et touffu, qui se prolongeait en un petit ruisseau de poils géants jusqu'à la fermeture du nombril.

Puis les yeux venaient dévorer les seins, ronds, fermes comme ceux d'une vierge, avec des tétons posés ainsi que des têtes de clous sur la candeur et la paix d'ensemble. Le triangle de poils laissait entrevoir le museau d'un autre triangle, de chair celui-là, humecté d'une moiteur que les yeux pouvaient toucher. Comme une sculpture, le corps d'Alleando ruisselait de la pénombre du lieu. Alleando Calero coupait très fin ses jupons comme on le fait pour certains légumes. Elle jetait les émincés dans une grande marmite qu'elle avait mise à bouillir sur le feu principal de la cuisinière à gaz. Alleando Calero avait déjà coupé ses robes de chambre, ses pagnes, ses blouses, ses bazins, ses

madras, ses écharpes, ses crinolines. Quelques chutes traînaient au sol, à côté du banc où elle était assise dans la position d'un moine en prière. Au moment où l'adjudant arriva, sa femme levait le bras pour jeter dans la marmite ses pierres, ses boucles d'oreilles en or, ses bracelets en or, tout ce qui avait fait d'elle le centre de l'admiration de Hondo-Norte et d'Hozanna. Elle avait dû rester à la cuisine toute la nuit, vu la quantité de linge émincé. L'adjudant essaya de recouvrer sa voix. Il avala une salive rare et amère. Sans ôter son cigare des lèvres, il marmonna des mots qui semblaient sortir d'un cadavre :

— Que fais-tu, Alleando amour ?

— La Révolution, dit l'épouse de l'adjudant sans lever la tête.

Elle coupa des oignons, du persil, du poivre et des clous de girofle. Elle ajouta une pincée de sel, versa le tout dans une sauce qui attendait à côté du banc, puis dans une marmite fumante. Un arôme tiède sollicita bientôt les narines de l'adjudant. L'homme se souvint qu'il n'avait rien mangé la veille à cause de l'enterrement de son compagnon d'armes, le colonel Matheus Dolveins, mort à quatre-vingt-quinze ans, sous les rians auspices de la Patrie. Il se rappela aussi qu'il avait vainement cherché sa femme au cimetière. Elle n'avait même pas assisté à la levée du corps. La mort, quelle bévée ! Elle met tout sens dessus dessous. Alleando Calero ajouta un fagot d'endives et

une botte d'oseille à sa cuisine, puis une pincée de poudre des Césars et trois piments de Nsanga-Norda. Ensuite, elle versa trois bouteilles entières d'huile d'olive dans la marmite au-dessus de laquelle montait une épaisse arborescence de buée appétissante. Elle goûta.

— Que fais-tu, Alleando amour ? demanda de nouveau l'adjudant.

Pour toute réponse, Alleando Calero jeta dans la marmite, sans les émincer, un lot de slips de femme, de soutiens-gorge, et sa provision de tampons périodiques. Elle sépara les rouges à lèvres de leurs étuis avant de les cuisiner. Un des slips qu'elle avait mis de côté sentait le corps. Alleando Calero le respira, versa quelques larmes d'eau potable dans une cuvette et lava soigneusement le slip avant de le jeter dans la marmite avec un petit rire de satisfaction.

— Qu'est-ce que tu fous ? gronda l'adjudant.

— M'encule pas, répondit Alleando Calero. Je cuisine la Révolution, c'est mon droit.

Ce fut alors seulement que l'adjudant réalisa que sa femme venait de passer folle. Il la prit dans ses bras et essaya de l'embrasser sur la bouche. Elle lui déchira la lèvre supérieure d'un coup de dents. La blessure était profonde. Elle lâchait un flot de sang. L'adjudant retourna dans sa chambre. Il alla à la porte principale et se mit à regarder les rochers, du côté de Tombalbaye. Ils étaient tous vêtus de leur tou-

jours même mystère et de cette couleur blanc cassé qui leur donnait des allures de vieux penseurs, sans arriver à bien cacher leur désir de détrousser l'horizon du côté de la baie aux Lottes. Le sang coulait toujours.

Vingt-neuf ans de maquis sans avoir perdu une seule goutte de sang en dehors de celui que volaient ses épistaxis et ses hémorroïdes. Que diable ! L'adjudant appuya fort le mouchoir trempé sur la blessure, puis il retourna à la cuisine. La marmite chantonnait sur la cuisinière à gaz. L'adjudant regarda sa femme avec une profonde tendresse. Elle eut un ricanement d'insensée.

C'était l'heure où les rues de Hondo-Norte se remplissaient des vendeurs de Khadafi¹ qu'on entendait crier et piailler. L'adjudant écouta leurs boniments pleins d'humour. Les putains aux sexes endoloris rentraient au gîte. Elles retenaient leur butin sous la chemise, ce qui altérait leur démarche. Certaines étaient de vraies beautés, filles de Baltayonsa pour la plupart. Elles conversaient entre elles dans les langues de la montagne et dans celles des hauts plateaux. Elles essayaient de se souvenir des faux patronymes qu'elles avaient fait avaler à leur clientèle. L'adjudant les entendait jaser. Carcassore traînait au loin sa luxuriance, avec la parade de nuages habitués à frôler

1. Essence de contrebande.

crêtes et flèches, dans ce match qui l'a toujours opposé au bleu uniforme du ciel de Tombalbaye. Après le ciel et les putains, le regard de l'adjudant vint une autre fois s'arrêter sur la nudité de sa femme. Corps majuscule, inscrit au milieu d'une paix nouvelle malgré la querelle des traits. Les hanches sereines, barbares, puissantes, lâchées comme une armée dans la rigueur intenable d'une complète rondeur. Ventre semé d'un cordon de poils hirsutes qui léchaient le nœud du nombril. Alleando Calero avait toujours donné l'impression d'être une sculpture de pierre enfoncée dans un corps de femme. A cause de l'impétuosité de ses traits. A cause surtout de l'étonnante harmonie qui ceinturait son corps et creusait ses lignes. Même aujourd'hui qu'elle était folle, on pouvait, sans hésiter, l'appeler ainsi qu'on l'avait toujours appelée : Calero-Plénitude. Avec son nez que veillaient deux yeux de feu. Son visage de fruit. Ses lèvres charnues comme celles des fétiches des gens de Baltayonsa. Cette rigueur dans la respiration. Ce rêve permanent qui habitait sa peau, ses cheveux, toutes ses formes. Et cette pénombre dans le regard. Elle ressemblait au désordre exquis qui habite les masques pongous, ou le visage des morts.

— Qu'est-ce que tu veux, Alleando Calero ? dit bêtement l'adjudant.

— Tu es vraiment une bourrique, dit Alleando Calero. Tu voudrais que les choses te regardent là,

au garde-à-vous, dans un état de certitude finie... en tenue de fin ?

L'adjudant tortura ses moustaches l'une après l'autre, ne sachant trop sur quel compte mettre les dires de sa femme : sur celui de la dérision, ou simplement sur celui d'une réalité nouvelle, qu'il lui convenait d'assumer ? Il passa la journée au lit à essayer de lire les Écritures. La parole de Dieu n'arrivait pas à fermer ses blessures ni son étonnement. Tard dans la nuit, il se souvint qu'un jour, un lundi comme c'est toujours le cas pour les grands malheurs, Alleando était venue pendant qu'il lisait les Écritures. Elle l'avait interrompu : « J'ai sommeil, Benoît. — Bonsoir, Alleando !... »

Il n'avait même pas levé les yeux du livre saint. Alleando, toute nue, s'était mise à lui crier une colère de tous les diables, sans respecter les Écritures. L'adjudant n'avait eu qu'un geste, celui de chercher ses deux tampons d'ouate sous la méridienne pour se boucher les oreilles. L'adjudant avait craint un moment que l'écervelée ne prît le livre de Dieu et ne le jetât par la fenêtre. Mais elle était allée se coucher pour tranquilliser ses nerfs, et lui s'était mis à la fenêtre pour contempler la nuit. Le ciel nouait le même bleu à la fragilité du fleuve. L'adjudant avait eu envie de boire quelque chose de fort pour contenir son trouble. En cherchant le verre dans les cages du buffet, il s'était souvenu de ses hémorroïdes, de ses épistaxis et de

l'interdiction sans appel de Sarmanio Numbi : « Le jour où tu boiras une goutte d'alcool, tu seras tué comme une mouche. » (Hémorroïdes et épistaxis avaient commencé à l'époque où, après la Quatrième Guerre démocratique, Benoît Goldmann s'était marié à la mescaline, qu'il entraît au bar de son ancien camarade d'armes [le colonel Zeder] dès sept heures pour n'en sortir qu'à moitié mort, à la fermeture, vers quatre heures du matin.)

Au lieu de dormir, sa femme s'était mise à chanter la madondola, l'hymne des femmes de Tombalbaye. Sa voix avait une pureté de métal. C'était la saison dure d'une relation dont l'adjudant n'avait pas mesuré tous les contours. « Les femmes adorent qu'on les aime jusqu'au bout », lui avait dit le docteur Abel Sonsa. Benoît Goldmann avait fermé la parole de Dieu et s'était dirigé vers le lit où sa femme chantait la naïveté des femmes que seul un coin comme Tombalbaye pouvait produire. Des femmes qui bâclaient leur sexe, et qui, au lieu de faire l'amour, se mêlaient de tricoter la subversion.

Comme cette autre nuit, Alleando Calero avait enfoui son visage dans ses cheveux. Ses yeux étaient inondés de larmes, une voix limpide débitait le refrain. Lui était debout à côté d'elle. La blessure à la lèvre riait. Elle ne saignait plus. Alleando Calero se leva dans sa nudité rauque, vêtue de sa peau de cuivre ensemencée de bronze, les yeux rouges d'avoir tant

pleuré, les lèvres sèches. Elle vit la blessure à la lèvre et poussa un cri de panique.

— C'est moi qui ai fait ça ? demanda-t-elle horrifiée.

L'adjudant Goldmann fit oui de la tête. Alleando Calero se rua sur la pharmacie, chercha du coton, de la gaze, de l'alcool iodé et de la poudre des Césars. Elle manqua se cogner à l'embrasure de la porte de la chambre à coucher. Ses mains tremblaient. Ses lèvres tremblaient. Elle tremblait de tout son corps. Elle demanda à l'adjudant de s'étendre dans le lit et soigna sa blessure. Elle fit un pansement qui rehaussait la lèvre supérieure de manière risible. L'adjudant lui sourit, mais elle était ailleurs :

— Ça t'apprendra à me préférer les Écritures.

— Ne blasphème pas, je t'en prie, dit Benoît Goldmann. L'homme n'a point de salut en dehors de l'imbroglio divin.

— T'en fais pas, Benoît. C'est qu'une malade qui parle.

L'adjudant eut pitié. Il voulut appeler son ami, le docteur Abel, mais il se souvint que le téléphone ne marchait plus. Il prépara une mixture de feuilles d'acanthé qu'il donna à sa femme. Elle but sans résistance. L'adjudant brûla des résines de raphia et des racines de capselle pour éloigner les influences de la nouvelle lune. Il trouva sa femme très belle vue de

dos. Il pensa qu'il l'aiderait de toutes ses forces à surmonter sa maladie.

— Je voudrais qu'on retourne à Tombalbaye, dit Alleando Calero. On était mieux là-bas.

L'adjudant ne s'alarma pas outre-mesure. Il pensa que sa femme avait parlé pour parler ou pour exercer sa mémoire. Il lui demanda de s'habiller et d'attendre.

— Tu n'aimes pas Tombalbaye, dit-elle.

— Pour toi, je pourrais tout aimer, dit l'adjudant. J'ai laissé la guerre à cause de toi, moi l'artiste de la pétoire, ange noir de la Révolution, à cause de toi, je me suis foutu infirme, condamné à fusiller des bestioles.

Tombalbaye est au nord-ouest de Kanapophée, entre le septième et le huitième degré de latitude nord, à la même hauteur que Bogota, plus près du méridien de Greenwich que du trentième degré de longitude est. L'adjudant connaissait ces données pour y avoir fait la guerre. Il atterrissait à l'aveuglette malgré les brouillards qui mangent cette ville et ses environs neuf mois sur douze. Les pilotes ont surnommé Tombalbaye et ses environs « lac du diable ». Alleando demanda à Benoît qu'il lui fasse l'amour, là-bas à Tombalbaye.

— Attends que tu sois plus forte, dit l'adjudant.

Le docteur Abel arriva à l'improviste, un matin. Toute la nuit, Alleando Calero avait eu une violente crise de vésanie. Elle n'avait pas arrêté de crier de

toute sa voix qu'elle voulait aller à Tombalbaye sans attendre.

— Tombalbaye ou Hozanna. Mais pas ce coin pourri qui sent la suie.

— Je t'emmènerai, amie, disait l'adjutant, tourmenté quant à lui par une crise d'épistaxis.

« Mais oui que je l'aime, pensa Benoît Goldmann. Oui que l'amour demeure ce qui traverse la chair à des vitesses que le sang ne comprend pas. Oui que derrière l'amour rugit l'ombre de Dieu, dans toute sa grandeur, Dieu qui doit se marrer parce que notre manière à nous d'aimer boite... »

Le docteur examina la malade et prescrivit du Nembutal. Il eut ensuite une discussion avec l'adjutant.

— C'est toujours ce même problème de frustration sexuelle.

— Mais, docteur, comment voulez-vous que j'y remédie s'il y va de ma propre vie ? Peut-être de la sienne aussi.

— Je comprends, dit le docteur. Je n'ai pas le droit de te faire la morale sur une question qui est liée à ta propre vie.

— Est-ce vraiment une affaire de morale ? demanda l'adjutant.

Alleando Calero dormait sous l'effet de sa dose de Nembutal. C'est pour parler sagesse et passé militaire que le docteur saisissait la moindre occasion d'aller voir l'adjutant Goldmann. Quelquefois, ils

envisageaient de relancer le maquis. Ils riaient du coup d'État du colonel Pedro Gazani, préparé, tambour battant, annoncé, reporté, décalé, retardé...

— Si vous allez à Tombalbaye... On pourrait partager la route. Ma femme veut vivre à Hozanna.

— J'attendrai qu'elle soit plus calme et que mes crises la ferment un peu, répondit l'adjudant.

— Il se passe des choses jamais vues à Hozanna, dit le docteur à qui l'adjudant offrit un verre de gnôle.

— Depuis quand les choses sérieuses se passent-elles dans un trou comme Hozanna ? s'étonna Benoît Goldmann. Cette ville a toujours été la patrie du désespoir. Elle le restera jusqu'au premier retour de Jésus-Christ. C'est la patrie du silence et de la lâcheté.

Pendant que le docteur savourait la gnôle, l'adjudant parla des campagnes de Cabrando, à l'époque où la jungle du côté de Westina était devenue un étang de feu, que tout sentait le pourri et la cendre ; les marais de Baltayonsa brûlaient comme s'il s'était agi de lacs de kérosène ; de vastes étendues de terre avaient été changées en charbons ardents et riaient nuit et jour le rire fantastique de la guerre.

L'adjudant évoquait ces souvenirs sans grande émotion. Le passé n'est fait que pour être oublié ou banalisé.

— Notre temps ! Quelle arrogance et quelle niaiserie, déclara le docteur.

Comme la malade ne se réveillait pas, le docteur

proposa une partie de pétanque. Ils allèrent dans le jardin. Ils commençaient à peine leur partie quand le facteur José Cabral apporta un télégramme. L'adjudant demanda au facteur d'aller se servir un verre dans la maison en faisant attention à sa femme malade. « Vous en faites pas, monsieur Goldmann. Je serai aussi silencieux qu'une chatte. » L'adjudant ouvrit le télégramme et lut :

COLONEL BENOÎT GOLDMANN EST COMMIS DEVANT LE
JUGE D'INSTRUCTION FRANCESCO BONA BASÉ A
HOZANNA. STOP. TOUT REFUS D'OBTEMPÉRER
L'EXPOSE A DES GRAVITÉS. STOP.

LE HAUT COMMANDEMENT.

L'adjudant montra la date d'expédition au docteur. Les deux hommes eurent un rire énorme.

A la fin de la partie de pétanque, ils décidèrent de courir ensemble leur footing de midi.

L'adjudant prêta un maillot et un short au docteur. Avant de partir, ils s'assurèrent qu'Alleando dormait. Ils choisirent les pentes de Zuarta. A la hauteur du bois Lhomani, les deux hommes s'engagèrent sur la piste qu'empruntaient les cueilleurs de champignons. Ils atteignirent la côte par les falaises de Youlmaou. C'était à cette hauteur que l'adjudant, dans ses footings du soir et du matin, rattrapait la fille du docteur Fagnen. Ils couraient alors ensemble jusqu'à la baie Saint-Mengo, sans échanger un seul

mot. Elle était grande comme les femmes de Hondo-Norte ne le sont pas toujours, avec un torse assez aimable.

Les deux hommes débouchèrent aux premières aspérités de la falaise. L'adjudant aimait les rochers de ce côté-là, parce qu'ils avaient toujours l'air de vous regarder dans les yeux. Jusqu'au pont de Seta, la pierre conservait une grande lucidité et semblait donner son point de vue sur les outrecuidances répétées du bois de Pangani. Elle devenait plus rude et plus sauvage une fois passées les ruines d'Igara : là, elle commençait à s'entourer d'une forte odeur de tombeau, coriace pour les poumons. Parmi les amours de l'adjudant Benoît Goldmann, il fallait compter la campagne qu'il dévorait avec une goinfreterie effrénée. L'adjudant détestait le cinéma parce que cet art s'arrogeait le droit de doser les destins. Entre les deux génériques, plus rien n'avait le droit d'entraver ou d'égratigner le cours des choses consignées sur la pellicule. Et puis, tout était mensonge.

— Il y a notre imagination et notre sensibilité, plaida le docteur.

— Oui, mais on les piège, dit l'adjudant. Ce qui n'est pas le cas du jazz. Ce qui n'est pas le cas des paysages vierges.

L'adjudant aimait les romans parce que, selon lui, les mots allaient plus loin que l'image quand un bon artisan les entrechoquait de la plus belle manière avec

avait servi au sortir de la douche. Au moment où le docteur prenait congé de l'adjudant, arriva le colonel Pedro Gazani, général sur parole ainsi que les gens aimaient l'appeler pour évoquer ses vingt-sept ans de grade gelé. Tout le monde savait, les Autorités les premières, que le colonel Pedro Gazani passait son temps à préparer un coup d'État dont la Côte était informée dans ses moindres détails, à telle enseigne que la radio d'Hozanna l'avait annoncé à plusieurs reprises.

A Tombalbaye, les gens disaient que le colonel Pedro Gazani préparait un coup d'État périmé. Envoyé à tous les diables. Qui aurait pris au sérieux les piochi-piocha du colonel Pedro Gazani, venu aux armes par le chemin le plus bizarre qu'ait jamais emprunté un homme dans ce métier : la folie douce ? A l'époque où Pedro Gazani avait été visité par la petite démente, la Troisième Guerre démocratique venait d'éclater. Le colonel, qui à l'époque était dessinateur, avait pris ses deux pétoires de chasse et était entré dans la forêt de Bandoum avec trois caisses de chevrotines... La folie aidant, Pedro Gazani s'était mis à tirer sans relâche. Deux jours plus tard, l'armée qui, à l'époque, mourait de disette avait dû envoyer quatorze camions pour ramasser la chasse de Pedro Gazani.

Les camions étaient entrés au camp remplis de roussettes et d'écureuils, sans compter les sangamis verts et les rats-léopards. Le lendemain, à l'heure du

nait autre chose que courir : c'était aller à la rencontre de l'univers, face à cet océan enveloppé dans ce bleu du tonnerre des tonnerres qui rend toute chose follement belle. L'adjudant, à ce qu'on disait, était l'un des rares militaires qui aient gardé des yeux pour voir, une bouche pour dire, des oreilles pour entendre, des mains pour toucher, des jambes pour marcher, un sang pour vibrer, un cerveau pour penser ; tous les autres ayant refilé leur être à l'uniforme et au raisonnement de leurs pétoires. On leur reprochait, à tous ces hommes kaki, de gérer la Côte avec un cœur qui sortait de la Côte. Les notes de service, les procès-verbaux et les ordonnances les appelaient « soldats du peuple », mais le peuple estimait en toute légitimité que c'étaient des soldats du phallus et des boîtes de nuit, armés pour le bien d'une marmaille d'attardés, arrogants, incultes et brutaux, qui se remplissaient le crâne des seules marques de leur connaissance : le champagne et le foie gras. Ils ne savaient même pas fabriquer leurs pétoires, habillés par l'étranger qui les maintenait là pour surveiller la mangeoire, l'ex-colonie passée sous le fer d'une souveraineté de pacotille, et qui chantait la liberté de payer ses dettes, de tuer ses concitoyens et de crier l'avenir à tue-tête.

En rentrant chez lui sur les coups de quatre heures, l'adjudant trouva sa femme toujours endormie. Il remercia le docteur et le raccompagna après que celui-ci eut vidé le petit coup de gnôle que l'adjudant lui

avait servi au sortir de la douche. Au moment où le docteur prenait congé de l'adjudant, arriva le colonel Pedro Gazani, général sur parole ainsi que les gens aimaient l'appeler pour évoquer ses vingt-sept ans de grade gelé. Tout le monde savait, les Autorités les premières, que le colonel Pedro Gazani passait son temps à préparer un coup d'État dont la Côte était informée dans ses moindres détails, à telle enseigne que la radio d'Hozanna l'avait annoncé à plusieurs reprises.

A Tombalbaye, les gens disaient que le colonel Pedro Gazani préparait un coup d'État périmé. Envoyé à tous les diables. Qui aurait pris au sérieux les piochi-piocha du colonel Pedro Gazani, venu aux armes par le chemin le plus bizarre qu'ait jamais emprunté un homme dans ce métier : la folie douce ? A l'époque où Pedro Gazani avait été visité par la petite démente, la Troisième Guerre démocratique venait d'éclater. Le colonel, qui à l'époque était dessinateur, avait pris ses deux pétoires de chasse et était entré dans la forêt de Bandoum avec trois caisses de chevrotines... La folie aidant, Pedro Gazani s'était mis à tirer sans relâche. Deux jours plus tard, l'armée qui, à l'époque, mourait de disette avait dû envoyer quatorze camions pour ramasser la chasse de Pedro Gazani.

Les camions étaient entrés au camp remplis de roussettes et d'écureuils, sans compter les sangamis verts et les rats-léopards. Le lendemain, à l'heure du

rassemblement, Pedro Gazani avait été appelé sous le drapeau au galon de colonel. Et depuis, au gré des circonstances, il avait honoré ce grade par quelques chasses miraculeuses supplémentaires.

— Où en êtes-vous avec votre coup d'État, colonel Pedro ? plaisanta l'adjudant.

— Où en êtes-vous avec vos hémorroïdes ? rétorqua le colonel Pedro Gazani.

Pendant que son ami lui servait à boire, le colonel s'était mis à observer une carte d'état-major collée au mur, devant l'entrée principale de la maison de l'adjudant. Comme tous les jours de sa vie, Pedro Gazani portait une tenue de combat clochardisée par l'âge et les fantaisies des gosses qui l'importunaient au moment de ses crises en mettant le feu à l'uniforme. L'ancien combattant, héros des campagnes alimentaires, portait en bandoulière une pétoire russe que lui-même avait bricolée pour la traduire en mitrailleuse rudimentaire, laquelle, nous le savions tous, était la pièce capitale de son complot. Ses pieds traînaient d'horribles bottes de jardinage. Le colonel avait dû les peindre aux couleurs de la gendarmerie. De la taille au poitrail s'étagaient trois ceinturons remplis de chevrotines. Toutes les poches de l'uniforme du colonel étaient bourrées à se fendre. Pedro Gazani se mit à penser à haute voix, seul devant la carte d'état-major. L'adjudant lui apporta un verre de gnôle. Ins-

tinctivement, le colonel porta le verre aux lèvres, puis il cracha.

— Existe-t-il encore des vivants pour boire une « flottée » pareille ? s'étonna-t-il.

Il jeta le contenu du verre par la fenêtre et fouilla les poches de son uniforme. Il en sortit une bouteille où pétillait un liquide verdâtre. Il remua la bouteille vigoureusement, l'ouvrit et versa quelques larmes de son liquide dans un verre autre que celui souillé par la gnôle.

— J'appelle ça le « kabronahata » : une invention de mes méninges. Ça pisse moins fort que votre gnôle. Et c'est dur comme du métal.

Pedro Gazani prit un air de profond sérieux, tira une chaise et s'assit. Il fixa l'adjudant dans les yeux et lui demanda des nouvelles de sa femme.

— Elle a fait une crise, dit l'adjudant. Et moi aussi.

— Ce sera sa dernière crise, *colonel* Goldmann, dit Pedro Gazani.

— Non, compadre, dit Benoît Goldmann ; j'ai décliné ce grade. Je reste adjudant.

— J'ai mis quinze ans à trouver cet élixir. Je suis venu vous soigner. Parce qu'il faut que tu sois en forme pour mon coup d'État, bientôt, à Hozanna. Vous pourrez alors faire l'amour comme bon vous semble !

Les deux hommes rirent de bon cœur, comme du temps où ils riaient sous les balles de la Guerre démo-

LES YEUX DU VOLCAN

cratique, dans les vasières de Valancia. Le colonel Pedro Gazani prépara sa mixture à l'intention de la femme de Benoît Goldmann, une dose qu'il versa dans un grand gobelet en émail. Il demanda à l'adjudant de boire le reste pour enrayer ses épistaxis et ses hémorroïdes chroniques. L'adjudant lui obéit.

— Vous continuez à croire aux miracles, à votre âge, dit-il.

— Tu m'en donneras des nouvelles, dit le colonel. Bois et attends. T'inquiète pas pour le reste. Donne ce qu'il en faut à ta femme. Et... faites l'amour toute la nuit. Cette mixture m'a été révélée en rêve.

Benoît Goldmann n'osa pas réveiller sa femme une fois que Pedro Gazani eut pris congé de lui. Il chercha sa loupe pour décortiquer les Écritures. Mais il ne put en lire plus de trois lignes : son bois de procréation remuait dans le bas de sa tenue de léopard. Il n'en crut pas sa chair...

Le faux colonel Pedro

Ce matin-là, le maire et le vieux Argandov arrivèrent ensemble chez le colosse. L'homme avait fait son tour de ville avec sa bête et rentrait, fatigué par la course, ruisselant de sueur. Assis à l'entrée de la tente, il s'épongeait en regardant le Lycée arabe. On allait vers les dix heures. Le maire et le vieux Argandov se saluèrent avant de tendre la main à l'homme. Le cuisinier sortit un banc à l'intention des visiteurs. Il demanda à son maître s'il voulait un thé pour lui-même et pour ses hôtes. L'homme accepta la proposition avec un sourire de diplomate américain. Le thé dégageait un parfum très doux d'herbes de Nsanga-Norda.

— Alors, monsieur le maire ? Quelles nouvelles ?

— Une simple visite de courtoisie, dit le maire.

— Tant mieux, dit le colosse. La courtoisie, c'est toujours contagieux. Et vous, monsieur Argandov ?

— Visite d'affaires, dit Argandov. C'est bien que M. le maire soit là. Il pourra nous départager.

Le maire se gratta l'occiput, geste qui témoignait de son embarras. Le vieil Argandov connaissait le maire comme sa poche. Il ajouta pour le tirer de sa gêne : « Si toutefois il n'y trouve pas d'inconvénient majeur. »

— J'ai un fil à la patte dans l'affaire, dit le maire pour ne pas faire piètre figure.

A cet instant même, on entendit comme une explosion du côté de la Djoura, des hourras, des chants, des cris de joie, des huchements répétés, des applaudissements, des bruits de marche. Le chant qui dominait tout ce carnaval de charivari était très beau, accompagné de tambours, de gongs, de clairons, de trompettes, de cloches de bronze. Un vaste chant qui, très vite, fut repris par toute la ville. Des millions de bouches chantaient, au rythme des clairons, des cymbales, des sanzaz, la fête de millions de poitrines. Une foule déboucha de l'avenue de la Djoura. Foule immonde. Déchaînée. Qui courait derrière un cavalier monté sur un percheron blanc, lui-même vêtu de blanc de la tête aux pieds. La bête tirait un carrosse pavoisé, suivi d'un autre carrosse gigantesque, où un petit bonhomme de blanc vêtu carillonnait les seize cloches de la Côte et celles des gens du pays des Yogons. Deux jouvencelles en rouge jouaient de la trompette. Tous les chevaux étaient blancs, capara-

çonnés d'or et de pourpre. Sur les trois dernières car-rioles, vingt vierges au sourire de feu jouaient de la clarinette par intermittence. Le son de leur instrument disparaissait dans le chant des foules.

— Que se passe-t-il, compadre ?

*Wa luwidi eh ko kwa kena ?
Kamba ta biyelo bamubongele.
Kani mwatu eh kokwa kena !
Ngana ta Malela bamugondele,
Kani yaya eh kokwa kena¹ !*

Les foules firent le même tour qu'avait fait le colosse le jour de son arrivée dans notre ville : le rond-point des Chinois, les Trois Francs, l'avenue des Aviateurs, la rue de la Croix-de-Lorraine, l'avenue de la Djoura, l'ancien port Léon, l'hôpital des Hollandais, le marché aux Chiens... Elles entrèrent dans le lac laissé par les tornades de mars 76. Les bêtes traînaient une boue qui puait les terreaux. Des nuées de mouches les importunaient, une fois qu'elles étaient hors des eaux.

— Que se passe-t-il, compadre ?

— Des révolutionnaires, compadre, tout vêtus de blanc.

1. « Paraît qu'on a tué le barbu ?/ Nous savons qu'il est vivant./ Paraît qu'ils ont tué le vieux ?/ Ne vous trompez pas, il est vivant ! »

— Les chants de Hozanna annoncent toujours une catastrophe.

— Vous savez, compadre, on est lundi.

— La peuplade est imbécile. Elle chante sa mort.

— Ce chant est contagieux, compadre.

Les nouveaux venus s'installèrent dans la cour du lycée des Libertés, face à la tente du colosse. Ils dressèrent de petites constructions portatives, toutes blanches. Deux cent cinquante à trois cents âmes au total. Si les bêtes ont une âme, ce nombre pourrait être porté à cinq cents. Une fois installés, les étrangers allèrent saluer le colosse et ses hôtes. Le maire s'interrogeait sur leur provenance tandis que le vieil Argandov semblait comprendre ce qui se tramait.

Un homme cousu de gras sauta au cou du colosse et se mit à lui sucer les lèvres en répétant : « Mon frère, mon vieux frère ! Nous voici là. » Il buvait les gestes du colosse de ses petits yeux malins, tout en ignorant la présence du maire, comme celle du vieux Argandov. Les foules chantaient et dansaient, lâchaient vers le ciel d'innombrables grappes de gonflables rouges. Le maire se demandait où sa population avait pu trouver ces baudruches qu'on voyait monter par nuages compacts, ce que pouvait bien cacher cette effronterie de malheur et ce que les Autorités allaient en penser. Vers onze heures, les gonflables obstruaient le soleil et notre lundi de mars se changea en un demi-jour qui nous rappelait les fré-

quentes éclipses de la Côte. Vers midi, les nuages de gonflables étaient devenus de véritables montagnes célestes. Le jour tomba, et les foules qui avaient pris l'initiative de venir saluer les nouveaux venus commencèrent à défiler devant leurs tentes. Pendant quatre jours et quatre nuits, sans interruption, le faux colonel Pedro Gazani serra les mains des foules aux côtés du colosse. Machinalement, le maire et Argandov, qui ne savaient pas comment quitter le lieu, s'étaient mis eux aussi à serrer les mains. On ne savait plus quand se levait le jour ni quand tombait la nuit à cause du mur de gonflables qui cachait le ciel. Au milieu du cinquième jour, le colosse demanda à son cuisinier qu'il lui apporte une tasse de thé et un quignon de pain. L'homme but son thé, mangea son pain sans arrêter de serrer les mains. Quand la main qui mange se fatiguait, il saluait avec la main qui ne mange pas. Le maire et le juge, prisonniers de l'opération, agissaient exactement comme le faux colonel Pedro et le colosse. Au sixième jour, nous commençons à voir dans les rangs des serreurs de mains les gens du pays des Yogons, ceux de Nsanga-Norda, ceux de Vasière, les ressortissants de la baie aux Lottes, ainsi que ceux de Tombalbaye. Le dimanche, arrivèrent le monde des îles, celui de Solitudes, l'Eldouranta et des îles du Diable. Au cours de la deuxième semaine, le faux colonel, qui n'en pouvait plus de saluer les foules, demanda au colosse la permission

de fermer l'œil durant une nuit. Le maire et Argandov en profitèrent pour disparaître à pied, parce qu'ils n'avaient pu retrouver leurs tacots dans l'océan qui chantait et dansait.

— C'est bien foutu, le coup d'État du colonel Pedro, souffla le maire à son compagnon de lâcheté.

— Je connais le colonel, dit le vieux Argandov. Il n'a pas cette gueule de dinosaure. Il soigne bien sa mise. Cet homme est un pantin.

Lydie Argandov, qui comptabilisait les mains que serraient les deux hommes, parvint au bout de trois semaines au chiffre de neuf cent sept mille deux cent quarante-trois mains pour le colosse et presque autant pour le faux colonel Pedro Gazani. Le maire distilla une rumeur selon laquelle les gens serraient les mains pour échapper à la maladie de Frederico Maradonga. Mais, pour son malheur, une telle nouvelle appela les gens des lointains pays où sévissait cette maladie. Pendant d'interminables mois, le faux colonel Pedro fit fonctionner son usine à serrer les mains. Certaines d'entre les Autorités étaient venues incognito serrer la main du colonel dans l'intention d'en percer le mystère. Nous fûmes avertis du subterfuge grâce aux généraux Mangela et Yorgollo-Yamba qui ne pouvaient nous dérober le tic qu'ils avaient à la télévision d'enfoncer l'index gauche dans la narine droite chaque fois qu'un mot antidémocratique échappait à leurs lèvres : ils tenaient alors à le rattraper coûte

que coûte par une tournure plus officielle, slogan ou lieu commun.

A côté de la tente du colosse trônait la colline de cadeaux que les serreurs de mains apportaient au faux colonel Pedro. Au quatrième jour du septième mois consécutif que le colosse serrait les mains selon des horaires établis, notre sœur Catharina Opangault ferma la malle de chèques et d'enveloppes offerts à l'homme qu'on disait guérir tous les maux, y compris la famine, d'un simple serrement de mains. « Quelle blague, un peuple ! » soupirait le maire.

— Mes aïeux, quelle mythologie cette marmaille déchaînée !

« Ce colonel Pedro, pensaient les Autorités, s'est initié à un fétiche irrésistible : ceux qui lui serrent la main deviennent aussitôt ses partisans. »

— Ce zouave est peut-être Benoît Goldmann.

— Nous connaissons tous Goldmann, compadre. Il tue sa vie à faire soigner sa femme à Tombalbaye. Cet homme est Pedro Gazani. Mais pourquoi, grands dieux, le peuple se met-il à serrer la main d'un fou tel que lui ?

Au nom de l'hygiène et de la salubrité publique, serrer la main fut déclaré illégal sur toute l'étendue de la Patrie. Nous apprîmes l'existence d'une loi qui limitait, pour les citoyens de notre pays, le nombre de saluts journaliers à quatre. Passé ce chiffre, la police avait le devoir d'arrêter les serreurs de mains

pour incitations aux troubles et agissements anti-patriotiques.

— Quel jour apprendront-ils à avoir peur du ridicule ? murmuraient les foules.

— Ils jouent leur rôle de gardiens de la mangeoire, déclara le faux colonel Pedro.

Ce matin-là, après son footing, le colosse refusa de serrer les mains. Il expliqua à Lydie Argandov, qu'il n'avait plus fait rigoler depuis la première séance de serrement de main, qu'il voulait s'absenter avec elle pendant une ou deux semaines, dans les cataractes de Labari-Muerte, ou bien à Hondo-Norte.

— Les gens de ma lignée ne vont pas à Hondo-Norte, dit Lydie Argandov. C'est interdit par le sang. Parce que Hondo-Norte est une cité déshonorée.

— Seuls les hommes se souillent : tous les lieux sont saints, dit le colosse.

Alors que le colosse préparait son percheron, on vit arriver en courant le père Christian de La Bretelle, soutane retroussée jusqu'aux cuisses, et langue dehors. La course avait réveillé sa toux chronique et mangé sa voix. Nous nous disions que les Autorités avaient dû nationaliser la cathédrale Saint-Firmin. Depuis trente-cinq ans que le père avait été envoyé par les catholiques de France vers les brebis perdues de Hozanna, personne ne l'avait jamais vu courir un footing. Nous lui reconnaissons le don d'organiser des spectacles sur la vie de Jésus. Ces spectacles se

déroutaient dans le vallon de Huarzolo pour une raison que personne n'ignorait : après le départ des multitudes qui assistaient à son théâtre, le père payait sa dette de temps perdu à sa passion principale : l'archéologie anthropologique et les sciences avancées : il restait dans les collines pour interroger la moindre pierre et prier pour les pauvres.

Les foules qui serraient la main du colonel s'interrompirent pour regarder le père essoufflé, qui avait oublié de relaxer sa soutane, retenue au-dessus d'une paire de cuisses que personne n'avait jamais vues auparavant. Il sauta au cou du colosse et commença à dépenser ce qui lui restait de souffle en rires, embrassades et cris de victoire. Son visage rayonnait.

— Que se passe-t-il, monsieur l'abbé ? s'étonna le colosse qui continuait à inspecter son percheron.

— Devinez, dit le père Christian de La Bretelle. Devinez donc, répéta-t-il. Mais devinez ! C'est si simple.

— Le retour du Christ ?

— Non, dit le père.

— Alors je ne vois pas, répondit le colosse avec un sourire entendu.

— Devinez, monsieur, dit le père au faux colonel qui, passé la première surprise, s'était remis à serrer les mains en prononçant la formule rituelle connue de toute la Côte : « Chevalier de l'amour et de la

lumière, que la paix t'anime, car l'âge de la bêtise est fini. »

— Devinez, monsieur, dit le père à Lydie Argandov, sans doute parce que son complet jean délavé, son casque kaki, ses bottes et ses lunettes noires lui donnaient une allure masculine, malgré le demi-mètre de cheveux noués de manière à former une grosse boule derrière l'occiput.

— J'ai trouvé des crânes, dit le père au comble de l'extase.

Sur ces entrefaites, suivi du juge et de son adjoint, on vit arriver le maire. Sa chemise de révolutionnaire professionnel dessinait les contours de la graisse et les replis de la peau. Son ventre apparaissait entre les boutons fermés avec difficulté.

— Que se passe-t-il, monsieur le maire ? questionna le colosse.

— Il se passe la merde, dit le maire d'un ton sec.

Il tendit un télégramme au colosse. Une espèce de texte chronique, ainsi qu'on en avait envoyé à son prédécesseur. Le receveur ne signait jamais ce genre de télégrammes :

FOUTEZ DE L'ORDRE DANS VOTRE BARAQUE SINON
SERONS OBLIGÉS DE VOUS RETIRER VOTRE NOMINA-
TION. STOP.

LES AUTORITÉS.

— J'ai trouvé des crânes, dit le père Christian de La Bretelle.

— Qu'est-ce que je fais ? demanda le maire au colosse.

— Faites ce qu'ils vous demandent, monsieur le maire, dit le colosse.

Il sauta sur sa bête, donna la main à Lydie Argandov pour l'aider à monter. Elle n'avait aucune habitude des chevaux. Aucune fille de son âge ne pouvait d'ailleurs s'offrir l'occasion de monter un cheval à cause des démêlés que nos Autorités avaient eus avec les chevaux dans l'affaire du colonel Yoha. Le colosse éperonna sa bête dans la direction de Tombalbaye. Le faux colonel Pedro continua à serrer les mains. Les foules arrivaient, sans cesse, chantant, dansant, glorifiant le colosse et sa bête.

— Hozanna se changea en lieu de pèlerinage. Une fête de tentes, de feux de bois, de huttes dressées le long de l'avenue de la Djoura. Et qui chantaient jour et nuit.

— Quelle terre de fous, soupira le père Christian de La Bretelle. Jésus ne la trouvera pas à son retour.

Les gosses grimpaient aux arbres, agitaient les branches et chantaient. Ils étaient sur les toits des cases, dansant sans désespérer. Les rues, les places, les avenues, grouillaient de populace, de feux allumés en désordre, de chants, de détonations, de refrains populaires. Tout ce que les Guerres démocratiques avaient fermé, tout ce qu'elles avaient limité ou banni détonnait sans vergogne partout dans notre ville. Le

maire s'esquintait à brandir sur les populations la chicotte de la loi. Le juge et le maréchal des logis Carlos Bondo lui apportaient un soutien sans réserve. Mais tout le monde savait que les seize mille gendarmes basés à Pointe-Rouge n'avaient pas de munitions (la Patrie, usée par les Guerres démocratiques, manquait de quoi honorer ses arrières en la matière et ses fournisseurs lui avaient imposé la pénurie ; certains contingents défendaient la Patrie avec des balles en caoutchouc) — ou, comme c'était le cas pour Hozanna, les gendarmes passaient leur temps à faire semblant d'être armés.

*Kwa luwidi eh ho kwa kena ?
Kamba Zeka-Taba ba mugondele
Kani yaya eh kokwa kena !*

Une petite foule avait tenté de suivre le colosse en lui chantant des louanges, mais l'homme était parti très vite. Il voulait être seul avec Lydie Argandov. La foule dut abandonner son ambition au pied des collines de Vancouver. Le père Christian de La Bretelle interrompit un instant l'occupation du faux colonel Pedro pour lui expliquer comment il venait de trouver les crânes.

— Nous avons tous nos crânes, monsieur. Si quelqu'un en avait perdu un, nous le saurions, rigola le faux colonel.

Il continua à serrer les mains. Le juge apprit que le fait de serrer la main garantissait une santé sans histoire et mettait à l'abri des méchancetés du destin. Il enfila quelques-uns des postiches qui lui servaient à espionner la populace (car, entre autres métiers, le juge devait rendre compte aux Autorités du comportement non officiel des citoyens à qui le diable avait appris à faire l'amour avec la subversion et à aimer les Autorités à haute voix pendant qu'ils les maudissaient par tout le fond de leur cœur). Il se plaça sur un des quatre rangs d'oignons qui bougeaient lentement en direction du faux colonel Pedro. Les postiches que le juge portait le faisaient ressembler à l'adjudant Benoît Goldmann, à ceci près que personne n'avait jamais vu l'adjudant sans sa pétoire, jamais de la vie.

— Benoît Goldmann, murmuraient les foules, se rallie au colosse, quelle belle idée ! Les temps vont changer.

— Quel ramardage magnifique !

Au moment où le juge déguisé allait serrer la main au faux colonel Pedro, une puissante voix vrombit qui arrêta tous les gestes.

— Attention, monsieur Goldmann ! C'est un piège ! Cet homme n'est pas le colonel Pedro.

Le faux colonel Gazani entra dans une colère de foudre, arracha ses vêtements et ses postiches en criant dans la langue de sa mère et dans toutes les langues du pays des Yogons :

— *Cassabandre doni mara kota...* Ces enfants de pute me font loucher ma nomination !

L'homme jeta ses bijoux, sa perruque, ses fausses dents d'honneur, sa fausse barbe des gens de l'Estuaire. Il arracha ses fausses boucles d'oreilles des gens de la lignée des compagnons de la Libération. Il effaça dans la colère et la honte l'insigne des Grands de la Côte qu'il avait tracé au rouge à lèvres sur son front et nous reconnûmes, ô malheur, le colonel Hondo, maire en liste d'attente de la ville de Balyonsa, chien couchant du mensonge, honni de la Côte, maudit de son propre père qu'il avait laissé pendre dans l'espoir de cueillir une nomination. La foule se mit à chanter sa honte et à danser tous les chahuts d'esclandres gérés par notre terre et notre Histoire.

— Colonel Hondo, bête féroce ! Le diable t'épouse !

— Homme sans honneur et sans scrupules, les pierres même te maudissent !

— Cousin du démon ! colonel de merde et de pipi. Tu nous as fait penser comme des dingues.

— Que voulait Hondo, au juste ?

— Il voulait acheter les crimes du colosse pour les refiler aux Autorités contre une nomination de misère.

La foule le lapidait, et crachait sur lui. Elle chantait contre son père, sa mère, sa tante Yomassi et tous ses ancêtres. On écrivit son nom sur une pierre qu'on jeta dans la fosse de Loandi pour qu'il fût maudit des morts.

Le temps des crânes

Le père de La Bretelle expliquait au colosse comment il avait trouvé les crânes. Il lui disait en quels termes il avait écrit aux Associations internationales pour le progrès de l'anthropologie, au CNRS, au Peale's Museum et à tant d'autres institutions scientifiques d'Europe, d'Asie, d'Océanie, d'Amérique... Quelques curieux prenaient des notes et photographiaient les crânes que le père avait nommés « les hommes de la petite Louise ».

Le colosse remuait affirmativement la tête, mais il pensait surtout à Lydie Argandov, à la grande furie avec laquelle il l'avait fait rigoler : dans l'eau, sur les plages, dans les papyrus, sur les pailles au pays des Yogons. Ils avaient dormi à même les glaises rouges de Ouemba-Norte, sous les cascades de Florensa. Pendant un mois, ils avaient vécu de rigolade, de cueillette et d'eau fraîche. Le colosse se rappelait le jour où la disette les avait poussés à manger des serpents

de verre. Il se souvint de leur arrivée à Tombalbaye. En entrant dans l'ancienne cité des rois, ils avaient trouvé un monde fantomatique, couvert de poussière, en haillons, maire compris. Êtres morts depuis des siècles. Leur ville semblait sortie des limons d'une époque lointaine, témoignage d'une planète inconnue. Tombalbaye suintait, tel un vieux récipient troué. Les maisons avaient des allures de squelettes fouettés par la poussière et le vent. Les animaux, des chiens pour la plupart, gringalets, se déplaçaient douloureusement, faisant sonner leurs os et la jointure de leurs articulations desséchées. Les arbres et le ciel présentaient la même désolation. Tout sifflait... Hommes et bêtes traînaient une quinte interminable qu'on avait du mal à distinguer du sifflement sempiternel des alizés. La ville crachait un fourmillement de cafards et de serpents de verre que les habitants, faute de pitance, mangeaient crus. Tombalbaye vivait encore l'époque de la Première Guerre démocratique, dans ses vêtements de cendre, de poussière et de suie.

Pendant que le père de La Bretelle expliquait aux curieux dans quelles circonstances il avait trouvé les crânes au fond des grottes que l'accident de la petite Louise avait permis de découvrir, le bruit courait que le colosse parlerait au peuple sur la place des Hollandais. Qu'il allait tout dire à la population.

— Non, compadre ! Si vraiment il veut parler, conseillez-lui la place de l'Archevêque-Émile.

— Moi, je lui aurais conseillé l'anse de Carpantra. Si la merde s'en mêle, on rejoint Valancia à la nage. La mer est tendre du côté de la baie aux Lottes en ce moment.

Les phalanstères se demandaient de quoi allait parler le colosse. Les uns pariaient qu'il allait expliquer l'affaire des scorpions rouges qui infestaient Hozanna et dont la populace liait l'existence au carrosse poussiéreux que l'homme avait amené, le jour de son arrivée légendaire. Ces sales bêtes évoquaient le souvenir des souris venues dans les bagages des contingents cubains de la Troisième Guerre démocratique et qui poussaient loin leur voracité : elles mangeaient les ongles des gens endormis. Depuis lors, personne ne dormit plus sans se frotter pieds et mains à l'arsenic. Certaines gens, par haine pour les Cubains et leurs souris, attribuaient la maladie de Maradonga à l'usage de l'arsenic. Les souris avaient été à l'origine de la fermeture de toutes les bibliothèques de notre ville, à cause des lectures voraces qu'elles y opéraient. Le conservateur Wello Lassamba avait dû lutter au péril de sa vie pour sauver la bibliothèque centrale du Léopard. L'amour de ses livres l'avait affligé d'une rude hémiplégie. Comme personne d'autre n'avait osé risquer sa peau pour un ramassis de livres encerclés par les souris rouges, le maire avait procédé à la fermeture officielle, par un discours rempli d'indignation révolutionnaire. Après les souris rouges, arrivèrent

les scorpions géants, avec leurs pinces rectangulaires. Nous les avons à juste titre surnommés les monstres à sonnette : leurs pinces émettaient une sorte de bruissement de castagnettes quand, par un geste imprudent, quelqu'un poussait ces bêtes à se montrer agressives et à préparer une morsure sans appel. Heureusement, la sonnerie des pinces avertissait du danger. Il fallait alors écraser la bête, dans un tonnerre de carapace broyée. Ces scorpions puaient fort. Abondamment velue, leur carcasse laissait partout des touffes de poils rouges enroulés dans la forme de leur corps, forme qu'on avait toujours présente à l'esprit à cause de la terreur qu'ils inspiraient et de l'odeur fétide qu'ils dégageaient. D'autres pensaient que le colosse allait parler des crimes qu'il entendait vendre dans notre ville. Mais cette hypothèse paraissait moins plausible, les masses n'étant guère intéressées par ce macabre commerce.

— Il va expliquer comment se prémunir contre les ouaouarons qui dévastent la culture du riz dans la région de Tombalbaye.

— Mais les ouaouarons ne sont pas herbivores, compadre.

— Une nouvelle race de ces bêtes est apparue à Tombalbaye, des ouaouarons rouges qui dévastent les semis de riz et tout ce que cette région compte de verdure.

— Je parie que le colosse parlera de la découverte des crânes par le père.

— Comment veux-tu qu'un os vive trois millions de saisons ? A moins qu'il ne nous parle de l'avancement du coup d'État de Pedro Gazani.

Quand le peuple parle, la parole prend sa mesure exacte. Elle tourne en folie et dévaste tout. L'Histoire perd sa raison d'être. Ceux qui écrivent des romans devraient savoir qu'on ne sera jamais plus romancier que la bouche du peuple. Elle invente dans les moindres recoins de la parole, sous le moindre clin de mot. Le roman-trottoir restera imbattable à tout point de vue. Chez nous, les histoires poussent comme des champignons. Elles imitent la luxuriance de la jungle. Elles élargissent une existence maigre qui finit par nous tenir à l'étroit. Toutes nos histoires et tous nos racontars tentent de nous sortir de la géométrie tracée par cette réalité moribonde où nous enferment le dénuement matériel et la dévirginisation de notre conscience. La misère spirituelle est la plus bête de toutes les misères. C'est pour lutter contre elle que nous nous évertuons à inventer l'inflation des langages. Nous avons toujours réussi des échappatoires fulgurantes au tribunal des mots. Nous sommes le seul peuple au monde à avoir obtenu un non-lieu devant la dictature du verbe. Que diable ! Nous sommes plus malins que les mots.

La nouvelle était passée dans toutes les oreilles :

ce dimanche-là, le colosse allait parler. Place des Hollandais. Pendant que le père lui expliquait l'affaire des crânes, à laquelle il ne prêtait aucune attention, le colosse apprit ce que disait la rumeur à son sujet. Lydie Argandov était venue l'arracher au père :

— Paraît que tu vas dire qui a tué Bronzario ? Laisse donc les morts en paix.

Elle suait à grosses gouttes. Son teint de cuivre battu cachait mal son désarroi. Elle avait demandé que le colosse se retirât un instant avec elle, le temps qu'elle lui raconte ce que la rumeur fagotait. Au moment où Lydie Argandov tirait le colosse loin des foules qui jasaient, le maire arriva, suivi du juge, tous deux vêtus aux couleurs de la Patrie :

— Paraît que vous voulez vendre l'État à la population ? interrogea le maire à voix basse.

Le colosse se façonna un semblant de sourire. Il proposa un cigare au maire, selon son habitude de proposer quelque chose à ses interlocuteurs. Une manière de tic auquel il n'échappait que rarement.

— Nous sommes une nation de droit, monsieur le maire. Il m'appartient à moi seulement de fixer les conditions de mes marchandages.

— On ne marchande pas la Patrie, colonel Sombro, dit le maire.

A ce moment précis, tous levèrent la tête, et voici ce qu'ils virent : sourire et cigare aux lèvres, Benoît Goldmann, suivi de sa femme et du colonel Pedro.

Ils étaient montés sur des percherons rouges et étaient tous trois vêtus de rouge. Des épaulettes en or et des fourragères de même métal scintillaient sur leurs épaules, sous les pompons. Des médailles multiples battaient leur poitrine. Tous trois portaient un bousin-got bleu qui contresignait la netteté de leur mise. Ils avançaient au trot en jouant du clairon, nous rappelant ainsi l'époque de la guerre contre les Hollandais et le temps des gouverneurs franco-italiens qui, pour se différencier des Allemands, jouaient du biniou le jour du dimanche des Pauvres.

— Qu'est-ce que c'est que cette marmaille ? demanda le maire.

— Nous venons de Tombalbaye pour monsieur, et de Hondo-Norte pour ma femme et moi. Nous suivons les bruits qui courent sur notre ancien camarade, le colonel Ignacio Banda. On dit que ses jours sont menacés par l'imbécillité. Nous venons lui prêter main-forte.

Tous trois descendirent de cheval comme s'ils allaient à un mariage.

— Je ne suis pas Ignacio Banda, dit le colosse.

— Moi non plus, dit bêtement le juge.

— On a pendu Ignacio Banda en raison de ses multiples subversions, dit le maire. C'était en 1868, sous les yeux du peuple tout entier.

— Qui vous a fait maire, monsieur ? s'étonna le

colonel Pedro. Vous n'avez pas d'énormes connaissances en histoire.

— Ne vous en faites pas, monsieur le maire, ils sont sonnés, dit le colosse.

Le maire se gratta la tête dans un geste d'impuissance. Il roula des yeux alentour, mais les vingt-sept gendarmes de ses forces spéciales avaient serré les mains du colosse et étaient déjà allés jeter leurs pétouilles, munitions comprises, devant la porte principale de la mairie, en signe de démission collective. « On ne peut pas foutre son existence à fusiller des copains », avait crié leur chef, l'adjudant Edinongo Pitra Mongo.

« Garde tes quatre-vingts cailloux de paie mensuelle, avait ajouté son adjoint, Emmanu Fandra do Ngualo. C'est moche de foutre ses jours à faire la guerre au peuple. »

Ils avaient jeté l'uniforme, étaient restés en cache-sexe, avaient dansé la danse d'adieu au maire et à la mairie en chantant :

*Y'en marre de fusiller le peuple.
Je pisse sur votre pacotille.
Je passe aux côtés du peuple.
Suis pas pauvre tirailleur aveugle.*

A l'époque, notre pays se gouvernait par télé-

grammes et appels radio. Le maire avait envoyé un téléx laconique à la capitale :

FORCES ARMÉES GLOBALEMENT EN DÉMISSION. STOP.
SITUATION INTENABLE. STOP. URGENCE SIGNALÉE.
STOP.

LE MAIRE

— Je ne suis pas Ignacio Banda, expliqua le colosse au colonel Pedro à qui il avait offert un thé.

— Nous n'avons plus rien à nous cacher, dit le colonel Pedro.

— Ce n'est pas une raison pour que je devienne celui que je ne suis pas, insista le colonel.

Le colonel Pedro fit signe à l'adjudant Benoît Goldmann. Celui-ci sortit sa botte de télégrammes propres comme des vêtements neufs. Il fouilla dans le lot et en tira un qu'il tendit au colosse. Le colosse mit ses lunettes de myopie pour lire :

COLONEL BANDA EN DIFFICULTÉ A HOZANNA. STOP.
ATTEND D'URGENCE SECOURS. STOP.

IGNACIO BANDA.

Benoît Goldmann donna trois autres télégrammes tirés du même lot. L'un après l'autre, le colosse les parcourut en ajustant à chaque fois ses lunettes de myopie. Comme il avait arrêté de serrer les mains, deux files attendaient en silence. Le colosse tendit à

son tour les télégrammes au colonel Pedro avec un petit rire mesquin ; le petit rire qu'on dit être celui des gens de Moango.

— Vos billets datent d'avant l'époque des taillandiers, longtemps avant l'invention du télégramme. Vous voulez m'avoir avec des chiffons qui ont cinq cents ans d'âge ?

— Comment est-ce possible, s'étonna le colonel Pedro qui dévorait des yeux Benoît Goldmann.

— Lisez vous-même, dit le colosse. Comme si ces télégrammes avaient été envoyés par Jésus-Christ à Ponce Pilate !

— C'est un piège, s'écria le colonel Pedro. Ils m'ont tendu un piège. Mais mon dernier mot sera de feu. Vous en voulez à mon coup d'État. Mais je ne me laisserai pas faire.

Il pointa son fusil sur le colosse, l'œil allumé, les dents serrées. Il mordait ses mots. Ses yeux tournoyaient comme si rien ne les retenait vraiment au fond des orbites. « Je pète les couilles au premier qui bronche ! » Il hurlait de rage. Sa bête commença à reculer. Arrivé sur l'avenue de la Djoura, le colonel tira une rafale en l'air, tourna sa bête dans la direction de Wambo et l'éperonna. L'animal se faufila au milieu des voitures, des camions et des vélos, tirant derrière elle un flot de regards atterrés.

— Qui donc est ce fou ? demanda le colosse à l'adjudant Benoît Goldmann.

— C'est le colonel Pedro, dit Alleando Calero. Il ne supporte pas les influences de la nouvelle lune. Mais, que voulez-vous, ajouta-t-elle, tout ce pays est devenu une histoire de fous. Mon mari, par exemple. Je n'ai pas réussi à lui faire admettre que, le colonel Banda ayant été pendu, il ne pouvait plus envoyer de télégrammes.

Le colosse demanda à l'adjudant et à sa femme d'aller sous la tente parce qu'il est des choses qui ne se disent pas en public. Ils amarrèrent les bêtes, puis entrèrent sous la tente.

L'adjudant refusa le thé que lui offrait le colosse par les mains de sa femme. Alleando Calero dut le boire elle-même pour mettre le colosse à l'aise. La foule commençait à chanter, au-dehors, les couplets du prophète Mouzediba et les tirades du colonel Claudio Lahenda.

— Le docteur lui interdit les excitants, expliqua Alleando Calero.

— Mon thé n'a jamais excité personne, dit le colosse. C'est plutôt un tranquillisant.

— On est partis de Tombalbaye depuis trois ans, continua Alleando Calero.

Le colosse la regarda avec un air de parfaite stupéfaction. Mais Alleando Calero reprit son propos comme s'il s'était agi d'une chose indiscutable. Elle parlait à voix basse. Tombalbaye était à huit cent douze kilomètres au nord-est de Hozanna, dans les

vasières de Moango, où la végétation semble pousser à vue d'œil. Elle mange tout le ciel avec. L'enfer vert, où l'eau parle à haute voix d'eau. Partout. Huit cent douze kilomètres de Vasière. Les cartes qui mentionnaient cette distance dataient de l'époque de la guerre contre les Hollandais quand, pour des raisons stratégiques, le gros des données était truqué. Les Autorités n'ayant pas eu l'argent nécessaire pour recommencer le travail, les documents de l'époque de la guerre contre les Hollandais avaient été homologués, décrétés et certifiés valables. C'est ainsi que Baltayonsa était à quarante-cinq kilomètres de Tombalbaye sur les cartes et les registres officiels. Nous savions tous que, dans la réalité des faits, Baltayonsa était bien à deux mille cent kilomètres de Tombalbaye. Selon les données officielles, Hondo-Norte n'était qu'un bourg perdu dans la jungle et ne comptait que huit cent trente âmes. Tous ceux qui venaient de Hondo-Norte parlaient d'un monstre de cinq millions de vies humaines. Ne comptaient pas les Atsonas et les Gantsiés qu'on refusait de prendre pour des êtres humains, eu égard à leur coutume de manger les hommes doués pour améliorer la race.

— Que faites-vous à Hozanna ? demanda Alleando Calero au colosse.

— C'est une longue histoire, dit le colosse.

— Toutes nos histoires sont plus courtes que nos vies, lui répondit Alleando Calero.

— C'est vrai, reconnut le colosse. Les gens d'ici vivent longtemps.

— Et cette foutaise des crimes ? se risqua-t-elle à demander.

— Je les ai vendus, dit le colosse.

— A qui donc ? demanda l'adjudant Benoît Goldmann qui n'avait pas arrêté de fouiller dans sa musette depuis qu'ils étaient sous la tente.

— J'ai vendu mes crimes au colonel Banda. Voici quatre jours. Il en avait besoin pour soigner les menstruations douloureuses de sa femme. Et pour construire sa foutue Révolution.

— Alors, le colonel Banda est vivant ?

— Mais donc, monsieur Goldmann !!! prenez-vous le peuple pour un coin de votre culotte ? Vous pensez vraiment qu'un peuple comme celui de Wambo peut livrer ses enfants à la foutaise ! Ignacio Banda a passé toute sa vie à protéger et à aimer. Il construit l'amitié et la paix. Quelle naïveté de penser que les gens de Wambo, qu'il a réveillés à la dignité et à la conscience, aient pu le livrer. Et à qui ? Aux mendiants de Tombalbaye ! Et pourquoi ? Pour qu'il soit pendu ! Non, monsieur Goldmann. Les gens de Wambo avaient trompé les Autorités en leur offrant un faux colonel Banda qui était en réalité un voleur de bétail. La vérité est dure d'oreille, que voulez-vous ?

A ce moment les foules au-dehors arrêterent de chanter.

— Affirmations populaires, dit Benoît Golmann en remplissant sa tasse de thé.

— Je peux donner les preuves de mes affirmations, dit le colosse. Mais pas devant les oreilles de votre femme.

Pour tuer le temps, l'adjudant lisait ses bouquets de télégrammes, signés du Haut Commandement, ou signés des Autorités ou du colonel Banda, ou signés des instances de direction de la Troisième Guerre démocratique... Il les rangeait par année et par thème. Alors qu'il s'apprêtait à remettre ses trousseaux de télégrammes dans les musettes où sa femme lui avait conseillé de les ranger, l'adjudant Benoît Goldmann trouva un papier louche au milieu de la septième botte, entre le cinquantième et le quarante-neuvième télégramme. C'était un trapèze de papier velin, griffonné d'une écriture nerveuse, au crayon de beauté, dans une langue que l'adjudant ne lisait pas. Il montra le papier à sa femme. Mais Alleando Calero dit qu'elle n'avait pas le temps de déchiffrer des niaiseries. Elle craignait de manquer son footing. Elle enfila ses vêtements de sport, un short rose, un « maillot cinglé » de même couleur, sur lequel était dessinée la tête du colonel Banda. Elle emprisonna ses cheveux dans une espèce de housse noire, qui lui donnait l'allure d'une nageuse — Alleando Calero était d'une beauté de jeune vierge, clémente, laissée trop longtemps sur les rives d'un âge généreux, avec, dans les yeux, l'éтин-

celle qui allume le désir du premier regard, et que les femmes perdent une fois leur innocence fracassée. Elle alla courir son footing sans se soucier outre mesure des deux hommes qui buvaient le thé. L'adjudant avait montré le papier au colosse qui chercha ses lunettes pour le lire. Pendant un long moment, l'homme avala le message en silence ; son visage ne trahissait aucun sentiment.

— Je reconnais cette écriture, dit-il.

— Que dit le mot ? demanda Benoît Goldmann.

— Une plaisanterie, dit le colosse. On m'avertit que vous voulez me tuer.

Il vida sa tasse de thé, chercha un briquet, l'alluma et détruisit le mot. Une flamme bleue mangea lentement la feuille. Le colosse regarda cette flamme s'éteindre. Restait une sorte d'épluchure noire, que le colosse écrasa en poussière avec ses chaussures de sport.

— Que disait le mot ? répéta l'adjudant.

— Rien de sérieux, sourit le colosse.

Les deux hommes mirent leurs vêtements de sport et sortirent pour le dernier jogging de la journée. Le soleil se couchait. Des foules innombrables couraient derrière eux en chantant leurs louanges.

*Kamba nga Biyelo ba mubongele
Kwa luwidi eh ko kwa kena*

*Ngana ta Lubelo ba mugondele
Kwandi nionge ko kwa kena.*

Les multitudes descendirent l'avenue de la Djoura jusqu'au pont des Cataractes, clamant, huchant, chantant à tue-tête. Le percheron du colosse n'avait pas suivi son maître. Il avait essayé, à plusieurs reprises, de casser le cuir qui le retenait attaché à un jeune acacia, face à la statue du général de Gaulle. Puis l'animal avait compris que ses efforts ne payaient pas. Il s'était remis à brouter paisiblement le peu d'herbe qui poussait autour de l'arbre.

— Pourquoi court toute cette populace, compadre ?

— C'est la merde : le colosse va expliquer qui a tué Bronzario.

— Arrêtez de déconner, compadre. Bronzario s'est retirée à Rocheau où elle mène une paisible existence de vieille aristocrate. Elle a épousé Ignacio Banda.

— Non, compadre. Ignacio Banda fait la guerre dans les vasières, du côté de Hondo-Norte. Un grand maître de la clandestinité. C'est lui que chantent les masses.

— La populace chante les crânes du père Christian. Ne t'y trompe pas, compadre.

*Kamba ta Misolo ba mugondele
Kwa luwidi eh ko kena.*

Le soleil disparut dans une vaste explosion. Les foules atteignaient la rue Stanley. Elles allumèrent des torches, ce qui changea la rue en un ruisseau de feux multicolores. Le cortège déboucha sur la place des Hollandais, et commencèrent à se former d'interminables cercles enflammés.

Kamba ta Mafuta be mugondele ?

Bien entendu, le maire avait envoyé un télégramme aux Autorités pour leur signifier que sa population avait été ensorcelée. Il demandait un détachement de bérêts verts pour mater l'insurrection. La réponse fut étrange :

MONSIEUR LE MAIRE, C'EST LE MOMENT DE PRATIQUER
L'AUTOSUFFISANCE MILITAIRE. STOP. CONSIDÉRATION
DISTINGUÉE. STOP.

LES AUTORITÉS.

— Des enculés, tous, s'indigna le maire.

Jusqu'à quatre heures du matin, les foules assises autour de la place des Hollandais chantèrent en agitant les torches en un concert de clartés fragiles. Une fine pluie semait ses grains au milieu des flammes. La brise caressait les ombres. Au loin, du côté de l'ancien marché des Sarahs, les grenouilles et les crapauds accordaient leurs coassements au hennissement des cataractes de Loama.

— Que font les dieux !

— Ils attendent que le colosse dénonce les assassins d'Estina Bronzario.

Les rumeurs circulaient dans la foule. Celles qui étaient sensées. Celles qui ne l'étaient pas. Celles que le maire, son adjoint et le juge avaient fomentées pour intoxiquer la rumeur générale. Pendant que les multitudes rassemblées sur la place des Hollandais chantaient et faisaient danser les clartés sous la pluie, le maire était passé voir le colosse pour lui proposer une causerie qu'il qualifia d'amicale.

— Parlez toujours, monsieur le maire, j'ai coutume d'écouter ceux qui viennent sous les vêtements de l'amitié.

— Voyez comme la nuit est belle ce soir, dit le maire en regardant l'adjudant Benoît Goldmann qui dormait sur un lit de camp au milieu de la tente, à côté de sa femme.

Tous deux ronflaient sourdement.

— Je vous écoute, monsieur le maire, dit le colosse.

L'homme ajusta son pyjama de soie pourpre. L'habit lui conférait la prestance d'un empereur romain et la quiétude d'un sage maya.

— Depuis que vous y êtes, cette ville n'est plus cette ville, dit le maire. Elle a perdu son âme et sa tête. Tout s'est détraqué : nos coutumes, nos codes, notre manière de penser et d'agir, tout part à la dérive. Monsieur, je ne sais pas qui vous êtes, mais je viens vous

LES YEUX DU VOLCAN

proposer un marché : partez avant qu'il ne nous arrive malheur.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur le maire. Je suis le destin. Vous ne pouvez pas bâillonner le destin. Je suis venu dans cette ville pour faire la Révolution. Allez le dire à qui vous voulez : je ne partirai pas d'ici avant la Révolution. La vraie. Pas celle que vous avez tripotée dans le gras des nitouches. Je suis là pour que la marmaille désencule.

L'homme prit le maire par le collet et le traîna jusque dans la rue. Il devait être quatre heures du matin. Benoît Goldmann et sa femme dormaient profondément. Elle avait la bouche ouverte, on voyait ses belles dents. Lui, comme toutes les nuits de sa vie, dormait l'arme à la main, son index droit léchant la gâchette.

— Tant pis pour vous, dit le maire. Si le ciel vous tombe sur la tête, colonel Sombro, n'accusez pas cette ville. Elle vous aura averti.

Les yeux du volcan

La nouvelle se répandait comme une flambée, dès le lundi matin, que le colosse avait souffleté le maire et reporté son adresse. La première explication au report de l'adresse était celle-ci : les gens du pays des Yogons auraient fait savoir au colosse qu'ils voulaient assister, eux aussi, à ce qu'ils appelaient « le coup d'État de la Nation ». L'autre explication prétendait que le colonel Ignacio Banda, qui voulait y assister en personne, préférait le stade du 18-Novembre à la place des Hollandais. Pour contrecarrer ces projets, le maire et le juge programmèrent du derby de boxe au stade du 18-Novembre. Mais, en tout temps et en tout lieu, le peuple restera plus malin que ses Autorités : le bruit commença à circuler selon lequel le colosse parlerait après le match, dans la cour du stade. Et tout le monde se répétait le dicton des Antillais : « Quand tu n'es pas le plus grand, sois le plus leste — quand tu n'es pas le plus fort, sois le plus malin. »

Ce dicton nous avait été légué par le professeur Idelio Lamaxime. Nous en usions comme d'un bon vin ou d'un bon fromage. Nous le mangions à notre faim et le buvions à notre soif.

Mais la vérité sur le report du meeting était tout autre : le soir du jour où le colosse avait publié son intention de parler, le fou épileptique Claudio Lahenda était passé le voir. Comme le colosse en était à son troisième footing de la journée, le fou avait dû l'attendre une heure durant. Les poules commençaient à somnoler sur les gibets quand le colosse, suivi d'une multitude noire, déboucha sur l'avenue de la Croix-de-Lorraine, puis s'engagea dans l'avant-cour du lycée des Libertés devenu entre-temps Lycée national de la Constitution. Ainsi qu'elle le faisait toujours pour prendre congé du colosse, la multitude chanta le refrain des bâclés de la terre :

*Wa mana bindamana
Beto bala mambu we yola.*

Ce refrain dénonçait l'intention de génocide que les Autorités nourrissaient à l'égard de Hozanna et de Nsanga-Norda, villes du diable accusées de cultiver la subversion. Claudio Lahenda, le fou, s'approcha du colosse dans une attitude de respect qui frisait l'obséquiosité. Il était tout de noir vêtu, et le colosse ne le distingua que lorsqu'il arriva sous son nez.

— Quelles nouvelles, Claudio Lahenda ? demanda le colosse.

— Je viens vous parler, colonel Sombro.

— On ne dit pas ce nom, murmura le colosse qui s'empressa de tirer le fou sous la tente.

Il prépara un thé froid et le proposa au fou. Le fou accepta la tasse, mais, au moment où le liquide touchait son palais, il le cracha en maugréant :

— Quelle idée, colonel Sombro, de me refiler la pisserie des moutons ! A moi, l'ange de la dureté !

Il versa le reste dans l'un des bocaux à fleurs dont Lydie Argandov avait encombré l'espace et où végétaient des aristoloches et des bégonias. Lydie avait changé la tente en une véritable fête pour les yeux. A telle enseigne que le père Christian usait du moindre prétexte pour, disait-il, « aller prendre une douche de parfums au vert paradis de Lydie Argand ». Le père n'était jamais parvenu à prononcer jusqu'au bout le patronyme des Argandov, à cause de son anti-soviétisme primaire. Les gens disaient qu'il ne verrait pas les portes du paradis, parce que, devant le commandement qui stipule qu'on s'aime les uns les autres, il présentait un déficit incontournable de deux cents millions d'âmes soviétiques. Pour se racheter, le père avait amené ses deux cent trente mille quatre cent onze paroissiens à décréter le communisme péché mortel et invention de Lucifer.

— Les Écritures n'en parlent pas, avait toujours protesté son sacristain, Manuel de Toundera.

— Comment interprètes-tu la statue d'or de Nabuchodonosor ? argumentait le père.

— Nabuchodonosor n'était pas marxiste, mon père.

Claudio Lahenda avait été chercher une gourde dans le paquet de ses biens qu'il trimbalait partout avec lui, de jour comme de nuit, et il se versa trois gorgées d'un liquide qui sentait le feu. Il les but puis chercha un autre gourdin d'où il sortit une poudre rouge qu'il pris trois fois, deux par la narine droite, une par la narine gauche. Il proposa deux larmes de son premier gourdin au colosse qui hésita longtemps avant de les avaler sans enthousiasme, le front plissé.

— Vous faites comme si je vous avais demandé d'avalier un scorpion rouge, colonel Sombro. Nous avons mangé du merdier ensemble à Hondo-Norte, pendant des mois...

— Je me le rappelle, dit le colosse. Mais dites-moi ce qui vous amène.

— Tu ne sais plus donner le temps au temps, colonel Sombro. A cinquante-deux ans, ça se conçoit.

Il se versa un peu de son liquide et pris le tabac. Éternua trois fois. Un sourire magnifique montra des dents limpides. A cause du laisser-aller qui dormait dans les poils de sa barbe et la crasse épaisse qui gouvernait ses lambeaux, on pensait qu'il n'avait de vraiment vivant que les dents et les yeux. Son regard

paraissait pourtant usé, comme l'était celui du colosse ce soir-là.

— On chante que vous auriez des instructions du colonel Ignacio Banda ? dit le fou.

— Qui êtes-vous pour affirmer les choses sans les prouver ? répondit le colosse.

— Je peux au moins prouver que vous n'avez aucune instruction du colonel Ignacio Banda, dit le fou.

L'homme fouilla une nouvelle fois dans son paquet (un vieux sac postal où l'on pouvait encore déchiffrer des caractères assiégés par le gras et la crasse : POSTE ITALIANE), en sortit une vieille pétoire qu'il arma d'un geste sec. Il la braqua sur la poitrine du colosse qui se mit à suer des gouttes limpides, aussi grosses que des œufs de grenouille.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda le colosse.

Sa voix avait pris un timbre rouillé où les mots se heurtaient durement. Ses lèvres se mirent à trembler. Ses mains suaient, une sueur que le sol buvait sur-le-champ. Ses yeux regardaient le doigt qui berçait la gâchette. Il voulut parler, mais il restait sans voix.

— Vous ne pouvez pas tuer un homme désarmé, siffla-t-il enfin.

— Oh ! vous savez ! dit le fou Claudio Lahenda.

Il y eut un long silence. Le colosse se gratta l'occiput, mais le fou le rappela à l'ordre en avançant sa pétoire d'un geste nerveux.

— Vous m'étonnez, dit le fou.

— Comment cela ? demanda le colosse.

Mais le fou ne parla pas. Il se contenta de se bricoler un rire malsain, attrapa la gourde contenant l'eau de feu, la prit d'abord pour l'autre, rectifia son erreur, se versa quelques sporanges de poudre à éternuer sur le revers de la main qui ne tenait pas la pétoire. Il huma la poudre et lâcha une série d'éternuements. Chaque éternuement fit partir une salve dans la direction du colosse.

— Vous ne pouvez pas me tuer : les yeux du volcan vous regardent, dit celui-ci.

Le fou regarda le colosse dans les yeux, confondit une nouvelle fois ses gourdes, rectifia de nouveau, se versa à boire directement dans la bouche. Après quoi, il but le thé laissé au sol par le colosse.

— Le mot de passe a changé, dit le fou. Il y a cinq ans de cela.

— Les yeux du volcan vous regardent, répéta le colosse.

C'est à ce moment qu'arriva Lydie Argandov escortée de quatre hommes qui portaient un sac postal intitulé : POUOCHTA CCCP. Ils le déposèrent aux pieds du colosse et repartirent sans tambour ni trompette.

— Qu'est-ce qu'on attend de moi ? dit Lydie Argandov.

— Ne soyez pas là quand on tue un déserteur, dit le fou. Son sang peut vous suivre.

Lydie Argandov lava la théière, alluma le réchaud et mit de l'eau à bouillir. Dehors, la nuit était calme. Des foules qui voulaient serrer la main du colosse tôt le matin continuaient à jaser autour des feux de bois. Ils avaient entendu les six coups de la pétoire, mais les visiteurs du colosse, notamment l'adjudant Benoît Goldmann, ayant la sale coutume de jouer avec leurs armes en tirant dans le vide des rafales entières, les oreilles avaient fini par s'habituer. Quand le thé fut prêt, Lydie Argandov en remplit une tasse pour le cadavre et une autre pour elle-même. Le fou but la part du cadavre. Mille cris d'insectes bordaient la nuit d'interminables vrombissements. De nouveaux feux de bois s'étaient tissés dans la cour du lycée.

— Colonel Sombro, dit le fou au cadavre, je m'excuse. Mais vous êtes trop humain pour mener une révolte. Vous tergiversiez depuis trois ans. C'est impardonnable.

Le fou demanda une tasse de thé à Lydie Argandov. Il prit la tasse, la respira, y versa quelques gouttes de son eau-de-feu et se mit à boire paisiblement, sans quitter des yeux le corps du colosse.

— Toute ma vie j'ai vécu avec la mort, dit Lydie Argandov. Je hais la violence, ajouta-t-elle. La Révolution est possible autrement qu'avec du feu. Qu'est-ce que vous en pensez, colonel ?

Le fou ne dit rien. Il pris son tabac et se mit à éternuer. Une manière de rafale. Son nez coulait.

Lydie Argandov rit un petit rire idiot. Le fou la regarda.

Elle était très belle. Il pensa : « Les femmes deviennent souvent ravissantes à côté d'un cadavre. » Le fou n'avait pas écarté la gueule de son fusil de la poitrine du mort.

— Qu'est-ce qu'on attend de moi ? répéta Lydie.

— Rien du tout, lui répondit le fou.

— Si votre intention est de me bâillonner au fond d'un cadavre, colonel Lahenda, je ne vous priverai pas de ce plaisir. J'ai été votre chaugarnière pendant douze ans. Maintenant c'est fini. Je vous rends mes armes.

— Nous travaillons pour Ignacio Banda, dit le fou. En toute estime et en toute amitié, je vous suggère de respecter le mort. Car il y a des cadavres que même l'Histoire ne saura pas enterrer. Vous savez bien que je tue à contrecœur.

Il embrassa son fusil. Son visage s'attrista. Ses loques grasses se mirent à s'agiter. Une étrange nervosité s'empara de sa main. Il tira une rafale en l'air.

— Ouvrez les yeux, dit-il. La guerre, c'est la guerre : tu ne peux pas lui donner la bouche pour un baiser.

Le coq chanta. L'air s'était humecté de rosée. Les rues dormaient. Les serreurs de mains veillaient. Leurs feux trouaient la nuit de rougeoiements inégaux, soumis aux tremblements des vents du continent, veillés

par le souffle saumâtre de l'océan. Le fou s'endormit à côté du mort tandis que les multitudes chantaient :

Bo Badindamana
Beto bala wa sala
Basala
Oh oh simba nsakala
Dibundu eh simba
Nsakala¹.

Au lever du soleil, le maire arriva en trombe. Le juge l'avait suivi. Tous deux tremblaient d'énervement. « Même celui qui vient pour vous tuer, donnez-lui une chaise et un verre d'eau. » Ce dicton existe depuis les fondements de notre ville. De cette manière, nous avons donné une chaise aux Hollandais, aux Portugais, puis aux Français, pour leur garantir la paix avec laquelle ils nous ont fait la guerre pendant cinq siècles. « Même celui qui a triché avec ta femme, donne-lui une chaise et un verre d'eau : les affaires se règlent assis. Cela permet aux morts d'y assister. » Le maire tira un banc et s'y affala comme s'il venait de perdre ses forces de mâle. Le juge ne bronchait pas. Ses petits yeux tournoyaient derrière des lunettes d'une lointaine époque. Ces lunettes, à ce qu'on en disait, avaient traversé toutes les Guerres démo-

1. Ceux-là qui nous haïssent auront affaire à Dieu./ La lutte continue, frère/ La lutte du chant.

cratiques, mais n'étaient jamais sorties de Hozanna. La populace expliquait cette situation par le fait que le poste de juge n'était plus guère envié depuis que le bouillant Alfonso Lazeria avait placé quatorze chevrotines dans le thorax du prédécesseur du juge, suite à l'affaire du « miel de Nsang-Norda ». Non vraiment ! Personne ne trouvait utile de se laisser siffler les couilles pour une paie de misère des misères. « Même pas de quoi s'acheter un sac de riz », maugréait la populace. Le juge demandait sa retraite tambour battant depuis des années, mais on n'était pas parvenu à lui trouver un remplaçant, si bien qu'il demeurerait en poste malgré ses quatre-vingts ans bien pliés.

— Quelles nouvelles, monsieur le juge ? demanda le fou.

— Il y a douze ans que la guerre est finie. Rendez-moi la pétoire que vous continuez à détenir illégalement.

Le fou rit un petit rire exquis qu'il conclut par une gorgée d'eau-de-feu. Il fouilla dans ses affaires et en tira une botte de papiers défigurés par le temps. Il chercha dans la botte. Extirpa un papier bleu marine qu'il tendit au juge. Le juge changea de lunettes pour lire.

— Cette pétoire est un don de la République au colonel Claudio, dit le fou. Comme le stipule l'attestation, le colonel est compagnon de la Libération. Il doit garder ses armes pour qu'elles soient enterrées avec lui le jour où la mort décidera de le tuer.

— D'accord, colonel Claudio. Je me rappelle que, dans ce bordel, certaines gueules sont placées haut, au-dessus du bon sens et de la loi.

— Je ne suis pas responsable de cette situation, dit le fou.

— Vous avez quand même troublé tous les silences de l'Histoire, colonel Lahenda, dit le juge. Sept fois condamné à la pendaison, trois fois à la fusillade classique et deux à la chaise. Quatorze fois porté mort. Hozanna, Tombalbaye et Valancia vous ont enterré neuf fois consécutives. Une tombe à Vasière et une à Hondo-Norte. Westina et Wambo vous ont construit un mausolée. Avouez qu'on a rarement une existence aussi pernicieuse. Au lieu de prendre votre retraite, vous vous obstinez à commercialiser le tintamarre sous le fallacieux prétexte de réunifier un pays pourri. Mais donc, colonel ! Arrêtez de rêver sur le cadavre d'une terre que même Dieu a oubliée.

— Les yeux du volcan vous regardent, camarade juge. Et si vous avez du temps à tuer, occupez-vous du mort avant qu'il ne se mette à sentir.

Le juge chercha un banc. N'en ayant pas trouvé un à la portée de sa main, il s'assit sur la canette en plastique où le colosse emmagasinait son eau potable. La canette devait être pleine parce que le juge n'avait pas pu la bouger d'un cran. Le maire l'aida, mais les deux hommes se heurtèrent à la même difficulté. Le juge se contenta de rester loin du fou,

quoiqu'il montrât son intention de lui parler à l'oreille.

— Colonel, les yeux du volcan nous regardent, d'accord, dit le juge. Pourtant, ni vous ni moi n'avons le droit de lapider les fantômes classiques de la démocratie.

— A quoi sert une vie plantée dans la crasse ? dit le fou.

— Laissons à Dieu le loisir d'évaluer sa création, dit le juge. Ignacio Banda lui-même le sait : on ne peut pas comploter contre Dieu. Même scientifiquement.

— Le volcan vous regarde, camarades, dit le fou en offrant une tasse de thé au juge. Quoi qu'il en soit, le colonel Sombro mérite notre admiration.

Le maire regardait le corps du colosse, impeccable au milieu d'une mort très fine qui semblait respirer. Le fou se leva. C'était la première fois depuis des années qu'il ne se tracassait pas pour son footing du matin. Il monta sur son âne rouge, se dirigea tout droit vers la place des Hollandais. Le maire courut envoyer le premier des trois télégrammes quotidiens qu'il adressait aux Autorités depuis le soulèvement par la chanson d'une populace qui avait toujours tout accepté.

COLONEL CLAUDIO PRÉPARE RETOUR DU COLONEL
BANDA. STOP. SOUHAITONS RENFORTS. STOP.

LE MAIRE.

La place des Hollandais, ex-cimetière des Libanais, avait été décrétée place du Diable par les Autorités, à cause de la trahison qu'y avaient orchestrée les mercenaires du 12 Juin. « Massacrez-les tous. Que leurs os et leur sang pourrissent sur place. Que ce lieu soit maudit, décrété souillé pour un siècle. » A l'exception des hirondelles, des mouches et des bousiers, plus personne n'avait fréquenté l'endroit depuis la Deuxième Guerre démocratique et les forfaits des effrontés du 12 Juin. Ce matin-là, la place se changea en océan de mains, de bouches qui chantaient, de madras agités dans un mouvement de pendule, de gerbes, de palmes, de guirlandes multicolores et cela de l'entrée de la quatrième Lagune à la presque île de Joando. Monté sur son âne, le fou déchira la multitude, saluant avec sa main droite. Se fit entendre une explosion de poitrines, de mains, de pieds qui frappaient le sol en cadence. On eût cru que les falaises de Joando et celles de Grabanizar descendaient à la mer, dans une folie incandescente de pierres et de feu.

Arrivé au centre de la place, et donc au centre de la multitude, le fou leva la main droite et fit un signe pour exiger le silence. La cohue et le fracas s'arrêtèrent. On entendait les poitrines respirer. Tout était immobile à l'exception du fou et de son âne qui tournaient en tous sens pour jauger les foules. Puis le pantin toussa et dit :

— Camarades, la Révolution est reportée. Le colonel Banda ne viendra pas aujourd'hui. Ses hémorroïdes l'empêchent de marcher.

Les multitudes se dispersèrent dans le calme le plus profond. Personne ne demanda rien à personne. La seule voix qu'on entendit fut celle, caverneuse, du père Christian de La Bretelle qui, tandis que tout le monde s'éloignait, s'était avancé vers le fou et vers sa bête.

— Et les crânes, compadre ? dit-il. Les Américains veulent les acheter. Ils y mettent des sommes astronomiques. Qu'est-ce que je fais ?

— Dieu s'occupera des crânes, mon père, dit le fou.

Le père se signa. Personne ne sut si ce geste était une réponse à son interlocuteur ou la simple manifestation d'un tic. Le père marcha devant lui, dans la direction du lycée des Libertés, par la rue des Frangipaniens, le rond-point Montango. Il emprunta l'avenue des Libanais jusqu'à la place de la Poudrière, traversa l'ex-camp des Tirailleurs tchadiens, déboucha sur l'avenue de la Djoura par la place du Solitaire, arriva au commissariat des Pénitenciers, suivit la rue Mafoua jusqu'à la bibliothèque de France. Il voulait prendre l'avis du colosse sur les crânes, mais, en entrant sous la tente, il ne trouva que son cadavre : la bouche bavait, les yeux regardaient le vide.

— Mon Dieu ! dit le père. Ils l'ont saigné comme un cochon.

Le jour des veuves

Quand elles arrivèrent devant le sumac, nous reconnûmes Dona Petra et sa mère. Il n'y eut plus aucun doute pour personne : le colosse était bien le colonel Sombro. Quatorze pendaïsons, cinq états de grâce connus, quatre douteux, cinq refus officiels, trente-deux exécutions en public par le plomb, six condamnations au poison, vingt-huit cadavres exposés au stade de la Révélation, placardés à la une des journaux, avec son immortelle paire de pantoufles Adidas, éternellement neuve, noyée dans un sang couché noir sur blanc. Quarante-cinq ans de fusillades et de subversion. La seule fois où Hozanna fut sur le point de croire à la mort du colonel, c'était quelques mois avant la venue du colosse dans notre ville, quand les Autorités avaient décrété un droit d'entrée au stade Frederico Maradonga de Hondo : cinquante mille pour voir un cadavre ? Quelle foutaise ! Des foules y étaient allées pendant trois semaines, jusqu'au matin

où elles avaient trouvé placardé sur toutes les portes et sur tous les arbres environnant le stade un texte signé du colonel, un poème comme lui seul savait en écrire :

*Dans nos cœurs
Rien
N'a dormi cette nuit
Les pierres ont veillé
Les morts
Sont venus crier
Nous sommes
Restés
La mémoire de ceux
Qui partent
Un jour
Peut-être une nuit
Les tueurs
Au moins par le temps
Seront
Sucés
Camarades
Ne fusillez pas
La lumière...*

Personne d'autre n'a pu écrire ces textes. Ils sont tous de sa main et ont la peinture de ses idées.

— Nous avons deux poètes, compadre : Ignacio

Banda et Affonso Sombro. Vous n'allez tout de même pas vous mettre à l'oublier sous prétexte que vous sortez des collines de Kambrozangala-Nuate ?

Les Autorités, courroucées de perdre une telle source de revenus du jour au lendemain, trouvèrent une autre filière pour vendre à fond la réputation du colonel à ses partisans : elles vendirent ses tracts au marché de l'État. « A malin, malin et demi, compadre ! » Ses signatures se vendirent comme porte-bonheur et garants de longévité. Les Autorités, dans leur naïveté habituelle, avaient fini par vendre les résurrections du colonel Sombro à une populace qui y croyait dur comme fer. Elles avaient vendu ses moindres élucubrations philosophiques. Elles avaient imprimé sur des centaines de millions de tee-shirts les mots les plus célèbres du colonel et les avaient vendus comme des petits pains. Nous pensions tous que les mots du colonel soignaient les hémorroïdes, les rhumatismes, les maladies circulatoires et les maux d'estomac, très répandus chez les Kambas du massif Iodrabégon. Certaines gens prétendaient que les dires du colonel soignaient la leucémie et les attaques de syphilis arborescente qui sévissaient à Tombalbaye.

— On enrichit les Autorités avec notre manie d'avaler les mots sans les regarder.

— Tais-toi, compadre. Le colonel est un miracle. Comment pourrais-tu demander à la Côte de vivre d'autres choses que de miracles ? Demain, Affonso

Sombro sera un colonel classique, coincé entre les dents de l'Histoire, récupéré par le mensonge du temps. Laisse la populace en vivre aujourd'hui, que diable !

— Qu'est-ce que c'est que cette ravissante femelle ? demanda le maire en voyant la femme du colosse.

— Comment fait-on pour nommer des maires sans cervelle ? dit la femme.

— Non, madame, pleurnicha le maire dans ses trois langues maternelles. Que je sois insulté par le ciel et la terre entière de la manière que voudront le ciel et la terre ! Que je sois insulté par les propres fessiers du diable. Mais, depuis la nuit profonde des mondes, les femmes n'insultent pas un homme né des cuisses d'une femme de chez moi. Et pour vous montrer mon indignation, je vous informe par note signée de ma main, du jour, de l'heure et du lieu où je me pendrai pour laver vos injures.

Dona Petra et sa fille ne furent nullement touchées par les prédications du maire de notre ville que nous connaissions pour le gigantisme de sa lâcheté et la parfaite démesure de son inculture. (Une fois, au cours du procès des « conjurés de la Sainte Famille », le maire, alors président de fortune d'un tribunal que les Autorités avaient bricolé en dehors de toute vergogne, s'était mis, à l'ahurissement général des quatre vingt douze millions de cerveaux qui suivaient le procès à la télévision, à soutenir de la manière la plus

féroce la thèse d'« un os que les vendus à la cause du diable avaient fracturé dans le cadavre de l'enfant du peuple Amadouza Banga, et qui avait provoqué la mort du pauvre homme en entraînant des fragments de fémur dans son appareil respiratoire... Vous voyez comme la réaction est virulente et mortelle à cent pour cent, elle frappe toujours dans le dos... »

— Vous voulez dire, monsieur le président maire, qu'Amadouza Banga est mort deux fois et que le fémur voisine avec des poumons dans un cadavre de révolutionnaire ?

— Maître Nemba, dit le maire en courroux, un avocat, un bon avocat n'a pas le droit de mélanger les huiles. Occupez-vous de votre salade, moi de la mienne. Défendez les accusés sans vous offrir le loisir d'éclabousser nos consciences.

— Je retire ma salade, monsieur le président maire, avait soupiré l'avocat, pour éviter le rire qui soulevait sa poitrine et qui aurait mis la Révolution en danger.)

Les deux femmes empruntèrent l'itinéraire qu'avait emprunté le colosse le jour de son arrivée. Elles s'arrêtèrent aux mêmes endroits. Comme lui, elles étaient montées sur un percheron sans ornement, qui tirait un carrosse. Elles étaient vêtues de la tenue traditionnelle qu'elles portaient le jour où la télévision (l'instrument le plus usuel dans notre pays pour annoncer les peines de mort et les intentions profondes de la Patrie) avait montré leur pendaison en direct. Des

sandaless en peau de salamandre pendaient à leurs pieds. Le madras rouge et blanc recouvrait leur tête. Elles avaient aux mains des gants fourrés que portent les gens de Tombalbaye les jours de carnaval. Leurs gandouras étaient aux couleurs de la Patrie, bleu, jaune et rouge. On pesait du regard le poids des tissus qui les composaient. De temps à autre, les deux femmes faisaient fonctionner une paire de mégaphones pour dire à tour de rôle que le lendemain serait le jour du marché des crimes que le colonel n'avait pu vendre.

— Nous sommes là pour décortiquer les crimes secrets que cette ville a lâchement confectionnés depuis l'époque des Guerres démocratiques.

Les foules chantaient et explosaient de joie.

— Nous allons dire comment Joando Kenga a assassiné Estancio Benta.

— Vous allez savoir où et quand Artamio Zengi a tué notre frère Yambo pour instaurer la débandade et l'incurie.

— Dieu est Dieu, compadre ! Personne ne quittera cette rive-ci de la vie sans savoir comment disparut le père Kamillio de la Pitié, assassiné un lundi soir à l'hôtel du Soleil. Et l'empoisonnement par le manger du colonel King.

Une multitude de veuves envahit la place des Hollandais où, à la population, pensaient-elles, on allait vendre la mèche des crimes. Les veuves chantaient

le chant de la Routine et dansaient la rumba inventée par leur consœur Martine Bianca, et qu'elles avaient nommée la « rumba-solitude ».

— Quel bloc de naïveté, cette terre, compadre ! Elle a toujours chanté dans la marmite de ses misères, comme chante sur le feu la viande cuite. Elle dansera sur ses déboires. Toujours.

— Nous sommes nés pour faire la gueule. Nos silences sont des paroles. La terre, avec ses pierres ardentes, ses vallons et ses lacs, son ciel cousu bleu, sa verdure majuscule du côté de Wambo et l'aridité dure du pays des Yogons, nous enseigne à conspuer la foutaise et les agissements des nains d'esprit.

De Nsanga-Norda à la baie aux Lottes, la terre crie de toutes ses pierres pour dénoncer les crimes et la lâcheté. Comment ne pas chanter ? Comment ne pas manifester cette joie et cette sérénité qui mordent ton cœur ? La Côte enfonce sa luxuriance dans nos sangs. Quelle belle fête, compadre !

Les deux femmes arrivèrent au lac laissé par les inondations de mars 1976 entre la bâtisse des Recteurs et l'ex-camp des Tirailleurs. L'eau était de rouille. Elle puait le terreau et la boue. Sans hésitation, les femmes engagèrent les bêtes dans cette eau. Les foules applaudirent, redoublant les chants et les cris de joie. Les vieillards qui n'avaient plus la force de participer à l'explosion se contentaient de rester devant les concessions et, la pipe aux dents, hochaient

la tête en signe d'adhésion. Toute la ville bouillait, criait, courait et chantait, extasiée d'entendre comment la magouille avait pu venir à bout de l'intratable Paolo Cerbanto, comment la même magouille avait inventé le suicide de Yanko, son frère. Et quel bonheur d'entendre ces choses-là de la bouche d'une gamine, fille de feu chérie du colonel Sombro, aimée même des incultes fieffés de Wambo. Elle avait construit son nom dans tous les cœurs, au milieu de toutes les façons de rêver, de tous les espoirs. Elle était un feu de fables et d'enthousiasmes qui poussait ses flammes jusqu'au pur et simple délire.

— Le maître n'est pas celui qui commande, ce n'est même pas celui qui a raison. Le chef, c'est celui qui invente la générosité des autres. De cette manière, il participe aux enjeux de son époque. Le maître est celui qui enseigne et pratique le don de soi. Le colonel Sombro est mort. Nous le pleurons dans les yeux de sa fille unique.

La lagune de la Poudra avait perdu une partie des eaux qu'elle contenait le jour de la venue du colosse. D'innombrables têtards y battaient leurs queues. La baisse des eaux avait obligé les mémoras, les loches et les grondins à rejoindre les endroits les plus sombres, en l'occurrence les abords de l'ex-radio Équateur. Les deux femmes sortirent de la rivière en prenant le chemin vicinal qui menait aux musées français. Là, elles sonnèrent du clairon.

Les multitudes tombèrent dans un grand silence. Dona Petra prit son mégaphone et dit :

— Camarades, ne manquez pas d'être à la Poudra demain à l'heure de la sieste. Le colonel Banda expliquera comment, par qui et pourquoi fut tué notre frère bien-aimé, le colonel Bernado Brouille. Il expliquera comment, pourquoi et par qui furent tuées sa femme et sa fille. Comment et par qui furent empoisonnés les pères de Wambo...

Nous pensions tous, mais vraiment tous, que le colonel Bernado Brouille avait été porté mort pour des raisons de convenance, mais qu'en réalité il avait été sommé, comme le colonel Banda, de la fermer dans une retraite forcée au pays des Yogons. Idée renforcée par le fait que, sur les treize mille cent trente billets subversifs affichés la nuit dans Hozanna par les gens de sa lignée, aucun n'évoquait la mort du colonel Brouille. Mais, comme la révélation du tonnerre des tonnerres sortait de la bouche de Dona Petra, personne n'aurait eu l'impudence d'en douter. Les Autorités, pour faire venir de l'eau à leur moulin, parlaient de livrer au peuple les tueurs du colonel Banda. Mais nous savions bien que c'était une ruse pour donner à leur groupuscule de malfaiteurs des odeurs de légalité. Toute la Côte, d'Hozanna à Nsanga-Norda, murmurait ce que tout le monde savait à haute voix : « Ils prennent la Nation pour moins que le fond de leurs culottes. Des types qui

ne savent même pas cacher leurs maraudages dans les caisses de la Patrie. Des fabricants de déconvenues badigeonnées aux couleurs de la loi. Des tueurs sans vergogne. »

Après avoir traversé la lagune de la Poudra, les deux femmes suivirent l'itinéraire emprunté par le colosse au jour de sa venue, prenant l'ancienne rue des Castagnettes, débaptisée par le maire qui avait trouvé judicieux de l'appeler rue de la Besace.

« Mais pourquoi la Besace ? » se demandaient les gens. La débaptisation était liée à la peur qu'avait le maire de perdre sa nomination après qu'au cours d'une marche d'adhésion au colonel Banda les populations eurent décliné l'appellation « rue de la Radio » lui préférant celle, litigieuse, de « route des Castagnettes ». Le temps avait finalement fait son œuvre.

A la hauteur de l'ancienne radio Équateur, comme au jour de la venue du colosse, l'eau atteignit la croupe des amazones, mouillant le bas de leurs vêtements pour les marquer au sceau de cette boue qui trône dans notre ville. Les bêtes, ne touchant plus le fond, se mirent à nager.

Les foules applaudirent et huchèrent pour les encourager. Quand les deux femmes arrivèrent sur la berge, comme l'avait fait le colosse au jour de sa venue, elles secouèrent leurs vêtements pour dégager les carpes rouges qui avaient mordu aux lacets, aux dentelles et aux boutons de leurs vêtements. A l'endroit où

le colosse avait mis les pieds à terre, les femmes quittèrent le dos de leurs bêtes et continuèrent en marchant. Elles longèrent le camp jusqu'au lieu où le colosse avait regardé le ciel pour la première fois. Les deux femmes, sous l'interminable orage d'acclamations et de chants qui les accompagnait, débouchèrent sur l'avenue de la Djoura. Elles regardèrent le Lycée arabe. Les marées humaines, changées en vagues de bras, agitaient les couleurs de la Nation et le madras des gens du pays des Yogons. Arrivées dans la cour du lycée des Libertés, les deux femmes attachèrent leurs bêtes à l'endroit où le colosse avait fait paître son percheron pour la première fois. Les foules les ovationnèrent de plus belle.

Elles puaien. Leur corps était barbouillé de boue, d'algues et de pourriture, à l'exception de la tête qui scintillait de joie, impeccablement coiffée du madras symbolique de notre ville.

— Qui êtes-vous, commère ? demanda une voix de femme.

— Des révolutionnaires, dit Dona Petra. Nous faisons partie de la bande du colonel Sombro.

— Le colonel est mort, dit une voix d'homme. Parce qu'ils n'ont pas voulu qu'il dise la vérité sur les crimes.

— Nous la dirons de toute manière, soupira la femme du colosse. Juste après l'enterrement.

Le négoce des télégrammes

Toute la nuit, le mégaphone avait demandé que ceux qui allaient se rendre à la place des Hollandais s'habillent de blanc en signe de deuil. Toute la nuit, sous la faible pluie qui martelait le noir, la voix s'était répétée, avait dominé la musique crierde des vents et celle, plus étouffée, des ragots de quartiers. Elle avait, à quelques occasions, rivalisé avec le tonnerre qui grondait par intermittence. Un lac d'ombres blanches s'était installé sur la place. Le muezzin chanta à la mosquée de Cherche-Ville. Les ombres allumèrent une torche et il y eut un océan de flammèches qui palabrerent avec la pénombre, dans un langage de métal. Vers six heures, la pluie se remit à tomber, très fine, comme si elle entendait respecter la quiétude des lumières allumées par la foule.

Les yeux cherchaient. Quelqu'un venait de parler. Nous vîmes le colonel Banda à l'entrée de la rue des Mâchoirons. Il portait des vêtements en drap brodés d'or, cinglés de pourpre. Les poils de sa tête ainsi que

ceux de sa barbe avaient blanchi. Un blanc qui contrastait avec la couleur rousse du percheron sur le dos duquel il trônait.

— Non, compadre ! nous sommes en train de nous tromper. Cet homme est un imposteur. Ignacio Banda a dû mourir de vieillesse. Nous en entendons parler depuis notre enfance. Qui, mais qui peut s'enterrer à Solitudes pendant quarante-six ans, à se nourrir de lézards et de scorpions ? Qui ? Malgré le froid et les amibes. Malgré les tsé-tsé. Pas le colonel Banda, en tout cas, champion de la bonne chère comme tout le monde le connaît. Depuis l'âge de quinze ans, il n'a jamais passé un jour de sa vie sans croquer une femelle. Comment aurait-il pu passer quarante-cinq ans à regarder le volcan de Waya-Mayo ?

— C'est vrai. Mais Ignacio Banda pouvait-il mourir sans faire signe à ses amis ? Les grands de notre terre ne meurent pas de cette manière-là. Ils avertissent toujours.

Il est vrai que, dans cette affaire où les jeux étaient faits au mépris de toute logique, quelque chose continuait à parler à notre naïveté. « L'existence qu'on vous refuse a la peau dure, compadre. » Quand on passait en pirogue, la nuit, aux environs de Solitudes, une fenêtré de lumière jaunâtre se dessinait dans le noir. Elle indiquait les murs de la bâtisse de pierre et de fer laissée par les Chinois depuis le troisième siècle avant notre ère mais dont l'Histoire attribuait la construc-

tion aux navigateurs hollandais. A cette fenêtre semblait poindre la silhouette chétive du colonel Banda.

Quelques passionnés d'archéologie, tel le père Christian, avaient essayé de positionner cet endroit sur des cartes rudimentaires de l'île des Solitudes. Impossible.

Nous savions en tout cas que, dans la nuit des temps (nuit que nous placions à l'époque immémoriale où l'île était encore accessible), les Chinois y avaient élevé la Cohotia Grande. Depuis lors, personne n'avait pu accoster sur l'énorme rocher conique qu'est Solitudes. Tandis que, quelques centaines de mètres au sud, Eldoura, sa fière voisine, recevait les touristes par cuvées, Solitudes restait la fière propriété des tourbillons de Huenda. Terre dure, livrée à toutes les arrogances de l'Atlantique, sans cœur, sans ciel au-dessus de la tête... Patrie incontestée des vautours et des roussettes que seuls mangent les incultes de Joharto... Patrie des crabes géants qui pesaient jusqu'à trente livres... Non, une telle terre ne pouvait garder vivant un homme pendant quarante-cinq ans de bannissement. Pour complaire à l'opinion, le maire et ses acolytes entretenaient la rumeur du colonel Banda. Pour complaire à l'opinion, mais aussi pour justifier la présence d'une douzaine de tirailleurs cubains postés à l'entrée des falaises de Hondo-Norte.

Le soleil embrasait déjà les crêtes des rochers de Katamango, cherchant sa route entre les contreforts de la baie aux Lottes. Nous vîmes dans les foules qui

attendaient quelques léopardements : des tirailleurs en culotte, sans chéchia, et qui portaient des chaussures de sport Adidas. Ils cachaient leurs pétoires dans leurs imperméables, mais ils ne trompaient personne. Nous savions qu'ils venaient d'Emouta, le seul endroit où la faillite et l'incurie des Autorités continuaient à se faire respecter. Certains étaient pieds nus.

— Il est aux côtés de la fille du colonel Sombro.

— Non, compadre, cet homme n'est pas Ignacio Banda. Il est trop jeune.

Il pleuvait à seaux. Les foules s'agglutinaient et se battaient pour se protéger de la pluie, oubliant un moment ce qui les préoccupait : l'apparition du colonel. Mais nous le savions ainsi que nous l'avions toujours su : le ciel aime à dire son mot dans le fonctionnement de nos déboires. Beaucoup d'entre ceux qui avaient prévu l'ingérence du ciel s'étaient abrités sous les hangars qui, à l'époque de la grande fièvre du caoutchouc et du tabac, avaient servi d'entrepôts à la « South Season-Fruit ». Nous craignions un accident : les hangars portaient mal le demi-centenaire de leur existence. Et puis les scorpions rouges et les vipères les avaient transformés en une propriété que seuls les pantins de notre ville osaient leur disputer. Vers onze heures, la trombe se calma. Les foules chantèrent pour vaincre le froid. Elles trépignaient tel du bétail, dans la boue rose que labouraient leurs pieds.

— Je ne comprends pas que la populace s'entête à ce point...

— Qu'est-ce que tu veux, compadre ? Le peuple a les idées dures.

Tandis que les éclairs déchiraient le jour, le mégaphone ordonna le calme et demanda aux multitudes de regarder vers l'est, entre Wambo et Tombalbaye, juste à la hauteur du rocher de Maya.

Nous nous retournâmes. Et nous le vîmes. Vêtu de rose de la tête aux pieds, comme un Arabe. Brandissant le mégaphone comme une pétoire, monté sur un âne de couleur mauve. Sa barbe et ses cheveux semblaient pousser à vue d'œil. Ses gros yeux jetaient les flammes que jette un métal chauffé. Nu-pieds. Ce détail nous intrigua. Devant lui, sur les épaules de la bête, était un sac postal dont les grosses lettres blanches se lisaient à distance : US-MAIL. Alors, abandonnant le mégaphone, il fouilla dans le sac et jeta en l'air une première, puis une deuxième botte de télégrammes, avant de nous gratifier d'un rire démesuré. Un rire comme lui seul pouvait avoir assez de souffle pour le rire jusqu'au bout. Avec ses dents blanches comme neige, il déchira une quatrième botte de télégrammes aussi propres que du linge de noces.

— Quelle naïveté, vous autres, cria-t-il. Mais vraiment ! Croire qu'Ignacio pouvait, ployé sous ses quatre-vingt-douze ans, venir là et mettre le feu à votre connerie séculaire ? Que moi, voyez, avec ma fausse

barbe et mes faux cheveux... Avec mon faux rire que vous avez toujours détesté... Que moi ! A qui vous avez imposé le mépris ! Moi, oui, moi ! Vous êtes un peuple de baudets. Vous voulez des prophètes pour vous donner des couilles. Eh bien, les voici, mes couilles à moi !

Il arracha sa fausse chevelure, faucha d'un geste sa fausse barbe. Jeta tous les télégrammes que contenait le sac postal dans toutes les directions, sans arrêter son rire. Il ôta le foulard rouge qui retenait un faux ventre sur son vrai ventre et déchira sa gandoura brodée d'or et d'argent. « Je vous ai eus », cria-t-il en retroussant le fond du sac postal où ne restait plus aucun télégramme. Nous reconnûmes l'épileptique pantin Rouvierra Mendès do-Sandoval, toqué depuis la Deuxième Guerre démocratique, disparu dans la forêt de Zongo, et qui, au moment des nouvelles lunes, aboyait derrière le ruisseau de Massa-Wassa. Tous les yeux l'interrogeaient en silence. Les mauvaises langues lui lancèrent des injures. Elles médirent du colonel Sombro que les gigotements de la petite Lydie avaient écarté de sa mission comme, des années auparavant, la poitrine truculente de Francesca Ravillo Moses avait fait oublier les voies de la Révolution à Étienne Carbonzo. On se rappelait les positions extrémistes d'Anne Taossiéra, l'épouse légalisée de Carbonzo.

— Non, Carbonzo ! tu vas pas troquer la Révolution contre les jambettes d'une même !

Et lui de dire :

— Je suis amoureux, Anne. Cela ne m'arrive pas souvent. Mais je l'entends : mon sang s'est rendu devant cette femme.

— Ce n'est pas une femme, Étienne. Une mère. Et je te tuerai si tu oses.

— Mais non, Anne : tu ne me tueras pas — puisque tu m'aimes, toi aussi.

Le soir même, alors qu'Étienne Carbonzo dormait en rêvant de rochers et de scorpions, dans un mouvement de folle frénésie Anne le tua en lui faisant tenir deux cent vingt volts de tension dans un bouquet de roses rouges.

— Qu'est-ce que tu veux, compadre ? Ne demandons pas à Dieu de créer cent fois le monde. Tout se répète, et l'Histoire avec.

— Nous avons fusillé quarante-cinq ans à attendre Ignacio Banda ! Quelle folie !

— Tu as lu la presse, compadre ? Elle dit que les Russes ont creusé des W.-C. sur la lune.

— Quelle foutaise d'aller chier si loin quand on ne sait même pas dire bonjour au voisin ! C'est des enculés comme toi et moi : z'ont fichu la bouffe à l'heure, d'accord ! savent même plus baiser, savent plus manger, savent plus dormir, savent plus penser... Z'ont fait des hôpitaux avec des lits magnifiques et tous crèvent sur l'autoroute. C'est aussi foutu que toi, moi et notre colonel Banda. Où va le monde ?

— Nous sommes pires que des gamins... quand

même ! Jeter quarante-cinq ans de sa vie à attendre un truand. Il faut le faire, compadre.

— Allons boire une bière. Après quarante-six ans de maquis, n'espère pas une autre paie qu'un verre de bière.

Les foules jasaient, juraient, houspillaient. On marchait sans oser se regarder. Le soleil ricanait. La Djoura et l'Estuaire envoyaient sur notre ville un panaché de parfums mêlés aux senteurs des immondices. Cela renforçait l'idée selon laquelle notre terre n'était qu'une poubelle.

Rue Samory. Étrange sourire d'Emma Argandov. Elle l'arrange comme un maquillage. Le même qu'au jour de notre départ pour le maquis. Les mains aux hanches. Vêtue de ce même tablier orange qui lui donne l'allure d'une poupée indienne, Emma Argandov nous attend. Elle répète, Dieu sait avec quelle diabolique précision, quarante-cinq ans d'un sourire que même l'âge n'a pas réussi à perturber. Benoît s'est assis le premier. Il n'a pas vu que les Argandov avaient changé l'enseigne de leur villa pour une appellation surprenante, « Le négoce des télégrammes ». Je me suis assise sur le même banc qu'il y a quarante-cinq ans. Comme naguère, j'ai laissé l'autre bout (celui qui vous oblige à avoir le dos à la falaise) à l'adjutant.

— Qu'est-ce que je vous sers ? demanda Emma.

— La même chose.

— Et vous, monsieur Goldmann ?

— De l'anis. La bière n'aura pas de goût ce soir.

— Je sais qu'André demandera un whisky aux herbes. Quant à vous, colonel Pedro, vous n'arrêterez jamais de vouloir imposer au monde entier vos gros yeux de batracien : je parie que vous allez demander un alcool de piment, comme jadis.

Petit à petit, le lieu s'est rempli des mêmes visages, comme si nous n'étions partis que la veille ou l'avant-veille. Tous mes anciens camarades. Élise. Petra. Benoît Goldmann a tiré une rafale, pour tuer une souris rouge qui passait au fond de la boutique. Nous n'avons même pas remarqué qu'il avait une pétoire neuve. Il a fait éclore ses deux rangées de maïs nacrés devant tous les yeux, en disant bonjour avec la main qui ne tient pas la pétoire.

— Comment va ta femme, Benoît ? Et comment vont tes hémorroïdes ?

— Ma femme va bien. Mes hémorroïdes avec, répond l'adjudant.

— Notre pays est un malheur...

— Nous n'avons pas le droit d'en parler. Nous sommes trop gras pour cela. Laissons cela aux jeunes.

— Les yeux du volcan vous regardent, dit un vieillard assis dans un coin, aux membres mangés par la goutte et les rhumatismes.

Nous nous retournons tous. Le vieux ôte son chapeau : méchant feutre rongé par le temps et l'usage.

— Mais c'est Ignacio Banda !

Pendant un long instant, personne n'ose parler. Le vieillard qui est resté assis devant son verre d'anis se lève et marche jusqu'au comptoir. Benoît Goldmann tire une folle rafale pour abattre une autre souris rouge. La bête tombe, déchiquetée, à côté du verre d'anis du colonel Banda. Le vieillard désarme Benoît Goldmann dans un réflexe que son âge ne pouvait pas laisser deviner. Une lueur de courroux enflamme ses yeux. De la même voix qui a attiré notre attention sur lui, mais cette fois au comble de l'indignation, il dit lentement :

— Benoît Goldmann, je te rétrograde pour gesticulations contre-révolutionnaires. Rentre dans ton bled et attends mes directives. Sinon je te ferai sabrer de la même manière qu'a été tué le colonel Sombro.

L'homme boit l'anis après avoir éloigné le torchon de souris. Avant de se retirer, il affirme une nouvelle fois que les yeux du volcan nous regardent et qu'on n'a pas le droit de déconner.

— C'est lui, murmure l'adjudant.

— C'est lui, répond Emma.

— Les yeux du volcan nous regardent, dit le docteur.

Entrent Dona Petra et sa mère. Nous sommes au grand complet. A l'exception du colonel Sombro. Claudio Lahenda aboie dans la rue. Nous reconnaissons sa voix. C'est souvent comme cela qu'il parle au moment de la nouvelle lune.

Table

1. Trois crimes à vendre, 7
2. La triste mémoire du choléra, 32
3. Les raisons du plus faible, 43
4. La vieille salade des Nations, 65
5. Cent trente télégrammes et une colère, 81
6. Tombalbaye, 103
7. Le faux colonel Pedro, 125
8. Le temps des crânes, 139
9. Les yeux du volcan, 158
10. Le jour des veuves, 172
11. Le négoce des télégrammes, 183

NORMANDIE IMPRESSION S.A. À ALENÇON
DÉPÔT LÉGAL AVRIL 1988. N° 10082 (872319).

Les yeux du volcan

Voici la forme poétique de notre misère et de ce que sera notre révolte aux jours de la fin. Ce livre est un procès: la bête des tiers mondes que je suis se constitue partie civile. La défense de l'accusé est assurée par maître Fantaisie. Les pièces à conviction versées au dossier sont: l'amour des mots, quelques verres de bière, une femme que j'aime, quelques amis de longue date... L'art, c'est aussi le toupet de trouver des non-lieux de sérénité.

Tout se passe à Brazzaville, ancienne capitale de la France où les noms de lieux sont tragiquement fragiles, dans l'attente d'une ultime et improbable révolution. Mais l'Afrique est un volcan. Le monde entier est un autre volcan. Nos peuples sont des volcans et leurs yeux nous regardent: les yeux du ventre n'ont jamais rien pardonné. S.L.T.

Sony Labou Tansi

Né en 1947 à Brazzaville. Auteur de cinq romans publiés au Seuil et de plusieurs pièces de théâtre représentées en Afrique, en Europe et aux Antilles. Anime la troupe du Rocado Zulu Théâtre de Brazzaville.



Photo Agnès Bonnot / Vu © Seuil



9 782020 100823

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

ISBN 2-02-010082-7/Imprimé en France 4-88

79 F